



LES COUPLES FÉMININS DANS LES LIEUX PUBLICS EN ESTRIE :
(IN)VISIBILITÉ

par
MARIE-DOMINIQUE DUVAL

MÉMOIRE PRÉSENTÉ POUR L'OBTENTION
DE LA MAÎTRISE (M.A.) EN COMMUNICATION

JANVIER 2018

Table des matières

Avant-propos : résumé, mots-clés et remerciements	ii
Résumé	ii
Mots-clés	iii
Remerciements	iv
Introduction.....	5
1. Cadre contextuel	8
1.1 Les lieux publics.....	11
1.2 Lesbianisme et (in)visibilité	15
1.3 L'invisibilité lesbienne	19
1.4 Conséquences de l'invisibilité lesbienne.....	26
2. Problématique	28
2.1 Prémisses.....	29
2.2 Question de recherche	30
3. Cadre théorique	32
3.1 Féminisme lesbien et études sur le genre	32
3.2 Les couples	39
3.3 La communication interpersonnelle	43
3.4 L'apport de l'interactionnisme symbolique.....	50
3.5 Position théorique personnelle	54
4. Cadre méthodologique.....	56
4.1 La recherche et les perspectives féministes.....	57
4.2 Le récit de vie et les entretiens compréhensifs	58
4.3 La modalité des entretiens	59
4.4 L'analyse	64
4.5 Portrait des participantes	65
5. Les résultats et l'analyse.....	71
5.1. Les stratégies communicationnelles	71
5.2 La présentation de soi.....	90
5.3 La présence des couples féminins en Estrie	105
5.4 Discussion.....	117
Conclusion	122
Bibliographie	126
Annexes	139
Annexe 1 — Entretiens individuels.....	139
Annexe 2 — Lettre d'invitation	141
Annexe 3 — Schéma d'entrevue	142
Annexe 4 — Formulaire de consentement	145
Annexe 5 — Fiche signalétique	149

Avant-propos : résumé, mots-clés et remerciements

Résumé

Ce mémoire porte sur l’(in)visibilité des couples féminins dans les lieux publics en Estrie et tente de pallier au manque de recherches universitaires sur les femmes de la communauté LGBTQIA+ au Québec, femmes souvent mises à l’écart dans les recherches universitaires et gouvernementales. Subissant une double discrimination, soit celle d’être femme et de ne pas être hétérosexuelle, ces femmes offrent, dans ce mémoire, leurs histoires de vie et parlent de leurs réalités de couple de même sexe qui sont des plus intéressantes et importantes à comprendre.

Dans le cadre de cette recherche exploratoire, j’ai réalisé neuf entretiens compréhensifs individuels, de type récit de vie, avec des femmes estriennes de 25 à 35 ans qui s’identifient comme lesbiennes ou pansexuelles. Elles étaient toutes en couple avec une femme au moment des entretiens. À travers ces entretiens, j’ai tenté de comprendre leur relation avec leur conjointe ainsi qu’avec les individus présents dans les lieux publics qu’elles fréquentent. Comment interagissent-elles lorsqu’elles sont en couple? Le présupposé d’homophobie plus présent dans les régions hors des grands centres urbains du Québec a-t-il des effets sur leur présence dans les lieux publics?

À partir de théories féministes, d’aspects de la communication interpersonnelle et de la dramaturgie sociale d’Erving Goffman, j’ai dégagé certains éléments caractéristiques des couples féminins en Estrie. Premièrement, il semble que la communication non verbale soit privilégiée par les couples ne désirant pas que leur orientation sexuelle soit visible dans les lieux publics.

Deuxièmement, plusieurs femmes interrogées souhaitent rendre invisibles les signes de leur orientation sexuelle et du lien qu'elles ont avec leur conjointe, alors que d'autres ne s'inquiètent aucunement d'être visibles. Troisièmement, la présentation de soi est un élément très important pour les femmes de cette recherche, tantôt pour se faire reconnaître comme lesbienne, tantôt pour éviter les stéréotypes accolés aux femmes LGBTQIA+, tantôt comme moyen d'être acceptées. Enfin, il est important de rendre compte des craintes que plusieurs participantes disent avoir lorsqu'elles sont avec leur conjointe dans les lieux publics estriens.

Bien que présentant des expériences et des portraits différents, toutes les femmes interrogées souhaitent une société plus ouverte aux différences, où toutes les personnes de la diversité sexuelle et de genre pourront vivre pleinement et sans crainte.

Mots-clés

Couples féminins, LGBTQIA+, lesbiennes, communication interpersonnelle, lieux publics, (in)visibilité, Estrie.

Remerciements

Un mémoire s'écrit seul, oui, mais j'ai eu la chance d'être entourée et supportée par de nombreuses et importantes personnes. Je tiens donc à en remercier quelques-unes.

Un énorme merci à mon directeur, François Yelle, qui a illuminé nos rencontres, qui m'a fait confiance tout au long de ces années et sans qui je n'aurais pas eu autant de plaisir (et de rigueur) à faire cette recherche. Merci pour cette folle expérience qu'a été la maîtrise.

Un profond remerciement à Karine Bellerive, sans qui je ne serais pas où je suis aujourd'hui. Merci pour ton support, ton écoute et tes conseils. Tu as été mon modèle, chère marraine de maîtrise.

Un troisième gigantesque merci à mes douces et folles amies universitaires : Maude, Chantal, les deux Catherine et Vanessa. Votre présence a réellement égayé mon parcours! Je vous aime d'amour!

Le dernier remerciement est assurément pour mon épouse, Amélie, sans qui je n'aurais pas aussi bien mangé pendant ces années de rédaction! Ha! Ha! Ma chérie, merci pour ton support, tes encouragements, ton implication et tout ton amour. Grâce à ton aide et à ta générosité, je suis maintenant une maman entièrement disposée à chérir ce petit être nouvellement arrivé dans notre vie, notre petit Laurent. Je t'aime plus que tout!

Introduction

« Pour le sens commun, les lesbiennes n’existent guère. Ignorées socialement, elles le sont aussi théoriquement. » (Michel Bozon, préface de Chetcuti 2013) En effet, selon la recension des mémoires et des thèses reliés à la diversité sexuelle et la pluralité des genres, parus au Québec de 2000 à 2017, document produit par la Chaire de recherche sur l’homophobie de l’UQAM (2017), seulement 28 des 253 recherches québécoises concernent exclusivement les lesbiennes. De ce nombre, quatre mémoires ont été réalisés dans le domaine de la communication, dont le plus récent date de 2016¹. Ces chiffres portent à croire qu’il y a un manque important de recherches sur les femmes des minorités sexuelles au Québec. De plus, il a été relevé par le *Réseau des lesbiennes du Québec* (2017, p. 1) que dans le sondage récent réalisé par CROP pour la *Fondation Jasmin Roy* (2017), « le lesbianisme n’était stipulé que de par l’utilisation de l’acronyme LGBT et que les femmes de la diversité sexuelle étaient invisibilisées sous des termes masculins ».

C’est en constatant ce manque que je me suis réellement questionnée sur la présence des femmes attirées par d’autres femmes en Estrie, non pas leur présence en nombre, mais la façon dont elles habitent les lieux publics. Ces femmes se déplacent quotidiennement dans un milieu souvent perçu comme homophobe², où certaines préfèrent demeurer le plus discrètes possible, alors que

¹ Il s’agit du mémoire d’Emma Goyette, « La référence lesbienne »? Étude des formes d’(auto)reconnaissance sur le blogue *Lezspreadtheword.com*.

² J’ai témoigné de ce sentiment lors de rencontres avec des femmes LGBT de la région. De plus, les femmes rencontrées dans le cadre de cette recherche faisaient émerger de dit préjugé envers les personnes LGBT. Comme aucune recherche n’a été faite à ce sujet concernant la région estrienne, je ne peux soutenir ce propos par une

d'autres souhaitent au contraire montrer qu'elles existent. Comment cela se manifeste-t-il? Et qu'en est-il lorsqu'elles sont en couple?

Mon questionnement résulte de ces réflexions et m'incite à explorer le vécu social des couples féminins, de 25 à 35 ans, qui évoluent dans les lieux publics de la région estrienne. Ces femmes osent-elles montrer des signes de leur rapport avec une autre femme? Tentent-elles de s'effacer dans la masse en camouflant leur relation? Sortent-elles main dans la main avec leur conjointe? S'embrassent-elles en public ? Ont-elles des craintes?

Afin d'obtenir des pistes de réponses à ces questions, j'ai réalisé neuf entretiens compréhensifs individuels avec des femmes se décrivant comme lesbiennes ou pansexuelles et étant en couple avec une femme. Les rencontres se sont déroulées entre juin et septembre 2015.

Par ce mémoire, j'espère apporter un regard éclairant sur le vécu des couples féminins en Estrie. Cette recherche se divise en sept sections. Je propose, dans la première section, une mise en contexte situant les femmes lesbiennes dans l'espace et dans le temps. Dans la section deux, je dévoile la problématique et les questions principales de recherche. La section trois explore certaines approches théoriques et les assises de ma recherche, soit des théories LGBTQIA+³, des approches féministes, des études sur la présentation de soi et sur la communication interpersonnelle. La section quatre présente, quant à elle, la méthodologie employée dans cette étude. C'est dans la cinquième section que j'expose les résultats des entretiens réalisés et que

référence. Par contre, l'importante recherche réalisée pour la *Fondation Jasmin Roy* en 2017 note que 83 % des milieux ruraux canadiens sont perçus comme n'étant pas ouverts à la diversité sexuelle et de genre (p. 141).

³ Il existe plusieurs acronymes pour représenter la diversité sexuelle et de genre. J'ai choisi d'utiliser LGBTQIA+, soit les personnes lesbiennes, gaies, bisexuelles, trans, queer ou en questionnement, intersexuelles, asexuelles et autres, car ces termes rejoignent l'ensemble des participantes à mon étude.

j'analyse le discours des participantes à la lumière des théories abordées dans cette présente recherche. La sixième section est une discussion portant sur les caractéristiques principales de l'(in)visibilité des couples féminins, la septième et dernière sert de conclusion à ce mémoire.

1. Cadre contextuel

Par cette recherche, je souhaite sortir des grands centres urbains du Québec, soit Montréal, la métropole, et Québec, la capitale nationale, plus souvent représentés dans les recherches académiques. Je me concentre donc sur la région estrienne, d'une part car elle répond à ce désir d'*exil académique*, et d'autre part, car j'y habite et que je désirais en connaître davantage sur ma propre région en ce qui concerne les couples féminins. Ceci étant dit, il me semble donc essentiel de présenter d'entrée de jeu le cadre sociodémographique dans lequel se situe cette recherche. Celle-ci a été réalisée en Estrie, région administrative du Québec située le long de la frontière des États-Unis, à l'est de la Montérégie et au sud de Centre-du-Québec. On y dénombre 89 municipalités. En 2016, la région de l'Estrie comptait une population de 324 009 personnes. Sa population se concentre principalement à Sherbrooke, ville la plus peuplée de la région avec 164 538 habitants. (Institut de la statistique du Québec 2017) Sherbrooke est un centre urbain de grandeur moyenne, lequel est entouré majoritairement par des zones rurales et agricoles. (MAPAQ 2010, p. 1) D'ailleurs, Lyne Dansereau, urbaniste-coordonnatrice au Service de la planification urbaine et du développement durable à la Ville de Sherbrooke, confirme qu'en 2017, « les deux tiers de notre territoire sont en zone rurale et agricole » (Custeau 2017).

Le nombre de couples de même sexe en Estrie ne figure pas sur les sites de statistiques du Québec. La présence des femmes homosexuelles dans la région est donc également inconnue. Il est à noter qu'il existe quelques modèles connus de femmes lesbiennes qui s'affichent ouvertement en Estrie, comme Renelle Ancil, ancienne propriétaire du Rona l'entrepôt de Sherbrooke et coprésidente d'honneur du GRIS Estrie en 2015 et Sonia Bolduc, journaliste à la Tribune. Cependant, ces femmes sont plus âgées que les participantes à l'étude et rejoignent donc

davantage les lesbiennes d'une autre génération. Quelques modèles plus jeunes de femmes connues ouvertement lesbiennes ou *queer* dans la région estrienne auxquelles les femmes de ma génération pourraient s'identifier existent également, comme Valerie Whissell, artiste engagée, bien qu'il soit difficile de savoir si elles sont connues par la majorité des femmes de la communauté LGBTQIA+ de l'Estrie.

L'Estrie propose quelques endroits et événements LGBTQIA+. Avant la fin de l'année 2017, Sherbrooke ne possédait qu'un seul bar exclusivement dédié à la communauté LGBTQIA+, soit le bar l'*Otre Zone*. En date du mois de décembre 2017, deux nouveaux bars se sont ajoutés à l'offre sherbrookoise. Le *Pub le Rendez-Vous* s'est discrètement implanté dans l'est de la ville en juin alors que le pub cabaret *Les Grands-Ducs de Wellington* a ouvert ses portes le 8 décembre 2017. Concernant les événements LGBTQIA+, Sherbrooke organise, depuis 2013, la « Célébration de la diversité sexuelle et de genre en Estrie » (Fière la Fête 2017), l'événement *Fière la Fête - Fierté Sherbrooke Pride*. Celui-ci se compare aux fiertés gaies de Montréal et de Québec, mais se veut davantage « un grand rassemblement des familles, des organismes communautaires, de la population étudiante et de la communauté estrienne en général. » (Fière la Fête 2017) De plus, le Groupe régional d'intervention sociale de l'Estrie (GRIS Estrie), qui a vu le jour en 2014, propose depuis 2017 la soirée *Démystik*, qui se veut un « méga party » (GRIS Estrie 2017) de financement pour l'organisme, mais également un événement rassembleur pour les gens de la communauté LGBTQIA+. Enfin, le *Collectif 80|20*, mis sur pied le 30 mai 2017 par six femmes lesbiennes ou *queer*, s'est donné comme mission « d'offrir des espaces-temps qui rassemblent plus particulièrement – mais non exclusivement – les femmes de la communauté LGBTQ+ en Estrie, notamment par la promotion d'événements socioculturels ou sportifs dans la

région. » (Collectif 80|20 2017) Le *Collectif 80|20* a organisé deux événements à ce jour, lesquels ont attiré au total plus de 200 personnes, majoritairement des femmes⁴.

Il faut noter que considérant le peu d'études et de données statistiques sur les individus s'identifiant à la communauté LGBTQIA+ en Estrie, il m'est difficile de développer davantage sur ces réalités dans cette région.

Cette recherche porte principalement sur l'étude de caractéristiques reliées à des orientations sexuelles non hétérosexuelles, au sens auquel l'entendent Klein et ses collaborateurs (1985) ainsi que Sell (1997, dans Horincq Detournay 2015, p. 150) :

L'orientation sexuelle est un concept multidimensionnel, multivarié qui comprend les dimensions de l'attraction, des comportements et des fantasmes sexuels aussi bien que des préférences émotionnelles, sociales, ainsi que l'auto-identification comme gay, lesbienne ou bi.e et le fait de vivre publiquement son orientation sexuelle.

Cette étude s'inscrit également dans un contexte académique et socioculturel particulier, alors que les recherches exclusivement sur l'homosexualité féminine demeurent encore peu fréquentes au Québec, comme démontré précédemment, mais qu'il y a de plus de plus de revendications pour et par les personnes LGBTQIA+ au Québec et au Canada. Bien que plusieurs thèmes puissent être abordés lorsqu'il est question d'homosexualité féminine, un sujet revient systématiquement dans les recherches consultées, soit celui de l'invisibilité lesbienne⁵. En premier lieu, je brosserai un portrait d'études sur ce thème. En second lieu, j'évoquerai certaines

⁴ Ces chiffres me sont connus car je fais partie du *Collectif 80|20*. Ils ne sont toutefois pas annoncés publiquement.

⁵ Il est à noter dans cette section que le terme « lesbienne » est utilisé afin de refléter justement les propos des auteur.e.s. Dans le cadre de ce mémoire, ce terme sera employé afin d'alléger le texte, même si toutes les participantes à mon étude ne se définissent pas comme telle.

causes qui pourraient expliquer l'invisibilité des lesbiennes. Enfin, je consacrerai la dernière section de ce portrait contextuel aux conséquences de cette (in)visibilité pour les lesbiennes qui habitent hors des grands centres urbains du Québec, puisque ces lieux ne sont généralement pas étudiés.

1.1 Les lieux publics

De par son sujet d'étude, cette recherche se situe au carrefour de plusieurs domaines d'études. Comme pour le domaine de la communication, la géographie sociale s'intéresse aux rapports entre les individus et l'espace. Il me semble donc essentiel de faire une courte intrusion dans le domaine de la géographie afin de mieux connaître les recherches des géographes féministes sur la description et la théorisation de la position des femmes dans les lieux publics et ainsi mieux saisir la conception de ces espaces dont il sera question dans cette recherche. Les lieux publics sont étudiés depuis plusieurs années et sous plusieurs aspects, que ce soit leur construction sociale (Lefebvre 1974), leurs usages (Koskela & Pain 2000), leurs utilités politiques (Mitchell, 1995) ou encore dans leur vie quotidienne (Gilbert et Rose 1987). Selon Fran Tonkiss (2005), les lieux publics ne sont pas accessibles de manière équitable. En effet, pour les géographes féministes, la géographie serait une discipline andocentrée « dans ses principes, dans ses méthodes, dans ses discours, dans ses silences ». (Chapman 1997, p. 13) L'espace serait une construction patriarcale qui produirait des espaces dichotomiques. Certaines chercheuses ont donc tenté de déconstruire les bases andocentrées en géographie et d'en reconstruire d'autres qui font davantage de place aux femmes et aux autres personnes ou groupes exclus des analyses géographiques. (Valentine 1989, 1990 ; Spain 1992 ; Massey 1994). La géographie féministe, qui est née au cours des années soixante-dix en réaction à l'androcentrisme de la géographie officielle (Monk et

Hanson 1982), cherche donc à remédier à l'absence des femmes comme objet de recherche géographique en observant le comportement spatial des hommes et des femmes et en rendant visibles les inégalités hommes-femmes à travers l'espace (Gilbert et Rose 1987).

Dans *Space, the City and Social Theory: Social Relations and Urban Forms* (2005), Tonkiss distingue que certains lieux publics sont réservés pour certains groupes, comme les gens de la classe bourgeoise, par exemple, alors que d'autres lieux publics sont utilisés par tout le monde, tels les rues et les transports publics. Comme les lieux publics contribueraient à la construction identitaire (Louargant 2002), à l'extérieur des grands centres urbains, ces espaces seraient encore plus nécessaires pour aider les femmes à sortir de leur rôle social : « within the village there were few places for women to meet informally, so there was little opportunity to escape traditional gendered spaces and roles » (Watkins 1995, p. 24, dans Louargant 2002, p. 8).

1.1.1 Les femmes dans les lieux publics

Les lieux publics, comme plusieurs autres lieux (de travail, d'éducation, etc.), peuvent être perçus comme étant dominés par la gent masculine. Plusieurs recherches (Valentine 1989 ; Gardner 1995 ; Pain 2001) sur la géographie des femmes tendent à démontrer que les lieux publics sont des lieux où les femmes ont peur. Certaines géographes féministes se sont penchées sur la « géographie de la peur féminine ». (Chapman 1997) Le genre serait en un facteur crucial dans de la peur de la violence et la mobilité géographique dans les secteurs urbains (Koskela 1999 ; Di Méo 2012), bien qu'il ne soit pas le seul. Dans ses recherches, Garner (1989) insiste sur l'importance d'étudier les femmes dans les lieux publics afin de comprendre non seulement les femmes, mais les lieux en soi. Certaines chercheuses en urbanisme (Bondie et Rose 2003 ;

Bondie 1990, 1991) ont lié leur champ d'études à la géographie féministe et ont également démontré l'importance d'étudier le genre dans les milieux urbains.

Dans *Women and Downtown Open Spaces*, Mozingo (1989) a publié des résultats qui démontrent que les femmes ont un plus petit espace personnel (*bubble*) que les hommes, que les femmes se font envahir ces espaces personnels deux fois plus que les hommes et que les femmes trouvent les foules moins stressantes que les hommes (Mozingo 1989, p. 40). Dans cette même recherche, Mozingo a également montré que les femmes préféraient cependant les lieux plus isolés, moins urbains et plus sécuritaires. Parallèlement aux conclusions de Mozingo, Pain (2001) explique que les femmes sont généralement plus peureuses dans les lieux publics et qu'elles craignent les agressions sexuelles, surtout lorsque la nuit est tombée. Ces peurs seraient le résultat de constructions sociales et varieraient selon les lieux. En effet, des histoires pour enfants comme *Le Petit Chaperon Rouge* aux films populaires et aux articles de journaux, la société nord-américaine met de l'avant des histoires où les femmes sont victimes des hommes, dans des lieux publics ou non, construisant et encourageant ainsi la peur chez les femmes. Koskela (1999) affirme que cette peur des femmes dans les lieux publics serait directement reliée à l'inégalité des genres.

1.1.2 Espaces lesbiens

En plus d'être des femmes et de subir une discrimination de genre, les femmes lesbiennes subissent un deuxième niveau de discrimination, cette fois en regard de leur orientation sexuelle. Ne faisant pas partie de la norme hétérosexuelle, ces femmes évoluent ainsi dans des lieux publics qui, par définition, sont hétéronormés et ne prévoient donc pas leurs présences, ce qui peut occasionner la perpétration de certaines violences. En effet, victimes d'une double discrimination, les femmes lesbiennes ont plus de chance de faire face à de la violence. Lorsqu'il

est question de la place des femmes lesbiennes dans les lieux publics, il est généralement question de violence, terme utilisé, pour reprendre la définition d'Ohms et Müller (dans Zéilinger 2004) dans le sens « d'un outil de pouvoir et de contrôle ». Dans son article *Entre visibilité et invisibilité : les lesbiennes face à la violence dans l'espace public* (2004), Irène Zéilinger définit la violence comme « des faits, comportements et/ou structures qui violent l'intégrité physique ou mentale d'une personne. » Les violences faites aux lesbiennes se manifestent sous différentes formes et « incluent le harcèlement verbal et sexuel ainsi que le refus de les accepter, le rejet dans les lieux publics, dans le marché du travail, dans le système d'assistance médicale ou psychosociale, etc. ». (Zéilinger 2004) Cette violence subie par les femmes, et en particulier les lesbiennes, renforce l'inégalité de pouvoir que l'on retrouve dans la société. Concernant les femmes lesbiennes, Zéilinger explique :

Par le sexe biologique, la société effectue au même moment une attribution par rapport à l'orientation sexuelle selon les normes de l'hétérosexualité obligatoire, celle-ci garantissant que les femmes restent disponibles pour les hommes. Les lesbiennes victimes de violence ne sont donc pas seulement « punies » pour ne pas correspondre à la norme hétérosexuelle, mais cette violence est au même moment une tentative de rétablir l'attribution sexuelle de ces femmes. (2004)

Zéilinger présente les chiffres d'études (Ohms 2000 ; IFZ 1999, dans Zéilinger 2004) qui ont démontré qu'entre 78 % et 98 % des lesbiennes ont été victimes de diverses formes de violences. De 14 % et 24 % de ces femmes auraient subi des violences physiques, comme des coups, des blessures, des bousculades, etc ; entre 60 % et 98 % auraient vécu de la violence psychologique se manifestant entre autres par des insultes, de l'humiliation, des menaces, de l'exclusions, des blagues à caractère lesbophobe ou même par la remise en question de leurs capacités professionnelles ou maternelles, et entre 25 % et 44 % auraient été victimes de violence sexuelle, de « la drague non voulue, la caractérisation de la sexualité lesbienne comme une sexualité de

manque, immature et incomplète, les attouchements, les invitations sexuelles non voulues jusqu'au viol » (Zéilinger 2004). Les résultats de ces recherches démontrent également des stratégies qui visent un but semblable : l'évitement ou l'invisibilisation :

75 % des lesbiennes évitent de montrer de la tendresse en public ; 66 % des lesbiennes disent qu'elles observent d'abord les opinions de leur entourage sur l'homosexualité avant de révéler leur identité psychosociale ; 49 % évitent le sujet de leurs relations amoureuses ; 48 % attendent pour qu'on les connaisse mieux avant de le dire ; 48 % ne mentionnent pas le sexe de leur partenaire ; 17 % mentent sur le sexe de leur partenaire ; 22 % adaptent leur apparence pour ne pas paraître « trop masculines » ; et 6 % vont à certains événements sociaux avec un homme « alibi ».

L'étude de 1999 de l'IFZ (Interuniversitâres Frauenforschungs-Zentrum) avance que 56 % des violences faites aux femmes lesbiennes ont lieu dans les lieux publics, ce qui expliquerait en grande partie la peur de ces femmes à être visibles dans les lieux publics. Les résultats de Constance Ohms (2001, dans Zéilinger 2004) montrent les mêmes tendances.

Cette violence commencerait tôt, comme l'indiquent les résultats de recherche de Chamberland, Richard et Bernier (2013). En effet, un nombre important de jeunes filles, lesbiennes ou perçues comme telles, subiraient différentes formes de violence durant leur parcours scolaire, soit de 10,2 % à 51,7 %, selon les types d'incidents.

1.2 Lesbianisme et (in)visibilité

De nombreuses recherches nord-américaines sur l'homosexualité soulèvent le problème de l'invisibilité lesbienne (Ciasullo 2001 ; Revillard 2002 ; Podmore 2006 ; Chamberland et Thérour-Séguin 2009 ; Bourque 2009 ; Chauvin et Lerch 2013). Il ne s'agit donc pas d'un aspect nouveau dans les études sur le lesbianisme, mais sa récurrence démontre l'importance du phénomène.

S'inscrivant aussi dans un contexte social et culturel québécois, la visibilité a été étudiée entre autres par Chamberland et Paquin (2007) qui ont déterminé quatre modalités de la visibilité sociale de l'homosexualité. D'abord, les auteures décrivent ce qu'elles appellent la « visibilité large ». Comme son nom le suggère, l'orientation sexuelle de la personne est connue dans la communauté. Puis, la « visibilité sélective » consiste en la divulgation volontaire auprès de personnes sélectionnées. Il n'y a pas de désir d'assumer une visibilité sociale au-delà d'un cercle d'initiés. Le troisième type de visibilité est celui qui est « restreint à la sphère privée ». Les auteures expliquent que ce choix implique des restrictions importantes, comme la réclusion ou le non-désir de paraître en public, par exemple, et qu'à cause de cela, il est plus difficile de trouver des participants qui se situent dans cette catégorie pour des études. Finalement, il y a « l'invisibilité totale ». Celle-ci, selon Chamberland et Paquin (2007), touche presque exclusivement des hommes qui se trouvent dans une relation hétérosexuelle stable tout en ayant des pratiques sexuelles avec des personnes du même sexe.

Pour certains couples de même sexe, lorsque les deux partenaires ne partagent pas les mêmes choix de visibilité, cela peut occasionner des conflits. Bien que les conflits de cette nature ne soient pas uniques aux couples à l'extérieur des grands centres urbains québécois, les recherches de Chamberland et Paquin (2007) ont démontré que « les tensions peuvent s'aviver ou s'approfondir [en région], car l'impossibilité d'opter pour des stratégies intermédiaires ou progressives de visibilité rend plus ardue la recherche de compromis [...] ». (p. 24) Ainsi, il serait plus ardu et plus long de passer d'un mode de visibilité à l'autre en région rurale qu'en milieu urbain. Du point de vue du couple, il peut devenir difficile pour une personne qui vit ouvertement son homosexualité de vivre avec quelqu'un qui cherche à s'invisibiliser, et vice versa.

Selon Chauvin et Lerch (2013), les territorialités lesbiennes⁶ contribuent à définir la visibilité des femmes homosexuelles. Les auteurs soutiennent qu'il importe d'analyser la relative invisibilité des lesbiennes en distinguant ce qu'elle « [...] doit à la domination masculine et gaie dans l'espace public et ce qu'elle doit à des modes de sociabilité différents, plus centrés sur les réseaux d'interconnaissance ou la famille [...] ». (p. 43) En effet, Chauvin et Lerch rapportent les propos de Chetcuti (2010) qui a démontré qu'en France, « la rencontre chez des partenaires de même sexe se fait principalement chez les femmes par le biais de la constitution de réseaux sociaux formels (associatifs) ou informels (liens amicaux) ». (p. 43) Selon ces auteurs, comparativement aux couples d'hommes, les couples de femmes sont moins visibles dans les lieux publics, ce qui pourrait leur conférer une certaine liberté dans les villes occidentales. Elles ont cependant très peu accès à des lieux commerciaux spécifiques pour se rencontrer entre elles, sans la présence d'hommes, puisqu'« [a]ujourd'hui, l'autonomie des lieux associatifs lesbiens est souvent menacée par le fait que les subventions publiques ne vont qu'à des lieux explicitement "LGBT" » (Chauvin et Lerch 2013, p. 44). Bien que cette citation réfère au contexte de la France, la situation est sensiblement la même au Québec. Dans son article « *Gone underground? Lesbian visibility and the consolidation of queer space in Montréal* », Podmore (2006) démontre le peu d'espaces physiques où les lesbiennes de la métropole peuvent se rassembler. Les activités des femmes se tiennent davantage dans des lieux privés, ce qui a pour conséquence de rendre ces rencontres plus invisibles ou éphémères.

Alors qu'il existe bel et bien à Montréal des rassemblements ponctuels, les dates et lieux de rencontre peuvent être fluctuants et nécessitent l'accès préalable à un

⁶ Les territorialités lesbiennes réfèrent aux lieux principalement lesbiens, lieux utilisés particulièrement par les femmes lesbiennes.

réseau d'envois (principalement par la plateforme Facebook), ou encore la connaissance de blogues ou d'organisations mettant sur pied ces événements. L'ironie de la situation étant que, pour être au courant de ces soirées, il faut déjà connaître certains éléments clés de la culture lesbienne montréalaise, ce qui laisse transparaître en filigrane tous les enjeux liés à leur invisibilité et leur sous-représentation. (Goyette 2016, p. 28-29)

Dans *L'affirmation lesbienne en milieu rural : une visibilité problématique* (1998)⁷, Micheline Bonneau souligne l'existence de petits groupes de lesbiennes, dans la région du Bas-St-Laurent, qui constituent un réseau informel assez fermé et exclusif. Bonneau précise qu'il faut cependant développer de forts liens avec l'une des membres du groupe afin d'être au courant de ces groupes et d'y être acceptée. Elle ajoute qu'il s'agit toujours d'un état précaire et que s'il y a rupture dans un couple, l'une des deux lesbiennes risque de ne plus être la bienvenue dans le groupe.

Bonneau (1998) affirme également que l'invisibilité est presque totale pour les lesbiennes en région, aussi bien dans leur milieu de travail qu'en public. Celles-ci font peu de sorties avec d'autres lesbiennes, de peur d'attirer l'attention et d'ainsi vivre un stress supplémentaire. Même si elles s'identifient à la communauté homosexuelle grâce, principalement, aux représentations médiatiques, les lesbiennes de son étude sont plutôt réfractaires aux organisations et aux mouvements lesbiens créés dans leur milieu, tout comme l'a démontré Chetcuti (2013) en France. Bien qu'il y ait un peu plus de dix ans de différence entre la recherche de Bonneau (1998) et celle de Chetcuti (2013), et malgré qu'elles ne proviennent pas du même continent, les deux études convergent vers les mêmes conclusions : les lesbiennes sont pratiquement invisibles dans les régions hors des métropoles et cela proviendrait de contraintes sociales internalisées.

⁷ La situation a peut-être changée depuis 1998, mais aucune recherche récente n'aborde cette région, ni même une autre région non urbaine du Québec.

1.3 L'invisibilité lesbienne

Plusieurs facteurs affectent la visibilité des lesbiennes. Alors que certaines chercheuses pointent du doigt la société patriarcale et la domination masculine, d'autres reprochent aux médias de nuire à la visibilité des lesbiennes (Ciasullo 2001 ; Revillard 2002 ; Bourque 2009). Elles affirment aussi que l'homophobie serait en cause. Bien qu'il pourrait y avoir davantage de causes pour expliquer cette invisibilité lesbienne, je m'en tiendrai, dans le cadre de cette recherche, aux quatre raisons suivantes, soit les raisons les plus souvent évoquées dans les recherches consultées : la domination masculine et la socialisation différentielle des sexes, les médias, les stéréotypes et l'homophobie.

1.3.1 La domination masculine et la socialisation différentielle des sexes

Dans son article *L'identité lesbienne, entre nature et construction* (2002), Revillard explique l'invisibilité lesbienne en partie par la domination masculine et par la « socialisation différentielle des sexes ». L'auteure précise que la femme ne peut être pensée sans la masculinité : « [...] les rares représentations courantes de l'homosexualité féminine incluent toujours la médiation d'un attribut masculin (travestissement de l'une des femmes, godemiché...) ». (p. 177) Elle ajoute que cette « socialisation différentielle des sexes » joue un rôle important sur le plan de l'invisibilité lesbienne, induisant chez les femmes une plus grande réticence à s'investir dans les lieux publics. Chetcuti, elle, parle d'une double discrimination : « Les lesbiennes doivent vivre dans une société marquée par la domination du masculin et par les inégalités sociales entre femmes et hommes, où elles subissent une “double peine”, comme femmes et comme homosexuelles. » (2013, p. 14)

L'« hétérosystème » pourrait également jouer sa part. Horincq Detournay (2015) explique que

[l]'hétérosexualité n'est pas seulement une orientation sexuelle parmi d'autres, mais surtout un système social soutenu par de nombreux rapports sociaux de pouvoir. Celui-ci intègre le sexisme, l'homophobie et le processus dialectique qui associe l'hétérosexisme (disqualification des autres formes d'orientations sexuelles que l'hétérosexualité) (Herek 1996, 2013) et l'hétéronormativité (valorisation de l'hétérosexualité, Warner 1991). (p. 150)

Ainsi, si au niveau social l'hétérosexualité fonctionne sous la contrainte à une norme⁸ comme un rapport de classes ou un contrat social (Wittig 2001), « [...] au niveau des personnes et des groupes de personnes, le réseau des contraintes fonctionne comme un ensemble de paradoxes et de doubles contraintes (Watzlawick 1975), qui les entravent dans leur capacité à s'imaginer et à se vivre en dehors de l'hétérosystème. » (Horincq Detournay 2015) Dans *La domination masculine* (1998), Bourdieu aborde d'une certaine façon la double contrainte et le paradoxe et voit la domination symbolique comme l'une des antinomies les plus tragiques de cette domination :

Comment se révolter contre une catégorisation socialement imposée sinon en s'organisant en une catégorie construite selon cette catégorisation, et en faisant ainsi exister les classifications et les restrictions auxquelles elle entend résister (au lieu, par exemple, de combattre pour un ordre sexuel nouveau dans lequel la distinction entre les différents statuts sexuels serait indifférente)? (p. 163)

La domination symbolique mène donc à penser comme les autres, « à subir le système, [...] à le faire fonctionner et à le faire subir aux récalcitrants : parce que nous croyons qu'il ne peut en aller autrement ». (Dejours 1999, p. 23) Les lesbiennes subissent donc un certain « déni d'existence publique, visible ». (Bourdieu 1998, p. 162) Bourdieu ajoute que « [l]'oppression comme "invisibilisation" se traduit par un refus de l'existence légitime, publique, c'est-à-dire connue et

⁸ En référence à « La contrainte à l'hétérosexualité » d'Adrienne Rich, (1981).

reconnue, notamment par le droit, et par une stigmatisation qui n'apparaît jamais aussi clairement que lorsque le mouvement revendique la visibilité » (p. 162).

1.3.2 Les médias

Ann M. Ciasullo (2001) présente, dans *Making her (in) visible: cultural representations of lesbianism and the lesbian body in the 1990's*, plusieurs exemples de femmes homosexuelles ayant fait la couverture de magazines ou ayant été populaires dans les années 1990. Elle y décrit entre autres la *lesbian chic*, qui est une représentation de la lesbienne très féminine. Selon cette recherche, être une belle lesbienne garantit une plus grande acceptation de l'homosexualité féminine. Selon Ciasullo (2001), les lesbiennes sont visibles, mais seulement si elle ne l'est pas trop ; il s'agit, comme l'auteure l'a noté, d'une *absent presence*: "To be sure, representation promises visibility, but visibility means not only that one is present but that one is being watched" (p. 4). Les médias proposent donc des représentations de lesbiennes « consommables » afin de ne pas trop déranger le public. Le corps lesbien qui reste invisibilisé est alors celui de la « butch », cette femme aux allures masculines, et non celui de la « fem », qui lui est, au contraire, une femme aux caractéristiques perçues comme très féminines. Selon la culture populaire, cette dernière n'est pas réellement vue comme une lesbienne et son orientation sexuelle est souvent mise en doute. Cette *lipstick lesbian*, comme elle est parfois nommée, se fond dans la masse des femmes hétérosexuelles et s'invisibilise. Ciasullo reprend les paroles d'Alexis Jetter pour expliquer que les lesbiennes « mainstream » possèdent des points communs : « They're white. They're middle class. And they seem more interested in makeup and clothes than in feminism. In short, they're femmes, or what the straight world prefers to call lipstick lesbians » (Jetter 1988, dans Ciasullo 2001, p. 10).

Ciasullo rapporte aussi que lorsque les lesbiennes deviennent connues, la plupart démontrent des changements dans leur apparence, comme ce fut le cas de Melissa Etheridge, qui a négocié son acceptation sociale en échangeant sa veste de cuir et son air de rockeuse pour une apparence beaucoup plus soignée et plus féminine lorsqu'elle a commencé à être plus populaire. Les médias présentent des corps lesbiens « [...] sanitized yet attractive, clean of any (homo)sexual residue ». Ces lesbiennes féminines ne sont pas seulement attirantes pour le public lesbien, mais également pour le public hétérosexuel, ce qui leur permet d'obtenir un plus large auditoire et une meilleure possibilité de cotes d'écoute pour les médias télévisés. (Ciasullo 2001) Elles sont donc présentes à l'écran, mais ne représentent pas les différentes et réelles représentations de lesbiennes dans la société.

Il est à noter qu'à ce jour, peu de recherches portent exclusivement sur les lesbiennes dans les réseaux sociaux. Ceux-ci serviraient principalement à flirter sur les sites de rencontre (Chetcuti 2014) ou comme tremplin pour annoncer son orientation sexuelle. Michelle Blanc, spécialiste en commerce électronique, écrit (dans Pineda 2016) que « [l]es réseaux sociaux sont devenus un outil de plus en plus utilisé pour faire son *coming out*. » Même son de cloche ailleurs, alors que Sylvain Zimmermann, ex-rédacteur en chef culture de Têtu, dit :

Les réseaux sociaux sont devenus un vecteur du *coming out*. Pour plein d'adolescents ou de jeunes artistes, il y a cette volonté de s'adresser à son public directement. Tu ne passes plus par les médias. Alors qu'avant, le *coming out* était le grand moment qu'il fallait bien préparer! On est sorti des grandes déclarations. Avec la vidéo youtube, les jeunes touchent directement des millions de fans, disent une fois pour toute qu'ils sont homos, et on ne leur posera plus la question ensuite. (dans Boutin 2016)

Boutin (2016) croit qu'« [a]ujourd'hui, la jeunesse LGBT se sert d'Instagram, de Twitter ou de Youtube pour assumer sa sexualité directement auprès de son public. Les réseaux sociaux sont un

lieu où certaines personnes dévoilent, sans hésitation, de grands pans de leur vie privée. » De plus, ces plateformes permettent la diffusion de web séries lesbiennes, comme *Féminin/Féminin*, émission québécoise produite par Chloé Robichaud, l'une des figures lesbiennes de notariété publique au Québec. Cependant, peu de séries du genre, mettant en scène principalement des lesbiennes, se retrouvent sur Internet. Chetcuti (2014) explique que

[l]es recherches sur la population homosexuelle féminine (Chetcuti 2013 ; Chamberland et Thérout-Séguin 2009) révèlent une plus grande invisibilité sociale par rapport à la population homosexuelle masculine. Le lesbianisme reste associé à des relations platoniques, à un échec de l'hétérosexualité, à un penchant sexuel passager de femmes hétérosexuelles. Ce déficit de représentations claires et positives se traduit dans la réalité des jeunes lesbiennes par une non-reconnaissance de leur sexualité et, partant, par une difficulté de se nommer.

Selon les recherches de cette sociologue française, les différentes plateformes web vont toutefois contribuer à une autonomation lesbienne et vont offrir la possibilité de socialiser. Par ailleurs, Internet permet un certain anonymat et les propos homophobes s'y retrouvent en grand nombre. Une étude de *Léger Marketing* (2013) rapporte que « 58 % des Canadiens sont témoins de propos homophobes dans les médias sociaux. 42 % de Québécois interrogés ont répondu avoir été témoins de propos homophobes sur Facebook, 16 % sur Twitter et 35 % sur un blogue » (p. 12).

Enfin, bien que ces réseaux donnent une portée aux interactions et à la visibilité des personnes LGBTQIA+, qu'en est-il plus spécifiquement des modèles lesbiens? Comment utilisent-elles les réseaux sociaux? Y sont-elles présentes ou représentées? Difficile à dire, étant donné le très petit nombre de recherches portant sur ce sujet.

1.3.3 Les stéréotypes

D'après l'étude de Ciasullo (2001), les « butchs » sont peu représentées dans les médias, sauf pour soutenir le stéréotype de la lesbienne masculine. Dans l'imaginaire du public, c'est la butch qui est devenue le synonyme de lesbienne. Elle est cependant plutôt absente à l'écran. Ce sont normalement « les belles lesbiennes », bien maquillées et bien habillées, qui sont présentées. Toujours selon Ciasullo, le stéréotype de la « butch », soit la lesbienne masculine, est normalement associé à la classe ouvrière, aux rôles de méchante et d'opresseur, puisque c'est ainsi que les « butch » seraient perçues par les personnes hétérosexuelles. Les médias, ne souhaitant pas créer de référents de la sorte dans leur production, mettront davantage de l'avant des lesbiennes plus féminines. Ciasullo ajoute que les lesbiennes masculines ne sont pas vues comme attirantes, ce qui contribuerait à leur occultation dans les médias. Paradoxalement, c'est pourtant cette masculinité qui les distingue et les rend reconnaissables dans le monde réel.

L'auteure indique que c'est l'homogénéité des *lipstick lesbians* dans les médias qui procure un certain sentiment de sécurité chez le public. Ces images de lesbiennes très féminines permettent donc une présence de la communauté lesbienne dans les médias, mais les rendent cependant invisibles puisqu'elles se fondent dans la masse des femmes. Les années 1990 semblent avoir démontré une ouverture sur le lesbianisme, mais ont contribué, par toutes les codifications effectuées, à déterminer « not only who gets seen but what it means to be seen after all » (Ciasullo 2001, p 16).

1.3.4 L'homophobie

Tout comme les précédentes causes, l'homophobie contribue à l'invisibilisation des lesbiennes. Bien qu'elle ne se retrouve pas uniquement dans les régions hors des métropoles, l'homophobie y

serait généralement perçue comme plus présente. Les propos recueillis par Bonneau (1998) démontrent la présence de pressions et de réactions homophobes très manifestes dans ces lieux. Celles-ci sont généralement « exercées directement sur les individus, en face à face, et oscillent entre la violence physique et la violence psychologique, le rejet total ou partiel, les menaces, le harcèlement ». (p. 187) Aussi, toujours selon Bonneau, puisque les régions hors des grands centres urbains sont plus propices aux rumeurs, certains de ces commentaires homophobes peuvent atteindre non seulement la personne concernée, mais également ses proches. Cela peut exercer une pression et un stress important chez les lesbiennes, ce qui les « oblige [...] à “calculer” l’impact de leur visibilité sur les relations affectives les plus importantes pour elles, alors même qu’elles vivent un certain isolement social » (p. 188)⁹.

Contrairement à la réputation d’esprit conservateur qui caractérisent les citoyens de ces régions, il s’avérerait, selon Chamberland et Paquin (2007), que les familles des femmes lesbiennes démontreraient généralement une très grande ouverture. Ceci ne s’applique cependant pas à toute la population, ce pourquoi l’acceptation de l’homosexualité n’est pas garantie. Les auteures expliquent qu’au travail, la Charte des droits de la personne a pour effet d’inciter les employeurs qui font preuve d’homophobie à demeurer plus discrets¹⁰. Cela ne les empêche pas d’émettre des commentaires indirects et détournés. Pour ne pas vivre cette pression et par peur de perdre leur crédibilité, les lesbiennes évitent généralement de dévoiler leur orientation sexuelle au travail. Toujours selon Chamberland et Paquin, ces femmes mettent aussi en œuvre différentes stratégies

⁹ Aucune information concernant les régions hors métropoles plus récente n’a été trouvée. Il est donc difficile de savoir s’il en est encore ainsi aujourd’hui et si cela s’applique à toutes les régions du Québec.

¹⁰ L’orientation sexuelle est l’un des motifs interdits de discrimination et de harcèlement. Il est interdit de congédier ou d’inciter une personne à quitter son emploi sur la base de son orientation sexuelle. (Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse [s.d.].)

pour se fondre dans la masse ; elles développent des « patterns » de comportement d'évitement et préparent des réponses neutres ou convenables en cas de questionnement. Elles doivent donc composer avec une seconde nature, voire une deuxième identité, au risque de perdre leur spontanéité (Chamberland et Paquin 2007).

Enfin, la norme hétéronormative¹¹, plus forte en région étant donné le manque de modèles homosexuels, contribuerait à rendre les membres des petites villes et des villages plus réfractaires à l'homosexualité, sauf pour la famille des lesbiennes, comme évoquée précédemment. Cela fait en sorte que les lesbiennes seraient portées à cacher leur orientation sexuelle et à développer des stratégies pour ne pas être identifiées comme étant homosexuelles. Il semblerait donc plus difficile de se retrouver entre femmes lesbiennes en région puisque le bassin réduit de population restreint le nombre de femmes homosexuelles, et parce que celles présentes estiment plus prudent de taire leur orientation.

1.4 Conséquences de l'invisibilité lesbienne

Un des principales raisons de l'invisibilité lesbienne est le manque de lieux de socialisation et le manque de ressources pour les lesbiennes¹². Ce manque étant déjà problématique dans les grandes villes, il l'est davantage en région. En effet, les femmes homosexuelles ne possèdent généralement aucun lieu public qui leur est dédié. Les espaces réservés aux gais et aux lesbiennes

¹¹ La norme hétéronormative peut se définir comme « la promotion de l'hétérosexualité comme modèle normatif de référence en matière de comportements sexuels » (Horincq 2004) et implique la binarité et la complémentarité des genres.

¹² Ce propos ainsi que les suivants proviennent de recherches, comme celle de Chamberland et Paquin (2007), mais également des commentaires reçus lors d'un sondage que j'ai réalisé pour les fins d'une communication au Colloque étudiant SVR de 2015. Ce sondage en ligne a rejoint 36 femmes (sur 53 répondants) estriennes se définissant comme lesbiennes, bisexuelles ou pansexuelles (personne attirée par une autre personne, peu importe son genre).

se trouvent très rarement dans les petites villes, et s'ils existent, ce n'est souvent que pendant de courtes durées, car le peu d'achalandage ne permet pas à l'établissement de survivre¹³ (Chamberland et Paquin 2007).

Puisque les opportunités de se rencontrer en groupe sont presque inexistantes, il devient très difficile pour les lesbiennes en région d'entrer en communication et de se trouver entre elles. Selon les recherches de Chamberland et Paquin (2007), le « bouche-à-oreille » serait le principal moyen de connaître l'homosexualité d'une femme et d'entrer en contact avec elle et les autres lesbiennes.

Cependant, même si les lesbiennes sont généralement peu visibles en région, il n'en demeure pas moins qu'elles sont connues de plusieurs dans leur petite ville ou leur village. Dans *Les stratégies identitaires des lesbiennes et gais vivant dans des régions non métropolitaines du Québec*, Chamberland et Paquin (2007) ont constaté l'absence d'anonymat et l'impossibilité de séparer la vie privée de la vie publique. Cette non-différenciation limite les options concernant la décision de faire connaître ou non son orientation sexuelle. Les auteures rapportent certains propos des participants confirmant cette difficulté à rester anonyme : « Ça [l'information] va sortir parce que la voisine va te connaître, ou l'ami va te connaître, ou leur chum va te connaître. » (p. 9) L'information circule d'une localité à une autre, entre les membres de la famille, les amis et les collègues. Aussi, selon l'étude, la différenciation entre vie privée et vie publique serait plus difficile puisqu'en région, il y a moins de lieux publics, il devient donc plus ardu de ne pas être toujours aperçue avec la même personne.

¹³ Il en fût ainsi, par exemple, pour le bar les Dames de cœur, à Sherbrooke, qui n'a survécu que quelques années.

2. Problématique

Comme mentionné précédemment, l'homosexualité constitue aujourd'hui un sujet de plus en plus étudié dans les secteurs universitaires et communautaires au Québec, bien que peu de recherches portent exclusivement sur les femmes de la communauté LGBTQIA+¹⁴. Auparavant, les études québécoises sur les minorités sexuelles étaient centrées sur l'homosexualité masculine et le VIH. Cela est dû à l'épidémie de VIH/Sida au Québec¹⁵, de 1988 à 1995 (Gosselin 2005), qui a touché plus particulièrement les hommes gais. Maintenant, les études s'ouvrent davantage aux autres membres des minorités, que ce soit les lesbiennes, les personnes bisexuelles ou les personnes trans et intersexuées, c'est-à-dire les personnes présentant un mélange de caractéristiques sexuelles masculines et féminines. En plus des mémoires de maîtrise, des thèses de doctorat et des articles scientifiques rédigés au Québec sur ces réalités, il existe maintenant à Sherbrooke un événement annuel qui propose essentiellement des présentations d'études sur la diversité sexuelle et de genre¹⁶. Grâce à ces recherches, au « Plan d'action gouvernemental de lutte contre l'homophobie et la transphobie, 2017-2022 » et autres politiques gouvernementales, aux diverses associations communautaires et aux nombreux regroupements, généralement activistes, pour la diversité sexuelle et de genre, le Québec contribue à la démystification et à une meilleure compréhension des réalités LGBTQIA+ et, en conséquence, au mieux-être de ses citoyens.

¹⁴ Selon le rapport de recherche sur les mémoires et les thèses reliées à l'homophobie produit par la Chaire de recherche sur l'homophobie en 2014, il est possible de constater une augmentation des travaux reliés aux réalités LGBTQIA+. Le Centre de documentation de Gai Écoute permet également de constater une augmentation des études reliées à l'homosexualité.

¹⁵ Cette épidémie a été vécue dans le monde, mais les dates présentées ici concernent principalement le Québec.

¹⁶ Il s'agit du Colloque Multitudes Queer. Ceci-lui a été créé en 2016 et a tenu sa 2^e édition en avril 2017. Des étudiant.e.s, manifestant.e.s et groupes variés sont venus de partout au Québec et en Europe pour y participer. Les actes de la 1^{ère} édition seront publiés en 2018.

Il me semble important de rappeler que les recherches québécoises concernant exclusivement les femmes lesbiennes sont toutefois encore peu nombreuses et datent de plusieurs années, la plupart ayant été réalisées avant 2010. De plus, les quelques recherches qui portent sur les lesbiennes ou les couples féminins se réclament principalement d'approches psychologiques et sexologiques, de théories féministes ainsi que de perspectives constructionnistes. À la lumière de mes lectures, il n'existerait à ce jour aucune étude dans le domaine des communications qui se concentre exclusivement sur les lesbiennes hors des grands centres urbains du Québec. C'est donc cette rareté dans la recherche sur l'homosexualité féminine dans ces milieux qui m'a inspiré cette étude.

2.1 Prémisses

Même si les médias et Internet ont grandement contribué, depuis quelques années, à une plus grande acceptation de l'homosexualité dans les régions du Québec, l'homophobie y serait encore plus importante que dans la métropole montréalaise. (Bonneau 1998 ; Chamberland et Paquin 2007 ; Tremblay, Julien et Chartrand 2007) C'est également la perception qu'auraient les personnes LGBTQIA+. (Fondation Jasmin Roy 2017, p. 141) De plus, comme mentionné précédemment, les femmes homosexuelles seraient plus discrètes et chercheraient parfois à s'invisibiliser¹⁷ : « En diminuant la faisabilité des stratégies intermédiaires de dévoilement progressif et sélectif de l'homosexualité, le contexte régional non seulement limite les choix individuels, mais [...] il rend plus difficile l'émergence d'une présence homosexuelle dans la

¹⁷ Dans le cadre de cette recherche, j'utiliserai le verbe « s'invisibiliser », comme plusieurs auteur.e.s rencontré.e.s dans mes recherches, afin de rendre plus concret cette volonté des femmes lesbiennes d'être, à différents degrés, moins identifiables dans leurs milieux.

sphère publique [...] ». (Chamberland et Paquin 2007, p. 3) Cette invisibilité rend la recherche à propos de ces femmes plus ardue.

En France, une importante étude de la sociologue Natacha Chetcuti (2013) a été réalisée auprès de femmes lesbiennes et hétérosexuelles afin de connaître leur réalité de couple, leur sexualité et les représentations qu'elles se font d'elles-mêmes. Bien que rejoignant certains aspects de la recherche de Chetcuti, mon étude se concentrera davantage sur les couples féminins habitant hors des grands centres urbains du Québec, plus précisément l'Estrie¹⁸. Comme la perspective féministe valorise de tenir compte du vécu des femmes comme point de départ à la recherche (Ollivier et Tremblay 2000, p. 22), j'ai ciblé des femmes qui se trouvent dans ma propre génération, soit les 25 à 35 ans, afin de mieux comprendre leur réalité.

2.2 Question de recherche

En jonglant avec les différents termes abordés dans les recherches que j'ai consultées, j'ai cherché à déterminer quels pourraient être les sujets les plus pertinents à étudier. Comme la réalité des lesbiennes en région comporte plusieurs facettes non explorées dans le milieu académique, un choix important se présentait à moi. Je me suis premièrement interrogée sur leur vécu en tant que couple constitué de deux femmes. Si vivre son homosexualité hors des grands centres urbains est plus ardu qu'en milieu urbain, qu'en est-il de la relation de couple? Est-ce plus simple ou plus difficile? Deuxièmement, je me suis attardée à l'importance du couple et à sa

¹⁸ L'Estrie est une région administrative du Québec située le long de la frontière des États-Unis, à l'est de la Montérégie et au sud du Centre-du-Québec. Elle compte 89 municipalités. En 2016, la région de l'Estrie comptait une population de 324 009 personnes. Sa population se concentre principalement à Sherbrooke, ville la plus peuplée de la région avec 164 538 personnes y habitant. (Institut de la statistique du Québec 2017)

place dans les lieux publics. J'en suis venue à formuler cette question de recherche : Quel est le vécu social des couples féminins en région estrienne, chez les femmes de 25 à 35 ans?

Cette question sous-tend plusieurs autres questions relatives au vécu de ces femmes, dont celles-ci : Comment le couple de femmes se comporte-t-il en public? Comment les femmes impliquées dans le couple choisissent-elles d'être présentées? Cherchent-elles à être identifiées, visibles ou à se soustraire aux regards? Reçoivent-elles des commentaires déplacés? Sont-elles intimidées? Si oui, par qui et comment réagissent-elles? Comment construisent-elles leur identité de couple dans la société? Si elles sont mères homoparentales, cela influence-t-il leur choix de visibilité ou leur présentation de soi? Ce sont sur ces questions que je propose de me pencher dans le cadre de ce mémoire.

3. Cadre théorique

Ce chapitre constitue une recension des écrits, non exhaustive, sur des sujets au cœur de cette recherche. Il sera question de recherches sur le féminisme lesbien et les études sur le genre, sur les couples, sur la communication interpersonnelle, sur l'apport de l'interactionnisme symbolique ainsi que sur l'homophobie intériorisée.

3.1 Féminisme lesbien et études sur le genre

Que ce soit en sexologie, en sociologie, en psychologie ou autres champs d'études, la diversité sexuelle est étudiée dans plusieurs domaines et depuis plusieurs approches théoriques. Ne pouvant rendre compte de l'ensemble de la littérature sur ce sujet dans cette recherche, j'exposerai certains aspects qui me semblent incontournables dans les études féministes et les études sur le genre.

3.1.1 Le féminisme lesbien

Le féminisme, mouvement complexe affirmé dans le dernier tiers du XXe siècle, « met théoriquement et politiquement en question la relation entre les sexes qui a assuré séculairement “la domination masculine” (P. Bourdieu), ainsi que leurs définitions ». (Encyclopédie Universalis 2017) Critiquant la non prise en compte des croisements entre différentes oppressions des premières vagues féministes, les lesbiennes commencent à revendiquer davantage leurs propres réalités vers le début des années 1970 (Lamoureux 1998). Dans cet élan de revendications, les femmes des minorités sexuelles critiquent « l'hétérosexualité obligatoire »

dont on ne discute jamais mais qui est présente dans la société ainsi que dans les mouvements féministes de ce temps¹⁹. En raison de leur orientation sexuelle, les lesbiennes échappent à ce système social, à cette « pierre angulaire de l'appropriation des femmes » qu'est l'hétérosexualité. (Turcotte 2003, p. 38) Ceci a cependant pour résultat d'invisibiliser davantage ces femmes dans les mouvements féministes, comme l'indique Lamoureux dans le recueil *Sortir de l'ombre* (1998, p. 169) :

Cette « évidence » de l'hétérosexualité ressort clairement du *Manifeste des femmes québécoises* produit en 1971 par un collectif proche, sur le plan idéologique du moins, du FLF [Front de libération des femmes]. On n'y présente que des portraits de femmes hétérosexuelles et l'ensemble des références à la sexualité sont limitées à l'hétérosexualité ; ainsi une femme non activement hétérosexuelle ne peut être qu'une femme seule.

Bien qu'actives dans les mouvements féministes, les lesbiennes n'étaient alors pas considérées, ce qui eut pour effet d'en radicaliser plusieurs. En effet, cette non-reconnaissance de leurs réalités influença certaines de ces femmes à se distancer du mouvement féministe et à se rattacher davantage aux études sur le genre (Lamoureux 1998).

3.1.2 Études sur le genre

De plus en plus de chercheur.e.s s'entendent pour dire que le concept de genre permet de (re)définir le sexe et le genre, présentant ce dernier comme étant socialement et culturellement construit (Oakley 1972 ; Butler 1990 ; Laqueur 1992). Pour les tenants de ces théories, le

¹⁹ Encore aujourd'hui, en 2017, c'est la présomption d'hétérosexualité qui domine dans la société, bien que plusieurs personnes tentent de sensibiliser ceux et celles qui les entourent à la diversité sexuelle et de genre et à l'inclusion des différences.

« féminin » et le « masculin » ne seraient donc pas naturellement prédéterminés et ne constitueraient pas les seules identités sexuelles possibles.

Une première réflexion sur les rôles sexués se forme vers les années 1930 (Teixido, Lhérété et Fournier 2011), alors que l'anthropologue Margareth Mead montre que ce que les psychologues appellent le « tempérament » ne découle pas directement du sexe biologique, mais qu'il serait construit de manières différentes selon les sociétés. Elle est la première à parler ainsi de « rôles sexuels ». Presque vingt ans plus tard, en 1949, Simone de Beauvoir affirme dans son ouvrage *Deuxième sexe* que l'on « ne naît pas femme, on le devient ». (De Beauvoir 1949, p. 13) Cette citation maintenant notoire a inspiré nombre de recherches féministes et d'études sur le genre. Alors que le psychanalyste Robert Stoller (1968) introduit la distinction terminologique entre « sexe » et « genre » dans les années 1960, les sexologues John Money et Anke Ehrhardt distinguent, en 1972, non seulement le sexe du genre, mais également le « rôle de genre » (comportements publics d'une personne) de l'« identité de genre ». Pour sa part, la sociologue Ann Oakley affirme, toujours en 1972, que « le “sexe” renvoie à la distinction biologique entre mâles et femelles, tandis que le “genre” renvoie à la distinction culturelle entre les rôles sociaux, les attributs psychologiques et les identités des hommes et des femmes ». (Bereni, Chauvin, Jaunait et Revillard 2008, p. 26) Pour les premiers penseurs du genre, le « sexe » est une donnée invariable alors que le « genre » peut être modifié, car il est construit et variable ; c'est pourquoi le genre ne serait pas déterminé par le sexe, mais par une construction sociale²⁰, c'est-à-dire par des normes et des critères, souvent imposés par les sociétés actuelles.

²⁰ Certains effets qu'ont les constructions de genre et des rôles de genre sur les lesbiennes et les couples féminins seront abordés dans les chapitres de résultats et d'analyse.

À l’instar de ses prédécesseurs, la philosophe Judith Butler (1990) critique la dichotomie nature-culture. Son point de vue diverge cependant lorsqu’elle précise que si le genre est en effet issu d’une construction sociale. C’est qu’il doit exister une nature stable et antérieure à construire socialement : « En effet, poser que le genre est la “part sociale” du sexe risque d’alimenter l’illusion qu’une fois le genre isolé du sexe, il laisse à voir un sexe biologique “vrai”, “purement” naturel et donc pré — ou non-social. » ((Bereni, Chauvin, Jaunait et Revillard, 2008, p. 29)

3.1.3 Homophobie intériorisée

L’acceptation de son homosexualité n’est pas la même pour toutes les personnes concernées, alors que le processus sera plus facile pour certaines, d’autres feront preuve d’homophobie intériorisée, soit « [...] un ensemble de sentiments et d’attitudes négatifs à l’encontre de sa propre homosexualité et/ou de celle d’autrui (Lingiardi 2007), qui serait fondé sur les croyances et l’évaluation négatives de l’homosexualité par la société » (Messina, Scali et D’Amore 2013).

Cette perception négative de l’homosexualité résulterait partiellement de ce qu’Adrienne Rich (1981) a nommé la « contrainte à l’hétérosexualité », cette hétérosexualité obligatoire qui, par les modèles présentés et par les discours sociétaux tenus, ne présente que des couples homme-femme, ne laissant place à d’autres modèles de couples et résultant par le fait même à la non-reconnaissance, voire même à l’invisibilisation des expériences homosexuelles. L’homosexualité serait alors perçue comme une pratique déviante. Les relations lesbiennes seraient d’autant plus négativement perçues de par cette idée que les femmes ne peuvent exister sans les hommes, et y sont, à l’extrême, soumises et dépendantes. Rich (1981) écrit :

Si les femmes sont la première source des rapports affectifs et des soins nourriciers pour les filles comme pour les garçons, il paraît logique, d’un point de vue féministe, de se demander au moins : si le besoin d’amour et de tendresse chez les

deux sexes ne conduit pas originellement vers les femmes ; *pourquoi les femmes devraient jamais réorienter ce besoin* ; pourquoi la survie de l'espèce, les moyens de fertilisation, et les rapports affectifs/érotiques, ont été si rigidement identifiés les uns aux autres ; et pourquoi des contraintes aussi violentes ont été jugées nécessaires pour assurer une allégeance et une soumission totales, affective et érotique, aux hommes. (p. 21)

Un autre aspect à l'origine de l'homophobie intériorisée serait l'hétéronormativité, « à savoir la promotion de l'hétérosexualité comme modèle normatif de référence en matière de comportements sexuels. (Horincq 2004, dans Mellini 2009, p. 3) L'hétéronormativité, qui fait référence à une norme implicite dans la société, soit celle d'être en couple avec une personne du genre opposé, se manifeste subtilement de plusieurs façons dans la vie quotidienne, alors que l'on demandera à une femme, par exemple : « Quel est le nom de ton conjoint? » ou encore « Est-ce que ton chum sera présent? », supposant ainsi d'emblée qu'elle est en couple avec un homme. Pour une lesbienne, ces suppositions peuvent lui donner l'impression, qu'elle n'est pas « normale », ce qui pourra lui rappeler cette perception négative de l'homosexualité par la société dont il a été question plus haut.

De plus, certaines études (McGregor et coll. 2001, dans Messina, Scali et D'Amore 2013) démontrent que l'homophobie intériorisée joue un rôle crucial en tant que facteur pathogène dans le développement psycho-affectif des gays et des lesbiennes, pouvant provoquer divers troubles émotionnels. Linguardi (2007, dans Messina, Scali et D'Amore 2013, p. 389) souligne que :

l'homophobie intériorisée est souvent associée à un manque d'acceptation et d'estime de soi, qui peut atteindre une forme de haine envers soi-même, une augmentation des sentiments d'infériorité, de honte, d'incertitude, une incapacité à communiquer aux autres son orientation, la conviction d'être rejeté à cause de son homosexualité, et l'identification avec les stéréotypes péjoratifs.

Par ailleurs, « il est fréquent que les couples de même sexe ressentent une pression constante due à la crainte de ne pas être acceptés, en particulier par leurs familles. » (Green 2008, dans Messina, Scali et D'Amore 2013, p. 389) Dans ce cas, ils préfèrent souvent cacher leur relation afin d'éviter la stigmatisation. Par contre, bien que cela puisse « éviter la stigmatisation extérieure à court terme, cacher sa propre identité peut devenir une charge cognitive qui se traduit par une augmentation du stress social. » (Lasala 2000, dans Messina, Scali et D'Amore 2013, p. 389) Ce stress social peut, par conséquent, « entraver le processus interactif et l'identité du couple. Ainsi, les couples de même sexe peuvent décider de gérer leurs relations d'une façon "compartimentée", c'est-à-dire en se comportant différemment selon les contextes : convivial, familial/professionnel, intime/privé » (Leznoff et Westley 1956, dans Messina, Scali et D'Amore 2013, p. 389).

Le soutien social peut contribuer à la réduction du stress social et à la diminution de l'homophobie intériorisée. Le soutien social peut être défini comme une « interaction entre individus, caractérisée par chaleur et approbation (Ellis, Thomas et Rollins, 1976), en relation à un problème ou en réponse à des facteurs de stress (House 1981). » (Messina, Scali et D'Amore 2013, p. 389)

Le développement de la perception du soutien social est lié à l'évaluation que fait l'individu de ses propres expériences, à partir desquelles il développera une série d'attentes et des « schémas de support » (Lakey et Cassady 1990), c'est-à-dire des schémas cognitifs, construits sur la base de ses expériences précédentes et à travers lesquels il percevra une relation comme *soutenante* ou non (Messina, Scali et D'Amore 2013, p. 390).

Obtenir un soutien social permettrait donc de se défaire de cette homophobie intériorisée et de possiblement sortir du *placard*.

Cette notion de « placard », détaillée dans l'œuvre d'Eve Kosofsky Sedgwick, *Épistémologie du placard* (2008), réfère également à l'expression souvent utilisée dans la société québécoise « être out » ou « faire son *coming out* », en référence à « sortir du placard ».

Le placard homosexuel (c'est-à-dire le fait de taire son homosexualité – voire de la dénier ou même d'en être ignorant) est emblématique de ce constat : le *coming-out* (la révélation volontaire de son homosexualité ou « sortie du placard ») et l'*outing* (la révélation publique, contre son gré, de son homosexualité) ne constituent pas un basculement définitif de l'ombre à la lumière mais une recomposition complexe du spectacle homosexuel et des rapports de pouvoir qui l'organisent (Perreau 2009, p. 3).

La sortie du placard représente une étape parfois douloureuse et difficile pour certains individus de la communauté LGBTQIA+, alors que pour d'autres cela se fait aisément et est vu comme un moment de libération. Dans tous les cas, devoir « sortir du placard » insinue une certaine « anormalité », toujours en référence à la notion d'hétéronormativité, puisque l'homosexualité n'est pas la norme sociétale. De plus, « [n]on seulement le placard est toujours plus ou moins transparent, mais il continue à exercer ses puissances sur tout/e homosexuel/le out : la présomption d'hétérosexualité ou « hétérosexualité obligatoire » (Perreau 2009, p. 3).

L'expérience du *coming out* peut avoir des effets négatifs ou positifs pour la personne qui affirme son orientation sexuelle, selon la réception de sa famille, de ses ami.e.s et de ses collègues. La question traitée dans ce mémoire prolonge donc celle du placard puisqu'il s'agit des couples dans les lieux publics et donc de leur visibilité ou invisibilité, en considérant leur sortie ou non du placard. Il en sera davantage question dans la section des résultats.

3.2 Les couples

Les couples se retrouvent au centre de cette recherche. Ils peuvent se définir et être vécus de nombreuses façons, et ce, peu importe l'orientation sexuelle des individus en couple. Afin de tenir compte des réalités multiples, il sera question dans cette section de différentes formes et modèles de couples.

3.2.1 *Les différents couples*

Banens et Marcellini (2006) examinent trois notions centrales aux couples, selon eux : la cohabitation, la sexualité et la solidarité. La cohabitation constitue, pour certaines personnes, une notion primordiale au couple. Cependant, tous les couples ne cohabitent pas. Il revient toujours aux couples de se considérer ou non comme un couple et de cohabiter ou de ne pas cohabiter. Les auteurs précisent que « [p]our faire couple, il faut “s’accoupler”, c’est-à-dire partager la sexualité ». (p. 12) Ils font ainsi l’impasse sur les couples « ne partageant plus la sexualité » (p. 12) :

Toutefois, partager la sexualité n’est pas un critère suffisant pour définir le couple. Combiné au critère de la cohabitation, il permet certes d’évincer les co-locations et d’intégrer les couples non cohabitants. Mais il est rarement employé pour déclasser les couples cohabitants n’ayant plus de partage sexuel. (p. 12)

Qu’en est-il des couples dont les membres sont asexuels, c’est-à-dire qu’ils ne présentent pas d’attirance sexuelle envers une autre personne? Sont-ils considérés comme un couple, dans ce cas? L’asexualité, l’une des lettres représentées dans l’acronyme LGBTQIA+, ne signifie pas l’absence de relations romantiques, mais de relations sexuelles. Le site de l’AVA (L’Association pour la Visibilité Asexuelle) explique que

[...] comme tout le monde, certaines personnes asexuelles désirent avoir des relations intimes et d'autres non. Une personne asexuelle peut découvrir qu'elle est attirée visuellement par quelqu'un (attirance esthétique), ou qu'elle a des sentiments romantiques pour quelqu'un (attirance romantique). Même si ces sentiment (sic) n'ont pas de dimension sexuelle. (Asexualite.org [s.d.])

La troisième notion abordée par Banens et Marcellini est la solidarité dans le couple. Celle-ci peut se vivre sur les plans économique, social et émotionnel. La solidarité n'est certes pas unique aux couples, mais constitue ce qui « semble caractériser la vie de couple à tel point que deux personnes n'ayant plus d'échanges sexuels, mais maintenant cette solidarité de tous les jours seront considérées comme un couple, aussi bien dans le langage commun que dans les enquêtes » (Banens et Marcellini 2006).

Il me semble primordial de tenir compte de différents modèles de couples, dont les couples monogames ou non-monogames. Le couple monogame est le modèle le plus commun. En effet, la monogamie constitue la norme et est reliée au concept de mononormativité.

Le terme monogamie, qui désigne le système juridique selon lequel une personne, homme ou femme, n'a le droit de se marier qu'à une personne à la fois, caractérise également dans son sens extensif l'union de facto de deux individus qui, dès qu'ils se disent « en couple », conçoivent cette étiquette comme signifiant aussi l'exclusivité sexuelle et affective. (Boisvert 2015, p. 6)

À ce modèle s'ajoutent ceux de couples non-monogames, comme le polyamour, concept qui se définit comme « [a] relationship orientation that assumes that it is possible [and acceptable] to love many people and to maintain multiple intimate and sexual relationships. » (Barker 2005) Pour certaines personnes, ce modèle représente une critique de la monogamie (Bozon 2005). Un autre modèle de couples non-monogames est le couple ouvert. Bien que ce terme puisse avoir plusieurs sens, le couple ouvert réfère généralement aux couples qui ont une entente de non-exclusivité sexuelle selon différentes balises. Les membres du couple demeurent exclusifs

émotionnellement, mais pas sexuellement, ce qui leur permet d'avoir des relations sexuelles avec d'autres personnes en dehors de leur couple.

Jean-Claude Kaufman, dans *Sociologie du couple* (2010), définit, sous un œil hétéronormatif, les différents éléments constitutifs d'un couple. Tout d'abord, il expose les deux principaux modèles de formation des couples, soit l'homogamie et l'hétérogamie. Une étude de Michel Bozon et François Héran (1987, p. 946) conclut que « la “foudre” quand elle tombe, ne tombe pas n'importe où [...] » et que « n'importe qui n'épouse pas n'importe qui ; qui se ressemble s'assemble ». C'est en effet ce qui définit sommairement l'homogamie sous trois principales composantes : géographique, professionnelle et culturelle. Ainsi, les personnes d'une même classe sociale, aux emplois similaires ou demeurant dans un même secteur se retrouveraient pour former un couple, contrairement à l'hétérogamie, qui est formée d'individus aux réalités sociales différentes. L'homogamie serait plus « forte aux deux extrémités de l'échelle sociale » (cité dans Kaufman 2010). François de Singly critiquera cependant le statisme et le déterminisme du concept d'homogamie. Kaufman (2010, p. 197) rapporte les propos de Singly (1987) qui précise que « la négociation entre les futurs partenaires se déroule avec pour normes implicites deux principes : l'équivalence sociale et la “complémentarité” sexuelle ». En complémentarité au modèle d'homogamie, Willi (1975, dans Lemaire 1979, p. 142) souligne que les couples se forment autour d'une « perception inconsciente d'une problématique commune, avec simultanément des manières complémentaires d'y réagir chez l'un et l'autre ». Lemaire ajoute que « ces “manières complémentaires” sont extrêmement variables suivant les situations. Par exemple, celui qui adopte le rôle “protecteur” dans des circonstances données adoptera le rôle “protégé” dans d'autres circonstances ». (Lemaire 1979, p. 142) Le processus d'homogamie aurait cependant évolué puisqu'antérieurement, le couple était contrôlé par la société qui

surveillait une certaine transmission intergénérationnelle. Aujourd'hui, le couple s'organise davantage « autour des conjoints eux-mêmes beaucoup plus qu'[il] ne s'ancre dans les tissus sociaux des aînés. [...] Le couple se situe dans la courte durée de sa propre histoire ». (Kellerhals, Perrin, Steinauer-Cresson, Vonèche et Wirth 1982 dans Kaufman 2010).

3.2.2 Les couples et la construction identitaire

La complémentarité se retrouverait, selon Lemaire (1979), au cœur du couple et participerait ainsi au processus identitaire. L'auteur ajoute sur ce point que « certaines personnes ayant des difficultés psychologiques [...] recherchent un partenaire ayant la même difficulté mais plus accentuée. Cette caricature d'elles-mêmes permettant de repousser le "moi négatif" sur le conjoint et de renforcer le sentiment de leur propre valeur ». (Lemaire 1979, dans Kaufman 2010)

Kaufman précise :

[...] l'amour pour tout ce qui peuple le monde intime est inséparable de la construction de l'identité. [...] nous nous représentons à travers la fabrication de l'unité de notre personne et le filtre nécessaire de l'estime de soi. [...] Le sentiment amoureux pour ce qui nous entoure est donc un simple élargissement de la construction positive d'un moi cohérent et évident. (Kaufman 2010)

Le sentiment amoureux ferait donc partie d'un processus normal de la construction identitaire d'un individu et serait également « un processus vivant qui produit des effets en profondeur ». (Kaufmann 2010) Simmel précise également que « l'on n'est pas amoureux de certains aspects seulement, mais de la personne "tout entière" ». (Simmel 1984, dans Kaufman 2010) La reconnaissance de l'autre, le soutien apporté, le renforcement positif qui est généralement présent dans une relation contribueraient de même à la construction identitaire.

3.3 La communication interpersonnelle

Mon projet de recherche, portant sur l'étude des couples féminins dans les lieux publics en Estrie, s'inscrit principalement dans la branche de la communication interpersonnelle (CIP), soit l'étude des interactions et des échanges entre un petit nombre d'individus dans une relation personnelle ou impersonnelle. (Devito, Chassé et Vezeau 2014 ; Adler et F. Proctor 2015) Cette recherche s'appuie sur plusieurs ouvrages portant sur la CIP (Barrier 1996 ; Knapp et A. Daly 2002 ; Devito, Chassé et Vezeau 2014 ; McDermott 2009 ; Adler et F. Proctor 2015) qui prennent pour la plupart leur origine du modèle de la CIP telle que pensée et présentée par l'École de Palo Alto. Les relations qui seront analysées dans cette recherche répondent, à divers degrés, aux huit critères de la communication interpersonnelle proposés par l'auteure de l'article encyclopédique *Interpersonal Communication Theories*, Virginia M. McDermott (2009)²¹, soit : « numerical, channel, feedback, privacy, goal, relationship type and stage, knowledge, mutual influence » (p. 5).

3.3.1 Les critères de la communication interpersonnelle

Le premier critère de la communication interpersonnelle selon McDermott, le *numerical*, se définit selon le nombre de personnes impliquées dans l'interaction. McDermott affirme qu'il y a généralement deux personnes dans la relation, mais que certaines CIP peuvent regrouper de trois à cinq participants. Au-delà de ce chiffre, les gens tendent à créer des sous-groupes et il ne s'agit alors plus de communication interpersonnelle. En ce qui concerne ma recherche, j'ai demandé à

²¹ Le nombre de critères diffère légèrement selon les auteurs, mais les notions sont, au final, les mêmes.

mes participantes de me parler de moments où elles étaient et avec leur conjointe, et en interaction avec celle-ci ou avec une ou deux personnes présentes dans les lieux publics fréquentés.

Le deuxième critère de McDermott est celui du *channel*, soit le médium utilisé pour la conversation. Comme mentionné par l'auteure, le face à face est le meilleur moyen pour la CIP, car le non verbal, élément important de la CIP qui sera présenté un peu plus loin, peut aussi être considéré dans l'interaction, ce qui permet une meilleure compréhension du message et de l'interaction. Dans le cadre de mon étude, les interactions en face à face constituent le principal objet d'analyse.

Le troisième critère est le *feedback*, c'est-à-dire la possibilité de recevoir des rétroactions et d'adapter son interaction en conséquence, ce qui est généralement le cas pour les femmes interrogées dans ma recherche. En effet, elles rapportent des situations où elles ont eu à adapter leur interaction selon des rétroactions verbales ou non verbales reçues des gens autour d'elles.

Le quatrième critère nécessaire à la CIP est la *privacy*, c'est-à-dire si les interactions ont lieu devant plusieurs personnes ou si elles sont plus intimes. Afin d'être vraiment en communication interpersonnelle, McDermott (2009) et Adler et F. Proctor (2015) soutiennent qu'il est préférable de garder l'interaction avec peu de gens. Bien que ce critère varie selon les circonstances, les interactions en public des participantes à mon étude correspondent généralement à de petits groupes de personnes, comme mentionné pour le premier critère.

Le cinquième critère présenté par McDermott est le *goal*, qui indique que « those situations in which people are concerned about their own and the other's identity, as well as the relationship, are more interpersonal ». (p. 6) Cela touche à l'un des principaux objectifs de mon étude, soit

d'amener les participantes à réfléchir sur leur présentation de soi et sur l'image de leur couple dans les lieux publics estriens.

Le sixième critère, *relationship type and stage*, concerne le lien entre les personnes en interaction, c'est-à-dire si elles se connaissent et l'état du statut de leur relation. Une relation, dans une CIP, peut passer d'impersonnelle à personnelle. McDermott (2009) précise qu'une interaction où les participants sont « interchangeables », comme des clients dans un magasin par exemple, offrira une communication moins personnelle. Au contraire, plus les interlocuteurs se connaissent, moins ils sont interchangeables, plus la relation sera personnelle. Ce critère est aussi appelé *degré d'intimité de la relation* par Devito, Chassé et Vezeau (2014).

Concernant le septième critère, *knowledge*, McDermott (2009) écrit que “[t]he more we know about the other person and the better able we are to predict that person's reactions, the more interpersonal the communication”. Bien que les participantes à l'étude connaissent bien la personne avec qui elles interagissent principalement, puisqu'elles forment un couple, elles ne connaissent pas nécessairement les personnes avec qui elles interagissent dans les lieux publics. Ce critère s'applique donc principalement aux membres à l'intérieur des couples féminins.

Le dernier critère de la communication interpersonnelle révèle l'importance de la *mutual influence* des participants : plus les participants peuvent influencer mutuellement leurs actions, plus la communication sera personnelle. Les résultats de ma recherche démontrent une grande influence des conjointes dans le couple, surtout concernant les manifestations amoureuses dans les lieux publics.

Virginia M. McDermott (2009) précise que ces critères ne sont pas présents en tout temps dans les interactions, cela varie selon les situations. Ils servent davantage à définir le degré de CIP

dans l'interaction : si tous les critères sont là, l'interaction sera hautement personnelle, alors que s'il en manque quelques-uns, l'interaction sera classée comme étant plus impersonnelle, mais elle demeurera tout de même une communication interpersonnelle.

3.3.2. Le concept de soi

Emprunté à la psychologie et à la philosophie, le concept de soi constitue l'un des aspects déterminants de la communication interpersonnelle. Le concept de soi s'acquiert en partie à travers la communication interpersonnelle et l'affecte également. Ce postulat « soutient que l'image de nous-même est le produit de la façon dont nous croyons que les autres nous voient ». (Myers et Myers 1984, p. 47) L'Écuyer (1978) rapporte que dans les premières recherches sur le soi, William James (1890) et James Symonds (1949, 1951), constataient quatre « constituants du soi », différents selon les auteurs, mais en quelque sorte complémentaires. Pour James, il distingue le « soi matériel », le « soi social », le « soi spirituel » et le « pur ego », alors que Symonds conçoit les quatre facettes du soi comme le soi en tant que « perçu », le soi en tant que « concept », le soi en tant « qu'objet de "valeurs" ou "d'intérêts" » et le soi en tant que « système d'activités ». (dans L'Écuyer 1978) Bien que ces précurseurs dans la recherche sur le soi aient avancé ces idées, le concept de soi reste, encore aujourd'hui, « [...] subjectif et peut varier considérablement selon la manière dont on est perçu par les autres. [Il] affecte la communication et est lui-même affecté par les interactions avec les autres. » (Adler et Towne 1991, p. 59) James (1890) affirme d'ailleurs qu'une personne possède « autant de sois qu'il existe d'individus qui la reconnaissent » (dans L'Écuyer 1978, p. 45).

Selon Adler et Towne (1991), le soi est influencé par la comparaison sociale et entraîne une certaine perception de supériorité ou d'infériorité aux autres, ainsi qu'une comparaison entre

notre ressemblance ou notre différence es gens qui nous entourent : « [...] les groupes de référence avec lesquels nous établissons des comparaisons jouent un rôle important dans le façonnement de notre propre image. (p. 38-39) L'importance accordée à certaines caractéristiques du soi ainsi qu'à leur l'interprétation dépendent en grande partie de l'opinion des autres, et par conséquent, « la façon dont nous nous percevons a un impact direct sur notre comportement avec les autres » (Adler et Towne 1991, p. 50).

3.3.3 La communication non verbale

L'un des éléments fondamentaux de la communication interpersonnelle est la communication non verbale (CNV), soit un message exprimé par des moyens non linguistiques, notamment à travers des gestes, des actes, des comportements ou des attitudes. (Adler et F. Proctor 2015) Alors que Watzlawick et al. (2014) présentent le premier axiome de la communication, soit le maintenant célèbre adage « on ne peut pas ne pas communiquer », Hall (1971) affirme qu'un message est constitué à plus de 90 % de communication non verbale, soit à 55 % de mimiques et de gestes et à 38 % d'intonations. Egad (1986, dans Grant [s.d.], p. 4) ajoutera qu'entre 75 % et 95 % de la communication est non verbale.

Devito, Chassé et Vezeau (2014) expliquent que la CNV révèle des indices sur nos relations, qu'elle contribue grandement à la présentation de soi et qu'elle permet de véhiculer des expressions ou des émotions qu'on ne voudrait pas exprimer. Selon ces auteurs, les indices de relations sont souvent révélés par la transmission de messages non verbaux, comme un sourire, une poignée de main, un regard. De nombreux éléments de la CNV contribuent à la présentation de soi puisque celle-ci « est constituée de tous les signes (apparence physique, tenue vestimentaire, comportements, opinions exprimées, etc.) utilisés par une personne pour communiquer [...] ». (Devito, Chassé et Vezeau 2014, p. 139) La communication non verbale

comprend les éléments du paralangage, soit le ton, les intonations, le débit, le volume et les pauses. Elle considère aussi l'analyse kinésique qui « s'est consacrée tout d'abord à l'étude du comportement moteur envisagé en lui-même, indépendamment de toute interaction avec le langage verbal. » (Birdwhistell 1968) La kinésique comprend l'analyse de la posture, des gestes, des expressions du visage et des regards. Ensuite, la proxémique, soit l'étude de la façon dont les gens utilisent l'espace, la distance physique entre les individus dans une interaction, et dont les premières études ont été réalisées par Edward T. Hall, constitue également un élément important de la CNV, révélant souvent les liens entre les individus en interaction. (Devito, Chassé et Vezeau 2014) Hall (1971) établit une typologie selon laquelle il existe en Amérique du Nord²² quatre catégories de distances, soit la distance intime, la distance personnelle, la distance sociale et la distance publique. Plusieurs facteurs influencent la distance entre les gens, dont le rang social, la culture et l'appartenance sexuelle. Sans émettre un mot, il pourrait donc être possible de faire passer un message ou de comprendre la relation entre deux individus.

La communication non verbale peut cependant être ambiguë, car un signe non verbal est décodé selon le contexte dans lequel il a été émis et s'insère à l'intérieur d'un ensemble vaste de significations. (Adler et F. Proctor 2015) Il importe alors d'être au fait du contexte dans lequel prend lieu l'interaction afin de bien interpréter la signification des messages.

3.3.4 Sens et message

D'ailleurs, McDermott (2009) a déterminé cinq catégories de théories de communication interpersonnelle concernant la signification des messages, soit la *Action assembly theory*, la

²² Les études de E.T. Hall concernent l'Amérique du Nord. La signification des distances peut varier selon les pays et les cultures.

Communication accommodation theory, la *Expectancy violation theory*, la *Speech act theory* et la *Politeness theory*, cette dernière concernant davantage cette étude.

Je considère principalement la *Politeness theory*, conception issue des théories sur le message et introduite par Penelope Brown et Stephen Levinson dans les années 1980. Cette théorie suggère que les gens cherchent à adapter leur langage et leur propos selon le contexte dans lequel ils se trouvent « [...] to lessen the potential threat in certain message ». (McDermott 2009) Cette notion de « politesse » réfère à ce que le sociologue Erving Goffman nomme *la face* : « Il s'agit de l'identité que chaque personne doit revendiquer dans une situation donnée, de manière à se comporter conformément aux attentes des gens, qui sont des attentes normatives sociales, exprimant ce que c'est que se comporter normalement dans telle ou telle situation. » (Bonicco 2007, p. 36) La *Politeness theory* se concentre donc sur les façons par lesquelles les individus construisent leur message afin de se conformer le plus possible aux normes de la société dans laquelle ils se trouvent pour ne pas « perdre la face », comme l'exprime Goffman (1973a).

Puisque les couples de même sexe ne font pas encore tout à fait partie de la norme sociale québécoise, il serait possible de penser que les couples féminins aient tendance à ajuster non seulement leur comportement, mais également leurs propos lorsqu'ils se trouvent dans les lieux publics, afin de répondre, d'une certaine façon, aux normes sociétales :

Cette exigence fondamentale à laquelle se soumettent nos comportements fait de l'interaction une célébration du social : la société, soutenue par le comportement des individus, exerce sur leur image une pression rendue possible par le besoin de confirmation et de reconnaissance qui les anime. (Bonicco 2007, p. 36)

3.4 L'apport de l'interactionnisme symbolique

Se retrouve dans les *Theories about Meaning in Relationships* de McDermott (2009) l'interactionnisme symbolique, théorie sur laquelle sont fondées les assises de cette recherche. Courant issu de la sociologie américaine de l'École de Chicago, l'interactionnisme symbolique cherche à comprendre les interactions qui surviennent entre un individu et le milieu dans lequel il se trouve (Denzin 1992 ; Le Breton 2004 ; Manseau 1990). L'individu est perçu comme un acteur « interagissant avec les éléments sociaux et non un agent passif subissant de plein fouet les structures sociales à cause de son habitus ou de la “force” du système ou de sa culture d'appartenance » (Le Breton 2004, p. 46-47).

Herbert Blumer (1986) énonce trois postulats à cette perspective. Premièrement, il soutient que le comportement des individus est influencé par le sens que ceux-ci donnent aux autres personnes et aux événements qui interagissent avec eux. Deuxièmement, les interactions seraient d'importants vecteurs de développement et de transmission d'idées, permettant de donner aux individus en interaction une signification particulière à la situation dans laquelle ils se trouvent : « [p]eople behave based on the meanings they attach to situations ». (McDermott 2009, p. 8) Enfin, la signification accordée à cette situation pourrait être modifiée par les interprétations subjectives et les idées des individus qui varient dans le temps.

3.4.1 La face, le théâtre et le jeu

Pour Le Breton (2004), l'interaction est définie comme « le moment où l'individu perd l'autonomie de sa représentation pour entrer dans la sphère d'influence immédiate d'un public. » Étant donné que ma recherche porte sur l'interaction du couple féminin dans et avec la société, il me semble essentiel de me référer au concept d'interaction en public, soit la

dramaturgie sociale — les interactions vues comme une représentation théâtrale — présentée par Erving Goffman (1973b), l'un des importants acteurs du courant de l'interactionnisme symbolique.

La dramaturgie sociale de Goffman repose principalement sur l'analyse des rapports en face à face. Tel que présenté par Le Breton (2004, p. 105), « les interactions en face à face et les relations en public sont ses domaines privilégiés, à l'intersection du public et du privé, dans cette zone frontalière où se jouent les relations sociales mais aussi l'estime de soi. » Goffman (1973b) utilise la métaphore théâtrale afin d'expliquer l'interaction sociale que vit un.e participant.e. Il déterminera ainsi cette personne comme l'actrice qui, afin de ne présenter que le personnage qu'elle souhaite mettre en scène dans le décor dans lequel elle se trouve, dissimule son visage sous un masque. L'actrice jouera ainsi le jeu en adaptant son comportement selon le contexte dans lequel elle évolue afin de correspondre aux attentes sociales du public présent autour d'elle. Elle essaiera ainsi de ne pas « perdre la face ».

Dans sa théorisation, Goffman prend en « considération le public, c'est-à-dire la qualité du groupe d'interaction qui impose une ligne de conduite à l'acteur ». (Le Breton 2004) Dans le cadre de cette étude, je priorise l'analyse de ce que Goffman (1973b) nomme les interactions non focalisées, c'est-à-dire ces moments, en public, où les acteurs ne sont pas nécessairement engagés les uns envers les autres et où leur coprésence est plus vague. Il peut donc s'agir d'interactions entre le couple féminin et les passants dans la rue, le ou la caissier(ère) à l'épicerie ou l'hôte ou l'hôtesse au restaurant, par exemple.

3.4.2 Les signes du lien

J'observe ainsi les « signes du lien », ces informations recueillies entre et par les personnes en relation, sans que des paroles ne soient nécessairement échangées. Goffman (1973b, p. 186) définit ces liens comme : « [t]outes ces indications à propos des relations, c'est-à-dire à propos des liens qui unissent les personnes, qu'elles impliquent des objets, des actes ou des expressions, et à la seule exclusion de l'aspect littéral des énoncés explicites [...] ». Les signes sont donc des indices permettant de présenter l'état des personnes en relations, que ce soit par des regards complices, des mains qui se touchent, ou encore par une posture ou des gestes particuliers. Ce qui m'intéresse donc, dans cette approche, est la conduite des membres du couple lorsqu'elles sont dans des lieux publics. Leur comportement et les signes qu'elles disent laisser percevoir participent à déterminer comment elles interagissent dans ces lieux. De plus, il faut nécessairement considérer la déférence²³ et le contexte²⁴ dans lequel se trouve le couple au moment de l'interaction, tel que mentionné précédemment. Comme Goffman (1973b, p. 89) l'écrit : « La signification d'un signe du lien dépend en fait du contexte, même si le signe est perçu comme intimement associé aux actions et aux corps des personnes en relation. »

3.4.3 Stigmatisme

Également emprunté à Goffman, j'utilise un dernier concept de l'interactionnisme symbolique, soit la notion de « stigmatisme ». Ce concept renvoie à « la situation de l'individu que quelque chose

²³ La déférence réfère à une attention mutuelle que les acteurs s'accordent lors d'une interaction, qu'il s'agisse de « rite de confirmation » comme les civilités, les compliments ou les services rendus, ou de rites d'évitement, comme le respect des « territoires du moi », les accords tacites de non empiètements, etc. (Le Breton 2004, p. 112.)

²⁴ Par exemple, un couple en chicane, un couple en sortie d'amoureuse ou un couple qui fait l'épicerie, qui est pressé ou qui n'est pas pressé, n'interagira pas de la même façon. En considérant le contexte, il faut prendre en compte leur vécu, leurs expériences, leur degré de relation, leurs valeurs, etc.

disqualifie et empêche d'être pleinement accepté par la société».(Goffman 1975, p. 7) Susan Gallagher-Lepak (2006, p. 3) reprend les termes de Link et Phelan pour décrire ce concept : «Stigma [...] is the convergence of labeling, stereotyping, separation, status loss, and discrimination together in a power situation.» Possédant sensiblement la même vision de la stigmatisation, ces auteurs s'entendent pour dire qu'il s'agit d'un jugement de valeur et que tout attribut peut devenir un stigmate selon le contexte, les publics et les moments. L'homophobie ayant été reconnue comme plus présente dans les régions du Québec (Bonneau 1998 ; Chamberland et Paquin 2007 ; Tremblay, Julien et Chartrand 2007), il semble logique de supposer que les personnes LGBTQIA+ y sont davantage stigmatisées. D'ailleurs, cette question de l'homophobie en région en préoccupe plusieurs et a été soulevée à quelques reprises dans les médias (En Beauce, 2007 ; Plourde 2013 ; Bargain 2016). La formation du GRIS Chaudière-Appalaches en 2007 et du GRIS Estrie en 2013 visait également à lutter contre l'homophobie dans leurs régions respectives. Dans un article de 2014 du journal *Le Soleil*, des membres de forums jeunesse régionaux soulèvent que « lorsque le gouvernement du Québec a lancé sa campagne de sensibilisation contre l'homophobie l'année dernière, nous avons été surpris par les réactions d'intolérance qui ont suivi », démontrant qu'il y a manifestement encore de l'homophobie. Cependant, dans un article de La Presse Canadienne (2016), il est écrit que « [des] groupes venant des régions du Québec ont signalé que, contrairement à ce que plusieurs croient, il n'y a pas plus d'homophobie en région. » A contrario, dans le même article, les propos de Pascal Vaillancourt, de l'organisme Gai écoute, démontrent que l'homophobie est généralisée et n'est pas le propre des régions du Québec. Il affirme que « 55 % de [leurs] appels proviennent de la région de Montréal. » (La Presse Canadienne 2016) Quoiqu'il en soit, bien qu'au final il soit impossible de savoir, pour l'instant, si l'homophobie est plus présente dans les régions du Québec

que dans les grands centres urbains, la présence des GRIS, les campagnes de sensibilisation contre l'homophobie, l'existence de la Chaire de recherche sur l'homophobie et du Plan d'action gouvernemental de lutte contre l'homophobie laisse supposer qu'il y en aurait.

Par ailleurs, ne représentant pas de signes particuliers, le stigmatisme de l'homosexualité peut généralement s'invisibiliser. Il sera perceptible lorsqu'un couple de même sexe se tiendra la main ou se montrera de l'affection en public, par exemple. Il peut donc être facile pour le couple féminin de faire semblant de ne pas être en relation intime. En adaptant leur *jeu*, les femmes en relation peuvent, si elles le veulent, se créer ce que Goffman nomme une *couverture*, afin de dissimuler leur orientation sexuelle. En agissant ainsi, elles souhaitent « [...] réduire les tensions, [...] aider les autres et [elles]-même[s] à détourner l'attention furtive qu'ils portent au stigmatisme et, par-là, à s'engager spontanément dans le contenu officiel de l'interaction » (Goffman 1975, p. 123).

« La raison du silence, ce sont nos propres peurs, peurs derrière lesquelles chacune d'entre nous se cache – peur du mépris, de la censure, d'un jugement quelconque, ou encore peur d'être repérée, peur du défi, de l'anéantissement. Mais par-dessus tout, je crois que nous craignons la visibilité, cette visibilité sans laquelle nous ne pouvons pas vivre pleinement. » Audre Lorde (dans Chetcuti 2013, p. 17)

3.5 Position théorique personnelle

En ce qui me concerne, je crois que les études sur le genre permettent une ouverture sur l'identité de genre, l'identité sociale et sur les nombreuses orientations sexuelles. C'est entre autres pour cette raison que j'ai décidé d'utiliser les expressions « couple féminin » et « couple de même sexe », incluant ainsi les lesbiennes, les bisexuelles et toutes personnes s'identifiant comme une femme et aimant être en relation avec — mais non exclusivement — une autre femme.

Concernant l'interactionnisme symbolique, je dois admettre ma vision très goffmanienne de l'interaction sociale. C'est pourquoi j'emploierai la dramaturgie sociale de Goffman dans cette recherche, puisque je crois que, étant donné la perception plus forte de l'homophobie en région, les couples féminins peuvent amener à incarner des personnages et jouer des rôles particuliers lorsqu'ils se retrouvent dans les lieux publics. Les raisons de l'emploi d'une façade, si c'est le cas, peuvent être multiples ; c'est également ce que je tente de découvrir par ma recherche. Je concède cependant que la vie sociale ne se résume pas à des « représentations théâtrales » et je crois que certaines personnes puissent être totalement elles-mêmes, sans « masques » ni « jeu ». Il n'en demeure pas moins qu'il peut être difficile, pour des couples de même sexe, stigmatisés, d'être ainsi « mis à nu » en public.

Je tiens à préciser que l'obtention de recherches et de données formelles dans ce domaine d'étude est ardue. J'ai réalisé qu'il y avait un bon nombre d'informations informelles et que celles-ci se transmettaient par la parole plus que par les écrits, et qu'il en résultait alors une complexité à appuyer certaines informations relevées dans ce travail.

4. Cadre méthodologique

Afin d'étudier cette réalité, j'utiliserai une méthodologie qui se base sur les concepts clés de mon objet d'étude et qui sont abordés dans ma position théorique, soit les pratiques de l'interactionnisme symbolique et les perspectives des recherches féministes. Il sera donc question dans cette section de la recherche et des perspectives féministes, du récit de vie, de la modalité des entretiens, du déroulement de l'analyse de ces entretiens et des portraits des participantes.

Me rapprochant de la perspective originale de l'École de Chicago, j'ai choisi de réaliser une étude de type qualitative/interprétative. Strauss (1987) et Hall (1987) avancent que la recherche qualitative trouve son terrain de prédilection dans ce qu'ils appellent le niveau « méso » de l'action sociale : « Située entre le niveau “micro” individuel et le “macro” structurel, la mésostructure représente l'espace entre les deux où les personnes évoluent et où le personnel rencontre le social ». (Deslauriers 1996, p. 17) Le niveau d'action des participantes à l'étude dans ma recherche se situe également dans cette mésostructure sociale, puisqu'elles s'expriment tant sur un plan personnel que social.

Bien qu'ayant été critiqué à certains égards sur sa méthodologie de travail et ses recherches, en particulier sur sa dite négligence envers les composantes macrosociologiques à l'œuvre dans les interactions (Hommel 2014), Erving Goffman (1973b) présente tout de même ses intentions de manière transparente. Comme je ne peux, dans ce mémoire, prétendre à l'exhaustivité, et puisque mon corpus limité à neuf entretiens ne me permet pas non plus d'offrir des généralités sur le vécu des couples féminins, j'opterai moi aussi pour cette analyse goffmanienne : « Au lieu de généraliser absolument ou statistiquement, j'affirmerai qu'une pratique donnée a cours parmi un

ensemble d'individus "habituellement" ou "souvent" ou "occasionnellement". Ainsi, je me permets de manquer de faits établis tout en feignant la précision » (Goffman 1973b, p. 15).

De même, tout comme Goffman (1973b, p. 12) s'employait à le faire dans ses études, j'établirai des « connexions entre un élément de la structure sociale, dans ce cas les relations sociales, et la vie publique. Je m'attacherai à des aspects de relations sociales qui apparaissent quand les personnes en relations sont immédiatement en présence les unes des autres. »

4.1 La recherche et les perspectives féministes

Comme mentionné précédemment, l'un des paramètres centraux de la perspective féministe (Ollivier et Tremblay 2000, p. 22) est celui de tenir compte du vécu des femmes comme point de départ à la recherche. C'est pourquoi aucune hypothèse n'a été formulée avant les entretiens et l'analyse des résultats. Sur ce point, les auteures de *Questionnements féministes et méthodologie de recherche* écrivent : « Ce que revendiquent Smith (1981, 1987) en sociologie, ou Vickers (1997) pour les sciences politiques, c'est que la recherche parte de là où les femmes sont sujets, qu'elle émerge de situations quotidiennes jugées problématiques par les femmes » (Ollivier et Tremblay 2000, p. 23).

Les recherches féministes tendent à reconnaître et à considérer la diversité parmi les femmes. Celles-ci constituent en fait un groupe hétéroclite, de différentes catégories d'âges, d'ethnies, d'orientations sexuelles, etc. « La recherche féministe veut dépasser une vision réductrice, c'est-à-dire unificatrice, des femmes, pour s'ouvrir à ce qui est leur réalité, soit la diversité de leurs expériences de vie ». (Ollivier et Tremblay 2000, p. 44) Mon étude, visant les femmes d'un groupe en marge de la société, s'inscrit tout à fait dans cette perspective féministe. C'est pour cette raison que je privilégierai le récit de vie, afin de recueillir les expériences de vie des

participantes en couple de même sexe lorsqu'elles sont dans les lieux publics. Ce moyen est non seulement issu de la perspective féministe, mais également de la recherche qualitative.

4.2 Le récit de vie et les entretiens compréhensifs

Naviguant entre la sociologie, la géographie, l'ethnographie et, bien entendu, la communication, j'utilise une méthodologie de collecte de données hybride, entre le récit de vie et les entretiens compréhensifs. Pourquoi hybride? Parce que je cherche à tirer le maximum des entretiens réalisés, et parce que, comme Kauffman le mentionne, « il n'existe pas une méthode unique de l'entretien mais plusieurs ». (1996, p. 8) Je vise premièrement, par le récit de vie, à essayer de comprendre le social au lieu de l'expliquer. Bertaux (1983, p. 10) écrit que « [s]e revendiquant de la tradition de l'école de Chicago qu'ils entendent renouveler, les tenants de l'approche biographique posent le récit de vie comme un moyen privilégié pour atteindre cet objectif », soit, dans mon cas, tenter de comprendre le vécu social des couples féminins. Cette méthode me semble donc plus pertinente afin de connaître le vécu des femmes lesbiennes lorsqu'elles sont en couple et qu'elles évoluent dans les lieux publics. Le propos de Burrick (2010) semble également corroborer ma pensée : « Le récit de vie constitue une méthode qualitative congruente pour appréhender le sens des phénomènes humains à travers leurs temporalités, tels la construction identitaire individuelle, les trajectoires sociales, les changements culturels, etc. » (Burrick 2010, p. 7) J'utilise deuxièmement le modèle des entretiens compréhensifs proposé par Kauffman (1996) comme complément au récit de vie. Par cette méthode, Kauffman pose une critique des méthodes dites traditionnelles et tente d'offrir « une autre façon de produire la théorie ». (p. 19) Avec cette méthode, qui emprunte tout de même à plusieurs écoles voisines, la position du et de la chercheur.e est davantage considérée, « les données qualitatives recueillies *in situ* sont

concentrées dans la parole recueillie sur bande magnétique, qui va devenir l'élément central du dispositif» (1996, p. 8) et l'analyse se fait donc en utilisant la parole. Cette méthode rejoint également la perspective féministe proposée par Ollivier et Tremblay et présentée précédemment.

Comme je ne peux me permettre, dans le cadre de mon mémoire de maîtrise, de prendre le temps de rencontrer individuellement plusieurs fois chaque participante, j'adapterai légèrement le processus de réalisation. Alors que généralement le récit de vie « n'est pas fondé sur un jeu de questions/réponses à partir d'une grille d'entretien, mais sur l'énoncé d'une consigne initiale qui invite le narrateur à faire le récit de la totalité chronologique de sa vie ou d'une partie, selon l'objectif poursuivi par l'enquêteur » (Pruvost, 2011, p. 38), je me permets d'utiliser une variation du récit de vie, laquelle peut, selon Bourdieu (1986), varier « en forme et en contenu selon la qualité sociale du marché et la situation d'enquête ». (dans Burrick 2010, p. 17) Tout comme le veut la méthode des entretiens compréhensifs, j'ai posé aux participantes, une consigne initiale qui contenait plus d'une question afin d'orienter davantage la discussion. Kauffman précise d'ailleurs, en parlant de la question initiale, que « [c]'est à partir d'elle, et non du terrain en lui-même, que le contenu théorique va prendre du volume » (1996, p. 34).

Malgré cette méthode hybride, mon adaptation rejoint la vision de Bertaux, initiateur de la méthode des récits de vie en France, lorsqu'il précise que « le récit de vie résulte d'une forme particulière d'entretien, l'entretien narratif, au cours duquel un chercheur (...) demande à une personne [...] de lui raconter tout ou une partie de son expérience vécue » (Bertaux, 1997, p. 6).

4.3 La modalité des entretiens

Considérant ces orientations méthodologiques, j'ai décidé de procéder par des entretiens individuels. Pour ce faire, j'ai invité des femmes s'identifiant comme lesbiennes, bisexuelles ou

pansexuelles à participer à un entretien individuel²⁵. Étant donné que les pratiques sociales sont différentes selon les générations, j'ai cherché des femmes de la génération Y, donc nées entre le début des années 1980 et le milieu des années 1990. (Dagnaud 2011, p. 7) Cette tranche d'âge a été sélectionnée puisqu'elle représente ma génération et qu'il me semblait important de pouvoir m'identifier à ces femmes afin de mieux comprendre leur vécu. Ces femmes devaient avoir déjà été en couple avec une autre femme. Comme l'objectif de ce mémoire est de connaître l'expérience du couple féminin, les femmes n'avaient pas besoin d'être présentement en couple, mais devaient l'avoir été dans les deux dernières années.

Puisqu'il s'agit ici d'un mémoire de maîtrise, je devais demeurer réaliste dans la réalisation de ma cueillette de données. C'est pourquoi j'ai recruté, au final, neuf femmes, ce qui m'a permis de couvrir et de comprendre différentes réalités vécues dans la région estrienne. Comme je l'ai déjà mentionné, j'ai favorisé des entretiens qui s'orientent vers le récit de vie, tout en s'inspirant des entretiens traditionnels semi-dirigés.

4.3.1 Le recrutement des participantes

Afin de recruter les participantes à mon étude, j'ai opté pour les médias sociaux. J'ai donc envoyé mon invitation²⁶ à participation par courriel aux organismes et regroupements LGBTQIA+ de la région ainsi qu'à ceux des régions environnantes. J'ai également partagé l'invitation dans mes propres réseaux sociaux puisque j'ai plusieurs contacts qui s'impliquent dans la communauté LGBTQIA+. J'ai demandé à ces contacts de partager l'invitation. Celle-ci a fait boule-de-neige.

²⁵ Voir Annexe 1 pour ma démarche initiale.

²⁶ Voir Annexe 2 pour la lettre d'invitation.

Je m'attendais à ce que cela prenne plusieurs semaines avant d'obtenir des réponses. Au contraire, seulement deux heures après le lancement officiel de mon invitation sur les médias sociaux, je recevais sept messages, par courriel, par téléphone et sur Facebook, de femmes intéressées à participer à mon étude. Après l'envoi du document d'information et le formulaire de consentement, toutes les femmes ont voulu procéder à l'entretien. J'ai contacté chacune d'elle, je me suis assurée qu'elles étaient à l'aise de participer à la recherche et j'ai ensuite fixé les rendez-vous. Nous avons déterminé ensemble la date et l'endroit où aurait lieu l'entretien. J'ai donc réalisé les cinq premiers entretiens la semaine d'après et les deux autres la semaine qui a suivi.

Comme il me manquait quelques participantes, j'ai fait un deuxième envoi de mon invitation à participer à ma recherche dans mes réseaux. Moins d'une heure après, quatre personnes manifestaient leur intérêt à participer. J'ai ensuite procédé de la même façon que les sept premières participantes pour la prise de rendez-vous. De ces quatre femmes, deux ont complété les entretiens, les deux autres, étant un couple, ont été obligées d'annuler puisque leur enfant est né prématurément, la semaine prévue de l'entretien.

J'ai donc réussi à recruter et à faire passer les entretiens individuels à neuf participantes à l'intérieur d'un mois.

4.3.2 Le déroulement des entretiens

Parler de son couple, de ses émotions, de sa vie, ce n'est pas toujours facile, surtout lorsque tu fais partie d'une minorité considérée par certains comme étant « hors-norme ». Afin de rendre les participantes plus confortables et pour favoriser l'ouverture à la discussion, il fallait trouver un lieu tranquille et sans va-et-vient. Je leur ai donc laissé le choix du lieu rencontre. Celles-ci ont généralement eu lieu chez les participantes ou dans un local de la Faculté des Lettres et Sciences

Humaines à l'Université de Sherbrooke, sauf pour une participante pour laquelle je me suis rendue à son travail. Comme elle disposait d'un bureau, nous avons pu procéder à l'entretien sans être dérangées.

La durée moyenne des entretiens, enregistrés un magnétophone, est de 1 heure 06 minutes. Le plus court enregistrement fait 42 minutes et le plus long est d'une durée de 2 heures 17 minutes.

4.3.3 La mise en confiance

Avant de commencer l'enregistrement, je prenais le temps de me présenter et de discuter avec la participante afin de briser la glace. Notre discussion concernait principalement des éléments factuels venant d'arriver, mais n'était pas en lien avec l'étude. Une fois la glace brisée, je prenais le temps de situer l'étude dans son contexte et d'expliquer ce qui me motivait à faire cette recherche.

J'essayais toujours de placer dans la discussion ma relation avec une femme ; je voulais qu'elles sachent que je suis moi aussi en couple avec une femme et que je suis donc « l'une des leurs ». Ceci était dans l'optique de les rendre encore plus à l'aise. Cependant, je n'en disais pas plus, car je sais qu'il existe certains préjugés²⁷ dans la communauté LGBTQIA+ et je ne voulais pas créer l'effet inverse et qu'elles se retiennent de parler pour ne pas « me déplaire » ou ne « pas dire la bonne chose ».

27 Il est souvent entendu que les lesbiennes ne « comprennent pas » les bisexuelles et encore moins les pansexuelles. Elles disent parfois ne pas vouloir être en couple avec une femme qui ne s'identifie pas exclusivement comme lesbienne de peur que celle-ci les quitte pour un homme ou une personne trans. Étant au courant de cette pensée, et ne m'identifiant pas comme lesbienne, je ne voulais pas parler trop de moi et de mon passé. Les propos concernant les bisexuelles ont d'ailleurs été abordés par des participantes à cette étude. Il est possible de lire sur ce sujet dans la section des résultats.

4.3.4 La compréhension

Une fois l'enregistrement et l'entretien officiel commencés, je posais l'énoncé de départ, qui était également inscrit dans le document informatif qu'elles avaient reçu à l'avance. Celui-ci se formulait comme suit :

Comme je cherche à connaître le vécu des couples féminins dans les lieux publics en Estrie, j'aimerais que vous me parliez de vous, de comment vous agissez lorsque vous êtes avec votre blonde, au centre-ville, ou au parc, ou dans tout autre endroit public. Comment vous sentez-vous? Comment vous présentez-vous avec votre conjointe : Faites-vous attention à votre habillement ou votre "look"? Êtes-vous à l'écoute du comportement de votre conjointe et des individus que vous croisez? Votre comportement change-t-il si vous êtes à l'extérieur le soir? Ou selon l'endroit où vous vous trouvez? Vous tenez-vous par la main? Craignez-vous les regards ou non? Quelle attention portez-vous aux démonstrations d'affection en public?

Je les invitais ensuite à commencer par la question de leur choix, en leur précisant qu'il n'y avait pas d'ordre ni de bonnes ou mauvaises réponses et je leur laissais entièrement la parole, tel que les recherches féministes le suggèrent.

Après les deux premiers entretiens, j'ai réalisé qu'il semblait plus facile pour les participantes de commencer avec l'histoire de leur sortie du placard, puisque cela leur permettait de commencer avec un vécu qu'elles devaient avoir plus souvent l'occasion de raconter. Cela permettait également de placer la participante dans son contexte de vie, d'où elle vient, quand elle a découvert et affirmé son orientation sexuelle et comment elle a vécu cela avec son entourage. Il a semblé plus facile d'enchaîner ensuite avec les questions plus spécifiques de mon étude.

4.4 L'analyse

Tout en posant un regard critique, j'adopte l'un des aspects de la perspective féministe qui encourage la combinaison d'une analyse objective, comme la recherche tend à l'être traditionnellement, et d'une partie subjective de la chercheuse. En effet, la subjectivité est valorisée dans l'approche féministe, sans exclure l'importance de la rigueur et une certaine distanciation dans la recherche : « [...] il ne s'agit pas de polariser objectivité et subjectivité en postulant leur caractère antinomique, mais de les penser comme complémentaires à une démarche unifiée de recherche [...] » (Ollivier et Tremblay 2000, p 5).

Les récits de vie sont plus complexes à analyser que les entretiens de groupe semi-dirigés traditionnels. Afin de demeurer cohérente avec la perspective féministe et l'objectif du récit de vie, je considère le récit des femmes interrogées afin de construire mon document d'analyse. Celui-ci a donc été développé après avoir fait passer l'entretien aux participantes. Puisque je m'appuie également sur la méthode des entretiens compréhensifs de Kauffman (1996), je n'ai pas réalisé de verbatim de mes entretiens : « La retranscription intégrale change la nature du matériau de base, qui devient texte écrit, plus concentré sur le langage [...] » (Kauffman 1996, p. 79). Je me suis donc concentrée sur l'oral : « L'oral est infiniment plus riche et complexe : les rythmes, les intonations et les silences sont autant de commentaires du texte pouvant en changer le sens. L'oral est aussi plus vivant, il permet un accès plus direct à l'émotion et une plongée plus intime dans l'histoire de vie. » (Kauffman 1996, p. 80) Ainsi, en écoutant à plusieurs reprises les entretiens enregistrés et en faisant des pauses dans l'écoute pour prendre des notes, j'ai colligé des citations des participantes, mes commentaires, mes observations et mes perceptions dans des fiches synthèses afin de dresser un portrait de chaque participante. « La rédaction de fiches et de mémentos est une pratique qui a été recommandée par de nombreux chercheurs »

(Kauffman 1996, p. 79). Ce travail de synthèse a été réalisé le jour même de l'entretien ou le lendemain afin que tout soit frais dans ma mémoire et que mes commentaires et observations reflètent le plus possible la réalité, ou du moins ma perception de cette réalité. J'ai par la suite utilisé des codes de couleurs pour surligner directement sur les fiches les thématiques qui émergeaient des discussions. J'ai enfin regroupé les citations et commentaires par thème, ce qui m'a permis de définir les principaux sujets abordés dans la section suivante. Ces sujets d'analyse émergent donc des discussions et des vécus des femmes interrogées, et non de mes propres hypothèses.

4.5 Portrait des participantes

Les portraits ici dressés sont constitués à partir des fiches signalétiques complétées par les participantes, dont le formulaire vierge est présenté en annexe, ainsi que par les informations recueillies lors des entretiens. Je présenterai le portrait individuel de ces femmes en résumant sommairement leur origine et leur parcours. Bien que les mêmes questions aient été posées aux participantes, chacune n'y a pas répondu de la même façon. Comme je désirais respecter leur volonté de ne pas aborder certains sujets, tels que leur sortie du placard par exemple, je n'ai pas insisté pour obtenir des réponses. Ceci explique une certaine divergence dans la présentation des portraits des participantes.

Dans le cadre de cette recherche, neuf participantes ont accepté de discuter de leur réalité de couple homosexuel. De ce nombre, sept se définissent comme lesbiennes, une se définit comme pansexuelle et une préfère ne pas se définir précisément, mais dit être généralement en couple avec une femme. Les participantes sont toutes des femmes blanches, francophones, ayant entre 25 et 34 ans. Elles ont des revenus individuels allant de modestes (11 000 \$) à la basse classe

moyenne (30 000 \$). Deux participantes possèdent un DES, trois un DEC, trois détiennent un BAC et une a un DEP. Cela fait entre 3 ans et 18 ans qu'elles s'identifient ainsi, soit une moyenne d'environ 10 ans. Bien qu'elles étaient passées individuellement en entrevue, deux couples ont participé à l'étude, soit quatre des neuf participantes. Comme les invitations à participation ont été lancées entre autres dans des organismes et regroupements LGBTQIA+, il pourrait être possible de croire que les participantes y soient majoritairement membres et qu'elles soient plutôt revendicatrices et plus visibles dans les lieux publics. Cependant, aucune n'a mentionné avoir vu l'annonce dans ces groupes et aucune n'a dit être membre de l'un de ces groupes. Elles disent davantage avoir été mises en contact avec l'annonce par des ami.e.s.

Les prénoms des participantes ont été changés afin de conserver leur anonymat.

4.5.1 Sophie

Sophie, 27 ans, originaire de Sherbrooke, se promène entre Montréal, où elle travaille, et Magog, où se trouve sa conjointe, Janie, avec qui elle est en couple depuis 4 mois. Sophie se définit comme lesbienne depuis environ 3 ans et demi. Elle est employée dans une résidence de personnes âgées. Avant de réaliser qu'elle aimait les femmes, Sophie ne se posait pas de question sur son orientation sexuelle. Par la suite, elle a commencé à en parler lorsqu'elle a changé de travail et est arrivée dans son nouvel environnement avec sa «nouvelle identité». Elle dit affirmer son homosexualité lorsqu'on le lui demande ou même lorsqu'elle rencontre de nouvelles personnes. Elle est fière de son orientation sexuelle.

Sophie se définit comme une femme qui porte peu d'attention à son apparence qu'elle qualifie comme assez neutre. Elle se dit «à la limite du stéréotype lesbien», mais ne souhaite pas

performer le rôle typique de la lesbienne. Sophie indique tout de même être fière quand les gens devinent qu'elle est lesbienne.

4.5.2 Janie

Janie, 30 ans, est originaire de Magog et y habite toujours. Elle est la blonde de Sophie. Janie se définit comme pansexuelle depuis une dizaine d'années. Elle travaille dans un restaurant de Magog. Janie dit ne pas avoir fait de sortie officielle du placard, cela s'est fait naturellement lorsqu'elle a présenté sa blonde à sa famille et ses ami.e.s. Comme elle le précise : « C'est petit Magog, ça se parle vite, les gens en parlent ». Elle est cependant très à l'aise de dire qu'elle est en couple avec une femme, de la même manière qu'elle l'était lorsqu'il s'agissait d'un homme. Comme elle habite dans la même ville depuis toujours et qu'elle travaille dans la restauration, elle connaît beaucoup de monde. Cela l'importe peu que les gens de la ville et ses clients soient au courant qu'elle est en couple avec une femme.

Du point de vue de l'apparence, Janie se définit comme étant « un peu plus tomboy, pas la plus féminine, mais sportive et confo ». Elle précise qu'elle accorde peu d'importance à son apparence et à son style vestimentaire.

4.5.3 Dorothée

Originaire de Sherbrooke et y habitant toujours, Dorothée, 26 ans, se définit comme lesbienne depuis 10 ans. Elle travaille comme intervenante dans un centre de traitement et raconte avoir vécu sa sortie du placard de manière très difficile et précise avoir fait des tentatives de suicide. Elle a aussi fait une dépression lorsqu'elle a réalisé que sa vie ne serait plus pareille ; elle a dû faire le deuil de sa vie « normale ». Après une période où elle s'affirmait et « criai[t] haut et fort »

son homosexualité, elle dit s'être refermée et ne plus être aussi à l'aise. Elle explique que son emploi l'empêche d'affirmer son homosexualité et craint que cela nuise à son avancement professionnel. Dorothée se définit comme une lesbienne féminine et précise qu'il est important pour elle de sortir avec «de belles filles». De cette façon, ça ne paraît pas qu'elles sont un couple, puisque les lesbiennes féminines passent généralement plus inaperçues en société que les lesbiennes masculines.

4.5.4 Brigitte

Ontarienne d'origine, Brigitte habite maintenant à Sherbrooke. Elle a 27 ans et est la blonde de Dorothée. Brigitte est originaire d'un petit village en Ontario où tout le monde se connaît. C'est lorsqu'elle est déménagée à St-Hyacinthe qu'elle a commencé à se présenter comme lesbienne, il y a 7 ans. Elle travaille comme intervenante dans un centre pour personnes âgées et dit ne pas cacher son homosexualité ; elle le dit lorsqu'on lui demande, mais son apparence « féminine » fait que « ce n'est pas évident de le savoir en [la] voyant ». Brigitte affirme être à l'aise avec son homosexualité et dit s'assumer, car elle est bien avec qui elle est. Par contre, elle précise qu'elle apprécie tout de même le fait d'être en couple avec une femme « féminine », puisque ça ne « paraît pas systématiquement qu'elles sont un couple ».

4.5.5 Sandra-Caroll

À 31 ans, Sandra-Caroll est mère de 4 enfants. Elle est originaire de Sherbrooke et y réside toujours. Elle s'identifie comme lesbienne depuis qu'elle a 16 ans. Se définissant comme une femme masculine, Sandra-Caroll dit souvent passer pour un gars. Elle affirme que cette confusion la rend plus à l'aise, car elle n'aime pas « avoir l'air d'une femme ». Étant donné son apparence,

elle dit aussi qu'il est plutôt difficile ne pas voir qu'elle est lesbienne. Elle ne cache donc pas son homosexualité, mais ne l'impose pas non plus.

4.5.6 Bam

Bam est également originaire de Sherbrooke, où elle demeure encore. Jeune femme de 30 ans travaillant dans le milieu communautaire, Bam s'identifie comme lesbienne depuis 8 ans et est en couple depuis trois ans avec sa conjointe. Cette relation lui a permis de vraiment s'affirmer et d'être à l'aise avec elle-même. Elle travaille comme récréologue dans un centre de loisirs de Sherbrooke. Aujourd'hui, elle ne cache pas du tout son orientation sexuelle et dit faire des choix pour elle, et non plus pour « [s] » embarquer dans une genre de normalité ». Elle n'a donc pas de réticence ou de craintes à se présenter en public avec sa blonde, puisque « de toute façon, tout le monde le sait » pour son homosexualité.

4.5.7 Gabrielle

Mère d'un jeune enfant, Gabrielle, 34 ans, a toujours vécu en Estrie. À l'âge de 15 ans, après être allée dans un bar lesbien à Sherbrooke, elle commence à s'identifier comme lesbienne. Elle effectue présentement un retour aux études. Gabrielle a eu de la difficulté à accepter et à vivre sa féminité lorsqu'elle était jeune, ce qui a eu pour effet de rendre difficile l'acceptation de son homosexualité. Après une période où elle était plus encline à dire qu'elle est lesbienne, elle ne désire maintenant plus que ça se sache et essaie « vraiment que ça paraisse le moins possible ». Elle affirme que ça ne serait probablement pas ainsi si elle habitait à un endroit où les gens ne la connaissent pas ou si elle avait un autre emploi.

4.5.8 Isabelle

Âgée de 25 ans, Isabelle est originaire de Windsor et habite maintenant Sherbrooke. Elle a affirmé son homosexualité vers 18 ans, mais n'a pas vraiment eu à faire de *coming out*, « ça s'est fait naturellement, tout le monde l'a toujours un peu su ». Isabelle est étudiante en communication. Elle définit son apparence comme « un peu garçonnière » et dit être à l'aise avec qui elle est. Isabelle dit être toujours prudente lorsqu'elle sort en public avec sa blonde et analyser la situation avant de lui témoigner des signes d'affection. Elle est cependant plus à l'aise d'être qui elle est à Sherbrooke que dans son village natal.

4.5.9 Lucie

Originaire d'un petit village en Estrie, Lucie, 30 ans, réside maintenant à Sherbrooke. Comme elle n'aime pas les « étiquettes », elle ne se définit ni comme lesbienne, ni comme bisexuelle, mais plutôt comme une « humaine qui aime particulièrement être en couple avec une femme ». Bien qu'elle soit généralement à l'aise de dire qu'elle est en couple avec une femme, elle reste tout de même sélective, car elle connaît beaucoup de monde dans la région. Elle affirme qu'il y a encore une partie d'elle qui n'assume pas vraiment son orientation sexuelle, ce qui la rend parfois mal à l'aise. Lucie a étudié en éducation spécialisée et travaille comme intervenante. Se disant maintenant « en voie d'être féminine », elle dit avoir eu de la difficulté à assumer sa féminité et à présenter certaines réticences quant à une apparence « trop masculine », et à « sortir avec un look un peu plus lesbienne (sic) ».

5. Les résultats et l'analyse

Ce chapitre, constitué de trois sections, présente les résultats des entretiens compréhensifs individuels effectués avec les neuf participantes à l'étude. La première section présente les stratégies communicationnelles employées par ces femmes avec leur conjointe et avec les différents individus qu'elles rencontrent lorsqu'elles se trouvent dans les lieux publics de la région estrienne. La deuxième section concerne différents aspects de la visibilité de ces couples en public. Enfin, la troisième section aborde le vécu social des couples féminins dans les lieux publics estriens.

5.1. Les stratégies communicationnelles

Selon les recherches de Chetcuti (2010) et les entretiens réalisés dans le cadre de ma recherche, paraître en couple dans des lieux publics, lorsque celui-ci diverge de la norme sociale, n'est pas nécessairement une expérience facile et agréable. Les femmes rencontrées dans le cadre de mon étude ont mentionné employer plusieurs stratégies communicationnelles dans leur quotidien. Sans nécessairement les définir explicitement comme des stratégies communicationnelles, les participantes ont révélé que les principales stratégies qu'elles emploient sont la communication non verbale, dont principalement les regards, la présentation d'elles-mêmes et de leur couple, ainsi que l'éducation et les revendications de leur identité et leurs réalités.

5.1.1 La communication non verbale

La communication non verbale révèle des indices sur les relations, car elle permet de transmettre un message, de manière volontaire ou involontaire. Les expressions faciales, les gestes discrets, la

complicité, les regards et l'attitude sont toutes des composantes de la communication non verbale dont il a été question à plusieurs reprises dans les entretiens. En effet, la plupart des participantes disent utiliser largement le langage non verbal avec leur conjointe lorsqu'elles sont dans des lieux publics. Le principal aspect de la communication non verbale explicité par les participantes est le regard, les autres aspects de la CNV n'ayant pas été développés suffisamment pour permettre une analyse.

5.1.1.1 Les signes du lien

Au-delà de son utilisation à l'intérieur du couple, le non verbal permettrait aussi de reconnaître les signes du lien chez d'autres couples de même sexe.

Lorsqu'elles sont en public avec leur conjointe, la plupart des femmes disent utiliser le langage non verbal pour communiquer entre elles. Parce qu'elles ne souhaitent pas être identifiées comme « lesbiennes », elles craignent que leur comportement avec leur blonde puisse les « outer²⁸ ». Qu'elles le veuillent ou non, le comportement est communicationnel, tout ce qui est dit ou non dit, tout geste ou non-geste communique un message, car « on ne peut pas ne pas communiquer ». (Watzlawick et al. 2014) « Le monde sait qu'on est ensemble. Nos regards, on commence une phrase, l'autre la finit. Tu le vois tout de suite que c'est pas juste des meilleures amies. Avec notre fils, c'est encore plus [évident] », dit Gabrielle. Elle ajoute qu'il en est ainsi pour les autres couples qu'elle voit : « Ça va paraître si tu les vois au resto, à la façon dont elles vont se jaser, se tenir, leur langage, leurs intérêts dans la vie, à la longue, elles n'ont pas besoin de te le dire, tu le sais ». Gabrielle dit utiliser le langage non verbal avec sa femme lorsqu'elles sont à l'extérieur de

²⁸ Expression utilisée par Gabrielle pour dire que les gens peuvent deviner qu'elles sont un couple de femmes.

leur maison pour que les gens ne s'aperçoivent pas qu'elles forment un couple, en se comportant comme si elles n'étaient que deux amies. Elles ne s'empêchent pas de se parler, mais privilégieront des regards et de petits gestes discrets pour communiquer.

Bien que les signes du lien fassent ici l'objet des comportements à l'intérieur des couples, Gabrielle affirme qu'il lui est également facile de « repérer les lesbiennes » lorsqu'elle se promène en Estrie : « Si tu regardes l'attitude, les regards, l'habillement, la mimique, une femme qui est aux femmes n'a pas besoin des hommes dans sa vie et tu le vois dans son comportement. Tu vois qu'elle est débrouillarde... j'sais pas, moi je trouve que ça paraît. » Cette même participante affirme que lorsqu'elle est en public avec sa conjointe, leur communication « [...] passe plus par le non verbal, jamais de discussion, jamais avec des mots [d'amour] ». Pour sa part, Brigitte parlera « d'affection non verbale », car dans les lieux publics, selon les contextes, l'affection envers sa conjointe passera davantage par le non verbal que par le verbal, pour éviter que leur relation ne soit décelée. Elle utilisera principalement les regards pour démontrer son amour à sa conjointe ou pour communiquer discrètement.

5.1.1.2 Les regards

« Ça me fait chier. Pourquoi je ne peux pas me promener comme un couple "normal" dans les lieux publics? » — Brigitte

Les regards permettent de voir ce que font les autres et à comprendre l'émotion et l'intention de l'autre. (Hennel-Brzozowska 2008) Ce qui est souvent soulevé par les participantes, c'est le regard des gens sur elles, sur leur couple. La majorité des femmes s'entendent pour dire qu'au moment de leurs premières sorties dans les lieux publics en compagnie d'une amoureuse, elles craignaient les regards, car elles étaient gênées et ne voulaient pas que « ça paraisse ». Brigitte dit d'ailleurs : « J'avais vraiment plus peur des regards des gens à ce moment-là, parce que c'est

comme si je l’assumais, mais j’avais vraiment de la misère à l’assumer à l’extérieur. [...] Dans les lieux publics, je ne voulais pas que les gens me regardent, je n’étais pas bien avec “ça” [son homosexualité]. »

Exline, Ellyson et Long (1975) affirment que le regard peut être un moyen de dominer l’autre. Bien qu’il puisse être perçu ainsi par certaines participantes, c’est davantage le regard comme porteur de message et de jugement que les femmes craignent. Celles que les regards dérangent diront que cela les blesse. C’est ce qu’explique Gabrielle : « Moi, je ne regarde pas les autres, parce que je ne veux pas le savoir [s’ils me regardent]. J’évite les regards qui jugent, parce que ça pourrait me blesser. » Dans un même ordre d’idées, Lucie porte constamment son regard sur les gens qui l’entourent pour vérifier si elle n’est pas observée ou si les gens font des commentaires sur elle et sa conjointe²⁹. En fait, son cheminement personnel est l’inverse de celui d’Isabelle. Au début, celle-ci ne craignait pas les regards, même qu’elle pouvait chercher la confrontation en explicitant sa relation avec une femme. Par contre, avec le temps, et surtout depuis sa dernière relation, c’est l’opposé qui s’est produit, elle est beaucoup plus craintive : « Je regarde constamment autour et me demande s’il y a des gens qui regardent ».

Brigitte dit elle aussi éviter les regards des autres et ne pas aimer que l’attention soit portée sur elle et sa conjointe. Cependant, elle affirme qu’elle « ne porte pas une attention particulière aux autres » et qu’elle ne modifie pas son comportement pour éviter l’attention.

²⁹ C’était le cas lors de la première entrevue. Cependant, Lucie a eu une nouvelle conjointe depuis le moment de l’entretien. Puisque sa vision avait quelque peu changé, elle a accepté de faire un deuxième entretien. Concernant l’importance accordée aux regards des autres, Lucie affirme que ce n’est plus pareil, elle ne porte plus autant attention à ceux-ci, car elle dit qu’elle est beaucoup plus à l’aise dans sa relation et que maintenant, elle se distancie beaucoup plus du jugement possible des autres.

Alors que pour certaines les regards sont importants, pour d'autres, ils ne représentent pas un « problème ». Isabelle, Sandra-Caroll et Bam partagent une vision similaire. Après plusieurs années à s'afficher ouvertement lesbiennes, elles ne craignent plus les regards d'autrui. Pour Isabelle, il s'agit davantage d'un processus : « C'est n'est pas le fun de se faire regarder, on est différentes. [...] On ne le sait pas, ils nous regardent peut-être juste parce qu'ils nous regardent, parce qu'ils nous trouvent jolies, peut-être [...] ». Elle ajoute : « Moi je ne m'en rends même plus compte, je suis *écœurée* de me fâcher pour ça [les regards], ça fait que je les laisse faire, c'est juste un regard. » Par contre, elle affirme toujours regarder qui est présent dans les lieux où elle se trouve afin de bien analyser la situation, déceler s'il y aurait des personnes haineuses ou homophobes. Ce comportement explicite le théorème de Thomas (1951) qui veut que « les comportements des individus s'expliquent par leur perception de la réalité et non par la réalité elle-même ». En effet, la perception d'Isabelle de la réalité semble influencée par ses expériences passées. C'est pourquoi, dans cette situation, elle portera un regard envers les autres. Si elle perçoit des regards haineux ou un contexte dangereux, elle évitera de dire ou de démontrer qu'elle est en couple avec une femme.

Sandra-Caroll, elle, est plus catégorique et directe : « Le regard des autres, je m'en fiche. [...] Si je ternis votre paysage, regardez ailleurs. » Elle dit ne pas se soucier des gens présents, ne regarde pas qui est là, qui la voit, « j'y vais avec le *feeling*, plus la masse est grosse, plus on se fond dedans ». Cet aspect de « foule » revient d'ailleurs à quelques reprises, tantôt comme facteur aidant, tantôt comme intimidant. Il en sera question dans la section sur les lieux.

Pour sa part, Bam ne s'en fait pas non plus avec les regards des gens et elle ne s'en est jamais vraiment souciée.

Parfois il y a des regards, mais je me dis que ça va leur faire un sujet de conversation lors du prochain souper! [...] Si ça ne te va pas, ça te fera peut-être quelque chose à jaser, ou ça va peut-être t'ouvrir un peu l'esprit à autre chose et à te faire interroger, [...] mais c'est la personne [qui regarde et juge] qui est la pire dans cette situation-là.

En plus des regards que les autres portent sur elles, qui influenceront d'ailleurs leur présentation de soi et leur (in)visibilité dans les lieux publics, les participantes disent utiliser les regards pour communiquer discrètement entre elle et leur conjointe. Bien qu'elles n'aient pas élaboré particulièrement sur ce sujet, toutes les femmes disaient communiquer fréquemment avec des regards lorsqu'elles se trouvaient en public avec leur conjointe. Cet élément de la kinésique permet des contacts visuels plus éphémères et discrets (Hennel-Brzozowska 2008), ce qui semble avantageux pour les femmes qui souhaitent rester plus effacées.

5.1.2 L'(in)visibilisation par l'évitement

L'invisibilisation par l'évitement serait la stratégie la plus utilisée par les participantes lorsqu'elles évoluent en couple dans les lieux publics. Les stratégies d'auto-invisibilisation permettraient entre autres aux femmes d'éviter des violences. Cet aspect a été étudié dans plusieurs recherches (Valentine, 1989; Gardner, 1995; Pain, 2001). Comme mentionné précédemment, la situation des lesbiennes a particulièrement été considéré à l'intérieur de deux importantes recherches réalisées en Allemagne et portant sur les lesbiennes et la violence : l'étude de l'Ohms (2001), ainsi que l'étude de l'IFZ (1999), ont spécifiquement observé les stratégies d'évitement que les lesbiennes utilisent pour ne pas devenir victimes de violence. Ces deux recherches constatent qu'entre 78 % et 98 % des lesbiennes sont victimes de violence lesbophobe (Zéilinger 2004).

Comme Goffman le mentionne dans *Les rites d'interaction* (1974), les différentes stratégies d'évitement sont de bons moyens afin de préserver la face. En effet, toujours selon Goffman, se valoriser et donner une bonne impression de soi permettrait d'imposer le respect à autrui. Cette stratégie communicative, décrite par Goffman, correspond à l'expression « gagner la face » abordée par Zheng Li-Hua dans *Langage et interactions sociales* (1998). En fait, il s'agit « d'une stratégie par laquelle l'acteur essaie d'aménager la présentation qu'il donne de lui-même pour qu'elle lui permette de se rapprocher du foyer des valeurs sociales idéalisées par la société et de prétendre à une image meilleure que celle qu'on pourrait lui accorder ». (Zheng 1998 dans Avodo Avodo 2010)

Les raisons et les causes de cette stratégie d'évitement sont multiples. Certaines femmes ont déjà été victimes d'homophobie et de discrimination et semblent encore subir les répercussions d'expériences négatives passées. Sandra-Caroll explique qu'« [o]n s'est mis un faux standard dans la tête pis c'est ce qui *fuck* les jeunes aujourd'hui, [...] on se bat contre des écoles de pensée qui sont bien ancrées ». En effet, les craintes ressenties liées au fait d'être un couple féminin visible en public paraissent en partie provenir des normes et des dogmes imposés dans et par la société québécoise actuelle. Ceci résulterait d'une société traditionnellement et fortement teintée d'hétérosexisme.

Plusieurs des participantes subissent les conséquences des normes hétéronormatives imposées par la société actuelle. Il semble que la principale conséquence de cette hétéronormativité sur le comportement des participantes soit la peur d'être ostracisées. Malgré l'existence de l'article 15 de la *Charte canadienne des droits et libertés* qui établit que tous sont égaux et qui interdit la discrimination fondée sur l'orientation sexuelle (Gouvernement du Canada 2013), malgré les célébrations de la diversité sexuelle comme l'événement sherbrookoise *Fière la fête – Fierté*

Sherbrooke Pride, et malgré l'organisme de démystification de l'homosexualité et de la bisexualité, le *GRIS Estrie*, la peur de ne pas être acceptée est encore très présente chez la plupart des femmes rencontrées. Celles-ci paraissent éprouver ce que Bourdieu (1998) décrit ainsi :

[...] à travers notamment l'effet de destin que produit la catégorisation stigmatisante et en particulier l'insulte, réelle ou potentielle, [l'individu homosexuel] peut être ainsi conduit à s'appliquer et à accepter, contraint et forcé, les catégories de perception droites (*straight*, par opposition à *crooked*, tordu, comme dans la vision méditerranéenne), et à vivre dans la honte l'expérience sexuelle qui, du point de vue des catégories dominantes, le définit, balançant entre la peur d'être perçu, démasqué, et le désir d'être reconnu des autres homosexuels. (p. 130)

Est-ce que cette crainte reliée à la non-conformité de l'orientation sexuelle est plus présente dans une région comme l'Estrie? Selon les propos des participantes, cela ne serait pas strictement attribuable au lieu de résidence, mais davantage au fait d'être connue et reconnue dans la région. Il serait donc possible de croire que ces peurs se vivent dans toutes les régions du Québec, bien qu'un milieu plus petit offre généralement moins de possibilités d'anonymat.

Dorothée est l'une des participantes qui laisse le moins paraître son orientation sexuelle lorsqu'elle se retrouve dans les lieux publics avec sa conjointe. Elle dit ressentir encore les conséquences de son « coming out », alors qu'elle a tellement regretté de l'avoir fait, « même si les gens l'ont bien pris », car elle croyait « avoir fait une gaffe » en s'ouvrant ainsi aux autres. C'est pourquoi, entre autres, elle chercherait davantage à taire son homosexualité aujourd'hui et à être plus discrète. Elle affirme par contre que ce désir vient d'elle et non des autres : « Pourquoi j'ai cette barrière-là? C'est moi qui me l'impose, qui me l'inflige. » La conjointe de Dorothée,

Brigitte, tient des propos semblables³⁰. En effet, Brigitte dit qu'elle ne veut pas attirer l'attention, « même si c'était peut-être une attention positive ». Elle explique qu'elle n'a jamais reçu de commentaires déplacés ni subi de violence physique, mais qu'elle s'impose tout de même un « frein », qu'elle a des craintes à paraître en public avec sa conjointe : « C'est moi qui me mets ces barrières-là. » Il est intéressant de remarquer que les deux membres du couple utilisent le terme « barrière », qui peut faire référence à quelque chose d'interdit ou à la délimitation spatiale, comme si leur présence lesbienne dans les lieux publics n'était pas autorisée. Impossible de dire si c'est ce qu'elles croient, mais leurs propos semblent le sous-entendre. Bien que n'ayant pas vécu de violence physique, ces participantes semblent, comme d'autres femmes à l'étude d'ailleurs, de par leur désir de demeurer discrètes dans leurs manifestations d'amour lorsqu'elles sont en couple, craindre d'autres formes de violence, comme la violence psychologique, qui se manifesterait par des insultes, des propos déplacés, désobligeants ou dénigrants ou des menaces, ou encore des violences verbales, soit l'utilisation de mots ou de tons utilisés dans le but de mettre mal à l'aise, d'insulter, d'humilier, voire même d'effrayer. (Solidarité femmes 2017) Les paroles de Dorothée et Brigitte rejoignent donc celles de Zélinger (2004) lorsqu'elle écrit que « [l]'anticipation de violence n'est pas uniquement basée sur l'expérience réelle de violence, mais aussi sur le savoir qu'une telle violence est possible et probable. » (p. 23)

Pourquoi la majorité de ces femmes craignent-elles de se montrer telles qu'elles sont en public? Comment se manifestent ces appréhensions? Comment cela influence-t-il leur relation de couple? Les propos des participantes répondent à ces questionnements. Sur les neuf participantes, quatre disent craindre de se présenter en public avec leur partenaire, alors que deux semblent

³⁰ Brigitte et Dorothée ne connaissent pas ce qui a été révélé dans leurs entretiens respectifs.

ambivalentes et trois affirment ne pas se préoccuper des autres et/ou tentent même d'être plus visibles.

5.1.2.1 L'invisibilisation en public

Certaines participantes ont vécu des expériences dans le passé qui ont contribué au développement d'un sentiment de peur et de danger, principalement envers les hommes. Isabelle, par exemple, a déjà reçu des commentaires provenant de jeunes hommes, dans des bars, qui lui disaient : « Ben non, c'est pas vrai que t'es lesbienne, j'veais te montrer c'est quoi un vrai gars! », ou encore « Tant qu'à utiliser un *strap-on*, couche donc avec un vrai gars! » ou enfin, en référant à sa blonde qui est plutôt féminine : « On va s'en occuper de ta blonde ». Isabelle mentionne aussi que parfois, les gars remettent en doute son homosexualité en lui « expliquant » qu'elle « n'a pas trouvé le bon gars », ou bien ils restent à l'écart et crient « Wouhou les gouines ». Malgré ses craintes, elle répond généralement ainsi : « Oui, c'est un fait que tu viens de me dire, alors? » Par cette réponse, Isabelle n'évite pas de révéler son orientation sexuelle, mais elle tente d'éviter la confrontation. Pour cette participante, les lieux publics peuvent être une source d'inquiétude qui la mène à parfois éviter certains endroits : « Je ne me place pas en situation où je pourrais me faire poigner dans un coin par 4-5 gars, pis là, les grosses questions. Je ne cherche pas le trouble non plus ». Ce témoignage rejoint les propos de Chetcuti et Girard (2015) lorsqu'ils écrivent que « le non-dit permet d'éviter une confrontation éventuelle [...] le silence constitue une forme de protection face à la violence anticipée » (p. 17). Dans le même ordre d'idée, Goffman (1974) affirme que « [l]e plus sûr moyen de prévenir le danger est d'éviter les rencontres où il risque de se manifester. » (p. 17) C'est bien ce que semble faire Isabelle lorsqu'elle dit qu'elle « analyse vraiment beaucoup en arrivant dans un lieu ». Elle mentionne qu'elle évite les zones qui ne sont pas « neutres ou *friendly* ». En effet, c'est la crainte du danger qui la pousse elle et sa conjointe à

demeurer discrètes. Elle explique qu'il y a quelques années, elle ne voulait vraiment pas que son homosexualité soit connue. Cependant, plus elle vieillit, plus elle accepte d'être visible, mais seulement dans certaines sphères de sa vie, celles plus privées. Lorsqu'elle sort, elle observe son environnement pour vérifier s'il y a un potentiel danger : « Je tâte le pouls pour savoir s'il y a une situation de danger, à savoir si la petite gang de là-bas va faire des commentaires. Est-ce qu'on va se faire agresser? On ne le sait pas. Je fais toujours ça ».

Gabrielle affirme aussi chercher à s'invisibiliser lorsqu'elle est en public avec sa conjointe : « En public, on est comme deux amies, pis moi c'est ma façon de me protéger, je ne veux pas me faire attaquer là-dessus. » Elle ajoute : « Je ne ferai pas exprès d'aller parler à des gens que je connais, des gars que j'ai coachés, leur famille. Je vais faire comme si je ne les avais pas vus, j'vais protéger ma famille ». Pour Gabrielle, la peur semble provenir de la découverte de sa réalité par les autres. Elle dit ne pas vouloir être étiquetée comme « lesbienne ». Elle affirme n'être jamais démonstrative en public lorsqu'elle est avec son épouse de peur que les gens sachent qu'elle est lesbienne. Elle se permet des démonstrations d'affection seulement dans le village gai à Montréal, car là, elle a le sentiment d'avoir « le droit » : « Quand j'ai le droit, j'en profite. » De plus, pour cette participante, l'apparence est très importante ; elle ne veut pas que les gens puissent lui accoler le stéréotype de la lesbienne *butch* : « Pas question que j'aie l'air d'une *butch* pis que je sorte avec une *butch* non plus. Juste... pas avoir le stéréotype complètement ». Elle conclut que si elle s'acceptait mieux en tant que « femme », que si elle n'avait pas vécu autant de discrimination dans sa jeunesse et que si elle n'était pas aussi impliquée dans le sport et auprès des jeunes, ce serait probablement différent, elle aurait peut-être moins peur de paraître ouvertement avec sa conjointe dans les lieux publics.

Pour sa part, Dorothée aime être invisible. Elle dit apprécier d'être « féminine » et que sa blonde le soit aussi ; de cette façon, elles peuvent passer pour des amies et ne sont ainsi pas perçues comme des lesbiennes. Elle explique qu'elle ne pourrait pas être avec une fille plus « masculine », car ce serait évident qu'elles sont un couple et ce n'est pas ce qu'elle désire ; elle n'a pas envie de « créer des malaises et d'avoir à [s]' « expliquer ». Elle craint que ça se sache à son travail et que ça lui nuise dans son avancement professionnel. Elle ajoute que c'est elle qui s'impose ces barrières, par peur, bien qu'elle n'ait jamais été victime d'homophobie. Par contre, cette auto-invisibilisation la rend triste, elle aimerait que ce soit différent et ne pas avoir si peur. Dorothée dit ne pas se sentir authentique à Sherbrooke, où elle habite et où elle a grandi, et pense déménager à l'extérieur de la région pour être vraiment elle-même et ne plus avoir à se cacher. Cette participante utilise diverses stratégies d'évitement, car elle aime passer inaperçue avec sa conjointe lorsqu'elles sont en public. Elle précise que ça lui permet de ne pas avoir à répondre à des questions sur son couple, à ne pas voir les regards des gens sur leur « différence ». Elle dit, entre autres, qu'elle utilisera des expressions comme « ma chum » ou « mon amie » pour éviter de dire « ma blonde ». Cette stratégie correspond à celle décrite par Goffman (1974) : « On fait preuve de discrétion, on use de circonlocutions trompeuses, on formule ses réponses avec une prudente ambiguïté, de façon à préserver la face des autres [...]. (p. 19) » En effet, Dorothée explique qu'elle souhaite ne pas « déranger les autres », elle ne veut pas créer de malaise, surtout lorsqu'il y a des enfants. Ses propos portent à croire qu'elle souhaite davantage préserver la face des autres que la sienne.

La différence semble également un aspect important dans le souhait de passer inaperçue. Pour Lucie, le fait que son couple soit différent des autres couples l'empêche de s'assumer. Elle dit communiquer de manière subtile son inconfort à sa conjointe par peur qu'elles soient exposées et

jugées. Pour Lucie, c'est le fait de se faire approcher par les gars impolis ou maladroits qui la décourage à se montrer dans les lieux publics. Elle dit s'être souvent fait dire : « Ah! Si tu veux un donneur, tu penseras à moi, tu vas voir! », commentaire insinuant qu'elle va comprendre que c'est mieux d'avoir des relations sexuelles avec un homme.

Quant à Sophie et Brigitte, elles disent ne pas se cacher, mais toujours avoir une certaine retenue, une certaine réticence à paraître dans les lieux publics avec leur conjointe. Elles préféreraient aller dans des lieux à l'extérieur de leur ville natale pour ne pas « faire exprès » de montrer qu'elles sont en couple avec une femme. Ces deux femmes désirent s'établir en Estrie avec leur conjointe, mais dans une autre ville que la leur afin de « repartir à neuf, d'être plus à l'aise ». « Si j'étais hétéro, [...] je le ferais plus [me montrer en couple avec ma blonde], parce que ça ne serait pas grave », dit Brigitte.

Enfin, Janie, Bam et Sandra-Caroll pensent toutes trois que l'important, c'est d'être soi-même. Elles ne se cachent pas et ne prennent pas de mesures particulières pour éviter d'être identifiées. Bam dit que c'est sa nouvelle compagne, avec qui elle est depuis trois ans, qui a fait qu'elle est aujourd'hui à l'aise « avec le principe de ne pas se cacher », d'être qui elle est. Pour sa part, Sandra-Caroll croit davantage à une visibilité « modérée » et non revendicatrice : « Moi je trouve que c'est pas à faire des défilés et à afficher le drapeau gay comme une espèce d'insistance sociale qui va nous permettre d'avoir une aisance et une belle cohabitation, pis à avoir moins de jugements. » Tout résiderait, selon elle, dans la normalisation sociale de l'homosexualité.

Les différentes visions des participantes correspondent à ce que Zélinger décrit :

[d]ans la collectivité ainsi que dans l'individualité, les lesbiennes se trouvent donc toujours dans l'ambivalence. D'un côté, il y a l'invisibilité et la sécurité momentanée avec, en même temps, le renforcement des stéréotypes et inégalités de

pouvoir. De l'autre côté, il y a la visibilité et le danger imminent avec, en même temps, le potentiel d'émancipation et de changement social et politique. Cette ambivalence est d'autant plus forte dans l'espace public parce que c'est là que les changements sociaux et politiques se font [...]. (Zéilinger 2004)

Ce désir d'invisibilisation rejoint également les recherches de Bonneau (1998) et Chetcuti (2013) qui soutiennent qu'il s'agit généralement de la volonté des lesbiennes de s'invisibiliser. S'il en est ainsi dans les lieux publics, qu'en est-il des milieux semi-publics? Au travail, par exemple? Les participantes se comportent-elles différemment? Ont-elles les mêmes peurs?

5.1.2.2 L'invisibilisation au travail

Selon les entretiens réalisés, le milieu de travail serait un frein important à la visibilité de certaines participantes. Il faut noter que toutes ces femmes travaillent avec le public, que ce soit comme intervenante, serveuse ou agente de communication. L'obstacle majeur ne serait pas l'emploi en tant que tel, mais bien la peur des participantes à être étiquetées comme lesbienne et que cela puisse nuire à leur avancement professionnel et à leur intégration dans l'équipe de travail. La recherche *Gaies et lesbiennes en milieu de travail*, réalisée par Line Chamberland et son équipe en 2007, affirme d'ailleurs que 56,1 % de leurs répondants « ne s'expriment sur leur homosexualité que dans certains contextes tout en faisant généralement preuve de discrétion » (p. 37), ce qui se rapproche sensiblement des résultats de ma recherche. Certaines causes de l'invisibilisation de leurs participant.e.s rejoignent également les commentaires de mes répondantes, comme l'habitude d'être discrètes, le souhait de protéger leur vie privée, l'habitude d'être prudentes et d'estimer qu'en raison de leur clientèle, il est préférable de ne pas affirmer leur homosexualité (p. 48).

Dorothée explique que tout juste après son « coming out », elle était fière de son orientation sexuelle et prônait son homosexualité au travail, elle le disait « haut et fort, tout en ayant quand même une petite crainte » : « Est-ce que les gens me dévisagent? Me détestent? » Maintenant qu'elle a une carrière professionnelle, elle est plus réticente à le dire : « Je me sens freinée par le cadre professionnel, [...] les gens pourraient poser des questions sur ma vie privée, je ne veux pas avoir à me justifier. » Cette participante affirme qu'il y a déjà eu des doutes à son travail, des rumeurs entre elle et l'une de ses amies ; c'est ce qui l'a poussée à être plus sur la défensive maintenant. Elle dit ne pas mentir lorsqu'on lui demande directement si elle est lesbienne, mais elle détourne généralement la question : « Que je le sois ou pas, qu'est-ce que ça change dans ta vie? Je suis ici pour t'aider, pas pour parler de ma vie. » Elle conclut que si elle n'avait pas ce travail, elle serait plus démonstrative avec sa conjointe.

Tout comme pour Dorothée, le travail est un facteur important de l'auto-invisibilisation de Lucie : « J'ai commencé à travailler comme intervenante, et là, c'est sûr que je ne m'assume pas, [...] j'ai pas envie de me faire rejeter, même si c'est jamais arrivé ». Pour elle aussi, l'arrivée sur le marché du travail a eu des conséquences sur son désir d'être plus discrète en public.

Il est donc possible de constater que la notion de visibilité diffère largement pour chaque participante, la majorité se situant davantage dans une visibilité limitée ou une complète invisibilité. Les participantes qui souhaitent demeurer plus effacées confirment les propos de Bourdieu (1998) qui écrivait que « [...] tout se passe [...] comme si les homosexuels qui ont dû lutter pour passer de l'invisibilité à la visibilité, pour cesser d'être exclus et invisibilisés, visaient à redevenir invisibles, et en quelque sorte neutres et neutralisés par la soumission à la norme dominante » (p.164-165).

5.1.3 L'éducation et les revendications

Les dernières stratégies communicationnelles les plus utilisées par les participantes à l'étude sont l'éducation et les revendications. Alors que certaines tiennent à faire valoir leur identité de genre ou leur orientation sexuelle par ces stratégies, d'autres préfèrent s'en éloigner pour davantage cacher, en partie ou en totalité, leur réalité divergente de la norme sociale.

5.1.3.1 L'éducation

Afin de défaire les préjugés entourant les couples féminins, l'éducation semble essentielle. C'est d'ailleurs pourquoi il s'agit de la mission des GRIS (Groupes de recherche et d'interventions sociales) du Québec : « [...] la mission est de favoriser une meilleure connaissance des réalités homosexuelles et bisexuelles et de faciliter l'intégration des personnes gaies, lesbiennes et bisexuelles dans la société. » (GRIS Montréal 2017) Ces groupes interviennent principalement dans les milieux scolaires, chez les jeunes. Cette éducation n'est pas superflue : les participantes à mon étude disent fréquemment faire face à des questionnements de la part d'adultes.

C'est « [p]arce que l'ignorance et la méconnaissance sont parmi les principales causes des préjugés et de l'homophobie » (GRIS Estrie 2017) que certaines participantes se font un devoir « d'éduquer » les gens qui posent des questions sur leurs couples. Isabelle est la participante qui semble le plus avoir à cœur l'éducation et qui n'hésite pas à expliquer sa réalité de femme lesbienne :

On n'y échappe pas aux questions, les gens sont curieux, ils sont juste mal informés et ils sont maladroits quand ils posent leurs questions. Il faut les éduquer, je pense, faut juste leur expliquer que « non, toi c'est pas ça ta réalité, je comprends, t'es pas au courant. Laisse-moi t'expliquer que c'est pas nécessairement comme ça que ça se passe, pis en même temps, je te dis ça, mais ça peut être différent d'une personne à une autre. »

D'autres participantes, comme Sandra-Caroll, préféreront féliciter les bienfaits du GRIS Estrie et de l'événement *Fièrre la Fête – Fierté Sherbrooke Pride* dans la communauté estrienne : « Le GRIS est important pour banaliser ça chez les jeunes », dit Sandra-Caroll. Pour elle, mère de quatre enfants, l'éducation ne doit pas venir d'elle comme femme lesbienne, mais davantage des autres parents et des professeur.e.s : « C'est le parent qui inculque ses peurs, sa fermeture d'esprit. [...] L'éducation vient des parents et aussi des profs. »

Pour d'autres, cependant, les questions fréquentes sont lourdes à endurer et elles ne souhaitent pas se lancer dans l'éducation d'individus qu'elles ne connaissent pas. Sur ce point, Gabrielle dit : « [Je suis] toujours en train de [me] justifier, d'avoir l'impression de jouer au professeur avec la société. Des fois, c'est lourd. » Ayant déjà une « longue carrière de lesbienne », Gabrielle dit déjà avoir répondu aux questions sur son orientation sexuelle et sur son couple, mais elle précise, en parlant des gens qui pourraient la questionner à nouveau : « J'veux pas que tu me poses les mille questions auxquelles j'ai déjà répondu avant, ça ne me tente pas. »

Son de cloche similaire pour Dorothée : « C'est un phénomène qui n'est pas vraiment connu. [...] Ça ne me tente pas d'expliquer ma vie . » Elle fuit et ne veut pas se placer en situation où elle devrait répondre à des questions, car « c'est désagréable avoir à se justifier. » Cette participante dit faire face à plusieurs préjugés, car elle est une « lesbienne féminine ». Elle dit avoir déjà eu des commentaires déplacés : « Ben voyons ça ne se peut pas! C'est parce que tu n'as pas encore rencontré le meilleur. C'est parce que tu ne m'as pas essayé moi. Ah ça [ton orientation], tu pourrais le changer! » Elle ne veut pas devoir expliquer sa réalité et son vécu aux autres, elle ne souhaite pas les éduquer.

Pour Lucie, la raison est tout autre. Cette participante, qui ne se définit pas comme lesbienne, affirme qu'il est compliqué d'expliquer son orientation sexuelle, « je suis à l'humain! » Elle choisira d'expliquer ou non ce qu'elle entend par cette expression selon la situation, si elle a le temps et le goût d'expliquer son point de vue. Elle précise cependant que la plupart du temps, « c'est plus simple de ne pas leur expliquer ». Elle choisira donc de se présenter comme lesbienne.

5.1.3.2 Les revendications

Alors que plusieurs tentent de s'auto-invisibiliser, d'autres revendiquent leurs droits et leur visibilité dans les lieux publics estriens, allant même jusqu'à accentuer de leurs démonstrations d'affection.

Au contraire des participantes moins enclines à paraître ouvertement et publiquement, le regard des autres motivera parfois certaines à être plus démonstratives. Sandra-Caroll s'explique : « C'est important que les gens voient cette réalité dans le quotidien, que ce soit banalisé, c'est comme ça que ça va finir par être vraiment accepté. » Bien qu'elle ne souhaite pas « faire avancer la cause homosexuelle dans la ville de Sherbrooke », Sandra-Caroll ne se cache pas. Elle affirme : « Ça ne me dérange pas d'offusquer, de déranger, c'est ça qu'il faut parfois. » Toujours dans le même ordre d'idée, cette participante veut démontrer qu'« [o]n a le droit d'avoir la même place dans la société que tout le monde » et que trop souvent, « [o]n dirait qu'on s'excuse d'être. C'est ça qu'il faut changer. Il faut ramener ça à la "banalité" ». Sans revendiquer son homosexualité, elle préfère l'assumer comme une personne hétérosexuelle l'assumerait : « Si tu me parles de ton chum, ben j'vais te parler de ma femme aussi banalement que tu me l'as dit. »

D'un avis semblable, Bam ira même jusqu'à en « rajouter un peu quand [elle] voit des réactions », afin de « [s]' assurer que les gens voient que ça existe, des couples de même sexe en Estrie ». Elle dit qu'elle n'adapte jamais son comportement avec sa conjointe lorsqu'elle est dans les lieux publics, peu importe qui est présent autour d'elles. Elle ajoute : « Si je vois que les gens réagissent [à voir deux filles se tenir la main], je vais peut-être être plus portée à lui donner un bec », pour que ce soit plus « clair » qu'elles sont ensemble, qu'elles forment un couple.

Sans être aussi revendicatrice, Sophie mentionne que lorsqu'elle se trouve en relation directe ou lorsqu'elle rencontre de nouvelles personnes, elle spécifiera « ma blonde », mais seulement si le contexte s'y prête. Elle dit que son orientation sexuelle fait partie de son identité, qu'elle n'a pas à avoir honte d'être qui elle est, de sa blonde et de leur histoire. « Faut que les gens le sachent. Si je ne le dis pas, j'ai l'impression de cacher quelque chose. »

À l'inverse, d'autres ne désirent pas prendre part au mouvement de revendication ou de visibilité, comme c'est le cas pour Gabrielle : « Je ne veux pas prendre le risque, je ne veux pas déranger, je ne veux pas défoncer les barrières, je veux que les choses avancent naturellement ». Elle raconte qu'elle et son épouse se sont distancées d'un couple d'amies trop démonstratives, car elles n'étaient pas à l'aise d'être associées « à ce genre de personnes plus revendicatrices, voire provocatrices ».

Lucie affirme qu'au début, lorsqu'elle a pris conscience de son ouverture envers les femmes, elle était « dans l'extrême ». Elle dit : « Si des gens, du regard, semblaient désapprouver [mon orientation sexuelle], ben là, je mettais l'accent là-dessus, ou je me permettais de lâcher des commentaires : « C'est ça! Ark! Des lesbiennes! » Cependant, depuis les dernières années, elle dit être plus discrète et ne plus être aussi revendicatrice.

Le désir ou non de revendiquer son identité ou d'éduquer la société sur les différentes réalités des couples féminins ou sur les femmes qui aiment aussi ou seulement les femmes, dépendrait donc de plusieurs facteurs, soit principalement les expériences antérieures, le milieu de travail et le degré d'acceptation de son orientation sexuelle. Mais qu'en est-il du *soi* de ces femmes? Est-ce que cela a un apport sur leur (in)visibilité? Sur leur présentation de soi? Est-ce que les stéréotypes véhiculés dans la société en général et dans les mouvements LGBTQIA+ aident ou nuisent aux couples féminins?

5.2 La présentation de soi

« Si tu regardes l'attitude, les regards, l'habillement, la mimique, une femme qui est aux femmes n'a pas besoin d'un homme dans sa vie et tu le vois dans son comportement. » — Gabrielle

En communication interpersonnelle, le *soi* est à la base de toute interaction : la connaissance de soi, la présentation de soi et l'ouverture de soi vont de pair (Devito, Chassé et Vezeau 2014). Il est plutôt courant d'entendre les gens dire « elle a un *look* de lesbienne », « elle a l'air d'une *gouine*, elle doit l'être », « elle porte une camisole de lesbienne », etc. La présentation de soi et l'apparence semblent être des éléments importants et parfois caractéristiques des femmes lesbiennes³¹. Les objets, les vêtements et l'apparence contribuent à construire une identité et portent des messages ; ils permettent aux gens de se faire une idée, bien que partielle, des individus qu'ils croisent. (Adler et Proctor 2015) Il serait donc possible de penser que certaines caractéristiques pourraient influencer la présentation de soi des femmes de la diversité sexuelle.

³¹ Je rappelle que le terme « lesbienne » est employé dans un souci d'alléger le texte. Il regroupe cependant toutes les femmes qui ont des relations avec d'autres femmes, qu'elles soient lesbiennes, bisexuelles, pansexuelles ou autres.

Sur ce point, Lucie, qui se définit, je le rappelle, comme une « femme qui aime les humains », mentionne la difficulté qu'elle a à s'identifier et à se présenter : « Dans la place publique, avec les gens, [...] on dirait que je ne sais pas comment me présenter. Avant je disais “j’suis lesbienne”, mais plus ça va, plus j’ai l’impression que c’est une raison que je me donnais. » Elle ajoute qu'elle craint de sortir avec un « *look* de lesbienne » ou « d’avoir l’air trop masculine ». À ce propos, Dortier (2001) écrit :

Les représentations identitaires sont, pour les groupes [culturels] eux-mêmes, des principes de référence. Même si l’image que se fait une communauté d’elle-même est toujours une vision déformée et reconstruite de son histoire réelle, elle n’en joue pas moins un rôle de ciment social. Ces formations identitaires ne sont pas des réalités préexistantes ; elles se créent et se recréent sans cesse, se radicalisent à la faveur des oppositions, des conflits politiques, économiques, territoriaux.

5.2.1 L’identité et la féminité

« Peu importe ce que tu fais dans la société, t’es jugé. Tu n’as même pas besoin de parler dans la société, t’as juste besoin d’être, les gens vont se faire un plaisir de te définir. » — Sandra-Caroll

Les thématiques de l’identité et de la féminité revenaient fréquemment dans les discussions. Alors que certaines participantes témoignent avoir déjà questionné leur identité de genre, soit durant leur enfance ou même encore aujourd’hui, d’autres soulevaient l’idée selon laquelle il serait plus difficile d’être une femme qu’être un homme dans la société québécoise actuelle. La « (non)performance de la féminité » a d’ailleurs été mentionnée plusieurs fois lors des entrevues.

Le besoin de performer une féminité normative ne se vit pas de la même façon pour toutes les femmes à l’étude. En fait, il est absent pour la majorité d’entre elles. Janie, Sandra-Caroll, Isabelle, Bam et Sophie sentent moins le besoin de « performer le genre féminin » que Dorothee, Gabrielle, Lucie et Brigitte. Pour Sophie, il en est ainsi depuis qu’elle s’identifie comme

lesbienne. Elle affirme que maintenant qu'elle est « out », son style a moins d'importance et « ça fait du bien! » Elle dit avoir un style vestimentaire « plutôt neutre, mais à la limite du stéréotype de la lesbienne ». Bien qu'elle ne veuille toutefois pas « performer la lesbienne », elle dit être fière quand les gens devinent son orientation sexuelle.

Pour sa part, Janie reconnaît ne pas avoir « le *look* le plus féminin ». Par contre, pour elle, « l'orientation sexuelle n'a pas d'influence sur [s]on style vestimentaire ». Elle dit être « un peu plus *tomboy*, pas la plus féminine », mais qu'il s'agit plus d'une question de confort que de représentation de son orientation sexuelle.

Celle-ci n'est d'ailleurs pas la seule influence. En effet, un autre point important est ressorti lors des entretiens. Certaines participantes s'identifient comme une femme, du point de vue du sexe et du genre, mais disent s'être déjà questionnées sur leur identité de genre. Est-ce que cela a influencé leur orientation sexuelle? Comment vivent-elles avec ou performant-elles leur genre, aujourd'hui? Subissent-elles des pressions pour vivre en tant que femmes?

Pour Gabrielle, la question de l'identité de genre semble avoir été présente tout au long de sa vie. Jeune, elle disait ressembler à un garçon et vouloir en être un : « J'voulais être un gars, tout est bien plus facile quand t'es un gars. Je ne voulais pas être une fille. » Elle dit avoir accepté « d'avoir un corps de femme » vers l'âge de 18 ans, mais que cela a été vraiment difficile. Elle mentionne aussi que « ça aurait probablement été plus simple d'être un gars puisqu'[elle] aimait les femmes ». Son identité de genre n'a pas influencé son orientation sexuelle, ce serait plutôt le contraire, dans ce cas-ci.

Gabrielle dit continuer à essayer d'être plus féminine aujourd'hui. On pourrait donc supposer qu'elle tente de performer le genre féminin pour essayer de correspondre aux critères de la

société. Elle explique, en faisant référence à son enfance où elle « avait l'air d'un petit gars » : « J'ai trop travaillé fort sur ce dont j'avais l'air pour avoir l'air du contraire. [...] » L'apparence semble donc être un élément important dans sa vie. Cela pourrait devenir, pour les personnes qui la voient, un indicateur de son orientation sexuelle, et ça, elle ne le souhaite pas. Elle dit être perfectionniste et faire attention à tous les petits détails qui pourraient laisser paraître qu'elle est lesbienne.

La pression de la féminité se fait aussi sentir chez d'autres participantes. Sur ce point, Sandra-Caroll prend beaucoup de temps pour expliquer qu'être une femme, c'est difficile : « On s'est mis un faux standard dans la tête pis c'est ça qui *fuck* les jeunes aujourd'hui, parce qu'il faut que tu aies l'air "de", "habille-toi donc comme une fille". Je peux-tu juste m'habiller comme je suis? » Cette participante s'identifie comme une femme³², mais précise ne pas se sentir obligée de correspondre aux normes de la féminité dictées par la société. Elle dit ressembler à un homme et être à l'aise avec son apparence : « Je suis une femme, mais je suis masculine. [...] Je m'habille du côté des gars. [...] J'ai les cheveux courts, j'aime ça être "sale" ». Elle dit qu'elle ne se force pas pour avoir l'air d'un gars, mais se force pour « avoir l'air d'une fille » : « Je reste une femme même si je ne m'habille pas en femme. Ce n'est pas ça qui définit la féminité. » Elle mentionne même que plusieurs personnes confondent son genre et supposent qu'elle est un homme. Cette erreur ne la dérange pas du tout, car elle dit être également à l'aise avec le genre masculin.

³² Il peut être intéressant de préciser que Sandra-Caroll, qui dit « passer pour un gars » et « ne pas aimer avoir l'air d'une femme », a effectué une demande de changement de sexe un an après l'entretien. Cette personne s'identifie maintenant comme un homme, a changé son nom et ne s'identifie plus comme lesbienne. Cependant, lors de l'entrevue, elle s'identifiait comme une femme lesbienne. Ses propos sont donc importants à considérer.

Sandra-Caroll ajoute, dans son aparté sur la féminité, qu'« [ê]tre une femme, c'est dur en *sacrament*. Le *standing* est important. Je n'ai pas de classe parce que je suis une femme, mais si j'étais un homme, tu dirais "*maudit* sans dessin", pis ça finirait là ». Cette participante s'offusque de l'importance portée à l'apparence des gens, particulièrement celle des femmes. Elle précise que les hommes, eux, n'ont pas la même pression. Elle donne l'exemple des mères qui attendent un enfant : « La femme qui attend un enfant, faut qu'elle soit bien habillée, qu'elle soit fière. Mais le père qui attend un enfant, lui, peut être tout croche ». Lorsqu'elle-même était enceinte, elle sentait cette pression pour bien paraître.

5.2.2 Les stéréotypes et les préjugés

« Ton apparence ne définit pas qui tu es. » — Sandra-Caroll

Plusieurs stéréotypes sont ressortis dans les discussions avec les participantes, autant des stéréotypes qu'elles perçoivent elles-mêmes, ou qu'elles transmettent dans leur discours. D'ailleurs, plusieurs stéréotypes seraient transmis par la communauté LGBTQIA+ elle-même, c'est ce que le sondage réalisé pour la Fondation Jasmin Roy (2017) révèle : « 68 % des personnes LGBT [au Québec] estiment que certains groupes LGBT entretiennent des stéréotypes à l'égard d'autres groupes LGBT. » La plupart des stéréotypes abordés concernent l'apparence, les rôles de genre et les différentes orientations sexuelles.

Le premier stéréotype touche l'apparence des femmes lesbiennes et les représentations traditionnelles qui leur sont attitrées, soit la *butch* et la *lipstick lesbian* ou *lesbian chic* (Ciasullo 2001). Ces termes ne sont pas utilisés tout à fait de la même façon par les participantes et n'ont pas tous la même signification. Le terme *butch*, par exemple, semble poser problème. Pour Gabrielle, « avoir l'air » *butch* semble plutôt négatif. Elle décrit sa conjointe et elle-même

comme étant féminines, mais « pas trop, plus sportives ». L'apparence est importante dans les lieux publics, et pour elle, et pour sa conjointe. Gabrielle précise d'ailleurs qu'il n'est « [p]as question qu'on aille à l'épicerie toute *décriss*. Juste... pour ne pas avoir le stéréotype complètement. Pas question que j'aie l'air d'une *butch* pis que je ne sorte avec une *butch* non plus. »

Tout comme Gabrielle, Lucie dit être « en voie d'être plus féminine », car elle craint d'avoir l'air trop masculine « en plus d'être lesbienne ». Elle ne souhaite pas se conformer aux stéréotypes (de la lesbienne masculine) : « Je déteste les étiquettes ». Cependant, elle ajoute que lorsqu'elle est en couple avec une femme hétérosexuelle, elle va « avoir le côté plus protecteur, comme le côté masculin plus développé », alors qu'en couple avec une « lesbienne assumée », elle sera plus à l'aise d'assumer sa féminité.

Pour Isabelle, le terme *butch* ne correspondrait pas tout à fait à la définition plus traditionnelle du terme, soit une femme aux allures et aux manières masculines. (Ciasullo 2001) Isabelle explique que « des fois, les hétéros disent que j'ai l'air d'une *butch*. Pardon? Sortez votre dictionnaire LGBT, j'suis pas *butch*, j'suis plus masculine [...]. » Pour les lesbiennes qui s'identifient ouvertement ainsi, « [s]'affirmer masculine est aussi une manière de rendre visible son lesbianisme et d'acquérir une liberté corporelle en tant que personne. » (Chetcuti 2013, p. 81) Certains traits associés à la masculinité pourraient donc être des signes de reconnaissance entre les femmes attirées par des femmes. Les propos de certaines participantes tendent d'ailleurs à confirmer cette idée. Isabelle explique que dans certaines circonstances, sa conjointe, qui se définit comme bisexuelle, voudra que les gens constatent, par son *look*, qu'elle aime (aussi) les filles, elle voudra « avoir un look de lesbienne », sans qu'Isabelle sache vraiment ce qu'est « avoir l'air d'une lesbienne ». Elle ajoute que sa conjointe adaptera beaucoup son habillement.

Par exemple, « [à] l'Otre Zone³³, elle veut affirmer qu'elle est aussi aux femmes, parce qu'elle s'est déjà fait dire qu'elle était hétéro », elle sera donc plus démonstrative et portera « une camisole masculine, une chemise à carreaux, [elle aura] les cheveux moins *chixés* ».

Quant à Dorothée et Brigitte, qui forment un couple, elles portent une attention particulière à une présentation plus féminine d'elles-mêmes. Dorothée semble accorder beaucoup d'importance à ce que son couple passe inaperçu dans les lieux publics. Une « bonne façon » de passer inaperçues est d'être « féminine » : « On a cet avantage-là, moi pis ma blonde, on est belles et féminines, ça se peut que ça trompe l'œil un peu. [...] Ça me préserve un peu. » Dorothée trouve la beauté et la féminité particulièrement importantes dans un couple : « Je suis toujours avec des belles filles. » Selon elle, « ça passe mieux », parce qu'une « lesbienne féminine, ça ne paraît pas [qu'elle est lesbienne] ». Elle trouve positif que sa blonde soit tout aussi féminine qu'elle : « C'est le *fun* parce qu'on est deux filles féminines, ça ne se voit pas qu'on est un couple. [...] C'est avantageux pour nous, on peut passer pour deux chums de filles qui s'enlacent. Des filles, ça fait ça à tout bout de champ. » Cette participante croit également que « deux filles plus mâles³⁴ » seront plus facilement jugées par la société et qu'elles pourraient recevoir des commentaires comme : « Ark! Elles sont dégueulasses, ce sont des camionneuses, des brouetteuses. » Il semblerait qu'au fond, ce soit la peur de recevoir ce genre de commentaires qui donne une si grande importance à sa féminité et à celle de sa conjointe. Ce désir, chez plusieurs participantes, de ne pas « avoir l'air lesbienne », rejoint les propos de Zéilinger (2004) :

Souvent, les lesbiennes utilisent des stratégies qu'elles ont apprises dans le cadre de leur socialisation féminine et du quotidien de la violence sexiste. Comme sur le

³³ L'Otre Zone est le bar LGBTQIA+ de Sherbrooke.

³⁴ Je reprends les paroles de la participante.

niveau individuel, le seul contrôle est sur le propre comportement et leur apparence, l'anticipation de la violence peut mener les lesbiennes à renoncer aux signes visibles de leur orientation sexuelle : les symboles (double hache, arc-en-ciel, etc.), leur apparence (coiffure, vêtement, langage non verbal, etc.) ou l'affection visible avec leur partenaire — jusqu'à rejeter l'identité lesbienne.

Ce refus du stéréotype revient à quelques reprises chez les participantes lorsqu'elles parlent de leur couple. Sophie et Dorothée s'entendent pour dire que pour elles, il est plus facile d'être un couple féminin « lorsque les femmes sont plutôt féminines ». Bien qu'elle ne semble pas accorder une attention particulière à la féminité dans son style vestimentaire, Sophie affirme toutefois apprécier que sa conjointe corresponde aux normes de la féminité : « Je suis plus à l'aise parce que ma blonde ne correspond pas aux stéréotypes de la lesbienne [masculine]. Je trouve ça le *fun*, on n'est pas nécessairement dans ce stéréotype-là. » Sophie mentionne également qu'elle est plus « à l'aise avec [s]a copine actuelle » puisqu'elle est moins « masculine » : « les anciennes, c'était évident [qu'elles étaient lesbiennes] ».

Pour Dorothée, l'acceptation de son couple semble passer par le fantasme que les hommes auraient envers les couples de femmes : « Deux belles filles lesbiennes, ça entre dans le fantasme des gars : deux filles lesbiennes qui s'embrassent, qui sont super chaudes, dans les bains de boue... Moi j'entre dans ce fantasme-là, mais c'est mieux ça, au moins, j'suis pas détestée. » Elle ajoute : « Quand tu entres dans le fantasme, c'est cool, on t'accepte. »

Un autre stéréotype fréquent est qu'une « belle femme » ne peut pas être « une lesbienne ». L'un des propos de Bam représente bien ce stéréotype. Elle explique que sa conjointe est féminine et se fait souvent courtiser. Lorsqu'elle refuse les avances des hommes, ils lui disent parfois : « “T'es lesbienne? J'pensais pas”, comme si tu ne peux pas être belle et être lesbienne. »

De plus, les rôles de genre à l'intérieur d'un couple de même sexe sont souvent sujets à des perceptions erronées et à des stéréotypes persistants. Selon les participantes, le stéréotype le plus fréquent chez un couple féminin est le couple *butch-fem*, lequel est formé d'une femme plus masculine, qui joue le rôle de l'homme, et d'une femme très féminine, qui prend son rôle de femme³⁵. Alors que certaines veulent se distancier de ces stéréotypes, d'autres les reproduisent, parfois malgré elles. En effet, bien qu'Isabelle ne s'identifie pas comme *butch* et tende à s'en éloigner, elle mentionne son comportement plus « masculin » lorsqu'elle est en présence d'hommes : « Quand j'arrive dans un lieu public, surtout s'il y a plusieurs gars, j'avais avoir tendance à affirmer ma masculinité. Je débarque pis ce n'est pas rare que je vais me donner une attitude de coq : carré des épaules, me bomber le torse s'il le faut [...] ». Être une lesbienne « plus masculine » ne serait donc pas l'équivalent de la *butch* pour Isabelle, qui dit également être « plus souvent en paire avec une fille plus féminine ». Elle ajoute : « Ça fait qu'on tombe vite dans le cliché [rire] ». Cette dernière affirme aussi que sa conjointe lui demande parfois si elle « a l'air lesbienne », parfois parce qu'elle souhaite que les gens « voient qu'elle aime les femmes », d'autres fois parce qu'elle préfère passer plus inaperçue.

Un stéréotype présent chez quelques participantes est celui de « la bisexuelle ». Bien que toutes les participantes ne se positionnent pas contre ces femmes, la plupart émettent des propos négatifs à leur égard, ou dénoncent les préjugés envers cette orientation sexuelle. En effet, la bisexualité fait bien souvent face à l'hétérosexisme, comme pour toutes les autres orientations sexuelles autres que l'hétérosexualité, mais elle est aussi confrontée à l'homosexisme/hétéronormativité à

³⁵ Il s'agit d'une définition traditionnelle de la relation *butch-fem* telle que présentée précédemment dans le cadre théorique.

l'intérieur même de la communauté LGBTQIA+. Dans sa dissertation sur le sujet de la bisexualité, Emily Jean Eckstein (2016) écrit: « The fear and stereotyping from within the LGBT community can be more intense in nature than the prejudices from their heterosexual counterparts (Bradford 2004; Mulick & Wright Jr. 2002). » Cela pourrait s'expliquer par la peur des femmes lesbiennes d'être trompées par leur conjointe bisexuelle. (Levy-Warren 2016 ; Bostwick et Hequembourg 2014, cité dans Eckstein 2016) En effet, par leurs propos, il semble possible de dire que certaines participantes font preuve d'homosexisme. Sur le sujet de la bisexualité, Dorothée est très claire dans sa position :

J'aime moins les bisexuelles. C'est plate là, mais ce n'est pas des vraies lesbiennes. Les vraies bisexuelles, parce qu'il y a deux catégories de bisexuelles, les open d'esprit et les bisexuelles, celles qui sont autant capables d'être en couple avec un homme qu'une femme, ben c'est rare des vraies bisexuelles! Souvent c'est des filles qui disent ça, mais juste pour coucher avec des filles. Ça fait que ça, j'suis pas intéressée par ça, y'a pas d'avenir avec toi.

Lors de l'entretien avec Gabrielle, cette dernière a décrit sa vision des personnes bisexuelles : « Ça ne doit pas être facile d'être bisexuelle, t'as toujours le cœur entre les deux, tu peux toujours trouver mieux. » L'impossibilité de se retenir d'avoir des relations sexuelles avec des individus masculins et féminins revient à plusieurs reprises.

Certaines recherches (Eckstein 2016 ; Davis 2012) démontrent d'ailleurs qu'il s'agit d'un discours aussi fréquent et dans la communauté LGBTQIA+ que dans la société en général. À ce propos, Gabrielle dit : « Si t'es avec une femme, un moment donné, il va y avoir un gars que tu vas vraiment vouloir y sauter dessus. Si tu es avec un gars, un moment donné, ça va être plus fort que toi, va falloir que tu sautes dessus [une femme]. » Il est fréquent d'entendre des individus homosexuels expliquer que les personnes bisexuelles auront éventuellement un « manque à combler ». Cette idée revient aussi dans le discours de Gabrielle : « La bisexualité, ça fait que ça

peut te manquer [de coucher avec un homme ou avec une femme]. » Chamberland (2007) écrit d'ailleurs que « [l]es lesbiennes font l'objet de préjugés spécifiques qui reposent pour la plupart sur l'idée d'une incomplétude intrinsèque de la sexualité entre deux femmes puisqu'il y manque une présence masculine. » Par contre, pour Gabrielle, ce n'est pas la même chose pour les femmes lesbiennes qui rencontreraient une autre femme qui les intéresse alors qu'elles sont déjà en couple : « C'est pas pareil quand t'es lesbienne. Ça se peut que tu rencontres une belle femme pis que t'aies le goût de coucher avec, mais ça c'est normal, ça s'appelle être un être humain ».

De manière complémentaire, Gabrielle croit qu'il y a plus de lesbiennes aujourd'hui, « malheureusement pour les hommes », parce que l'homosexualité est plus acceptée, que la société est plus ouverte, et aussi parce qu'il est plus facile pour les couples féminins d'avoir des enfants. Cette participante croit qu'il y a « beaucoup de femmes qui se revirent de bord, qui vont faire l'expérience pour voir si c'est possible, pour voir “Si j'ai le goût de virer de bord, est-ce que c'est possible?” ». Ce questionnement semble démontrer que, tout comme les premiers discours sur l'orientation sexuelle, pour cette participante, l'homosexualité serait un choix et qu'il serait possible de changer d'orientation selon une certaine « capacité ». Elle ajoute qu'elle a rencontré plusieurs femmes qui ont fait l'expérience, qui ont eu une relation avec une autre femme, « pour voir » : « Elles auraient pu faire leur vie avec *elle*, mais c'était avec *elle* [seulement]. » Est-ce de la *bicuriosité*? Est-ce de la bisexualité? Il est impossible de répondre à cette question, car seules les femmes concernées pourraient le dire. Chetcuti (2013) dira à ce sujet que « [l]es manières de se dire – ce que l'on appelle l'autonomination – ne vont pas de soi ; il ne suffit pas de vivre des relations avec des femmes pour se nommer lesbienne. »

5.2.3 Les familles

L'homoparentalité, cet « exercice de l'autorité parentale par des conjoints de même sexe », (Usito 2017) est le sujet qui est revenu dans tous les entretiens. Bien que les participantes n'aient pas toutes des enfants, la plupart en désirent et se projettent avec une famille, ce qui vient jouer également sur la vision de leur couple dans les lieux publics. Toutes les participantes sans enfant s'entendent pour dire que lorsqu'elles seront avec leur conjointe et leur(s) enfant(s) hors de leur foyer, elles craindront moins les regards. Bam, qui n'a aucune crainte à paraître en public avec sa conjointe, pense qu'il n'y aura pas plus de problèmes lorsqu'elle sera avec sa famille. Elle pense que ses enfants ne se feront pas nécessairement taquiner parce qu'ils auront deux mamans, puisqu'il y a déjà des familles homoparentales dans la région estrienne. S'ils le sont, ce sera davantage pour leurs valeurs, car elle et sa conjointe sont végétariennes et « écolo ». Sa seule crainte, c'est le « gouvernement et les changements qui pourraient coûter plus cher et mettre un frein à [son] rêve ». Janie et Brigitte sont du même avis, elles souhaitent des enfants et affirment qu'elles ne verraient pas de problème et qu'elles seraient fières d'être en public avec leur famille. Cependant, bien que Janie semble à l'aise avec l'idée d'avoir des enfants en Estrie, sa conjointe, Sophie, est plus réticente, affirmant même avoir peur. En fait, ses craintes visent davantage les enfants qu'elle-même ; elle craint le jugement des autres envers eux, envers leur situation parentale particulière. Sophie souligne qu'elle éviterait de s'établir à Sherbrooke, qu'elle considère davantage comme « une ville jugeante », et choisirait un village de la région un peu plus isolé, où les gens ne la connaissent pas, « où il y aurait un effet de nouveauté, [...] où nous pourrions partir à neuf ». Sa réflexion peut ici paraître paradoxale, étant donné sa peur des jugements. Cependant, ce qui semble important pour elle est de vivre un nouveau départ, dans un milieu où les gens ne sont pas rattachés à des souvenirs négatifs pour elle.

D'un autre point de vue, Isabelle dit se poser beaucoup de questions sur le sujet de la famille. Elle dit progresser dans sa réflexion. Au départ, elle se demandait si elle voulait « vraiment faire subir ça à [s]on enfant », la différence d'être une famille homoparentale. Maintenant, elle appréhende ce que les gens vont dire, mais elle pense que lorsqu'elle aura son enfant, « à ce moment-là, je vais tellement juste être contente d'avoir ma petite famille, mon petit trésor, que le reste, tu t'en fous ».

Pour sa part, Lucie voit la création d'une famille comme un deuil à subir, un deuil « parce qu'avec un gars, c'est vraiment le fruit de votre amour, l'enfant ressemble aux parents... », tandis que dans un couple de même sexe, « il y a forcément une troisième personne impliquée ». Par contre, pour ce qui est de sa présence en public avec sa future famille, elle n'y voit aucun problème : « Je vais être fière de sortir [avec ma famille] ».

Pour Gabrielle, mère d'un enfant, ce n'est pas tout à fait ce qui se passe. Elle affirme n'avoir jamais eu de commentaires déplacés à propos de sa famille, mais ne pas chercher non plus les regards des gens. « En public, tout le monde craque pour mon enfant ; le monde doit bien le savoir [que nous sommes une famille homoparentale], mais tout coule ». Malgré tout, elle évite de regarder les autres lorsqu'elle se trouve avec son enfant et sa conjointe, au cas où ils la jugeraient ; elle ne veut pas être blessée. Gabrielle dit connaître beaucoup d'autres familles homoparentales dans la région³⁶.

Enfin, pour Sandra-Caroll, mère de quatre enfants, « l'ouverture [d'esprit] passe par les enfants », c'est pourquoi elle agit avec sa conjointe « de la même manière qu'elle agirait avec un homme ».

³⁶ Il existe d'ailleurs une page Facebook pour les familles homoparentales en Estrie : www.facebook.com/groups/836003583099674/

Elle ajoute : « J'ai un rôle à jouer dans ma famille, [...] je veux qu'ils sachent que c'est ouvert et qu'ils peuvent être qui ils veulent ». Le seul problème rencontré? Après la naissance de sa fille, lorsqu'elle a fait son « coming out », des gens lui ont dit : « On t'a laissé ta fille? » Après avoir ce commentaire qu'elle considère choquant, elle rappelle qu'il y « en a encore qui attribue l'homosexualité à la pédophilie » et que les médias n'aident pas, car « ils déforment, twistent ça ». Cet amalgame erroné est d'ailleurs l'un des plus anciens concernant l'homosexualité : « Dans les grands combats menés par les personnes LGBT, il y a certainement eu celui de déconstruire cette fausse perception qui associait l'homosexualité à la déviance sexuelle et à la pédophilie » (Vaillancourt et Asselin 2016).

5.2.4 L'apport de la personnalité

La personnalité, constituée de facteurs acquis consciemment et inconsciemment, structure les individus et influence les interactions en société (Froquet [s.d.]). Elle a un apport particulier dans la présentation et l'affirmation de soi. La personnalité étant construite en partie par le vécu, les expériences, la culture et l'influence des différents milieux, elle se manifestera de façons diverses pour chaque personne. Selon Devito, Chassé et Vezeau (2014), « [l]es personnes très sociales et extraverties se font davantage connaître que les personnes peu sociales et introverties. Celles qui ont généralement peur de parler se révèlent moins que celles qui communiquent davantage. » Est-ce que cela se manifeste de la même façon pour les femmes lesbiennes? Bien que peu de recherches lient directement la personnalité et le rapport à la visibilité des couples de même sexe, il est possible de faire des rapprochements entre certains types de personnalité et l'expérience homosexuelle dans les lieux publics.

Les entretiens réalisés dans cette recherche font ressortir certaines caractéristiques des couples féminins. Premièrement, la confiance en soi et le tempérament des femmes impliquées sont déterminants dans les interactions. Les femmes ne craignant pas d'afficher leur homosexualité dans cette recherche semblent toutes très à l'aise avec leur orientation sexuelle et ont plutôt confiance en elles, selon leurs dires. Elles démontrent également une personnalité plus extravertie. À l'opposé, les femmes s'invisibilisant davantage font généralement preuve d'un certain inconfort avec leur orientation sexuelle, paraissent plus discrètes et introverties. Les propos de Lucie corroborent cette théorie : « La première chose à faire c'est que je m'assume avec moi-même, et après ça va juste mieux passer dans les lieux publics. » Selon elle, tout passe d'abord par la personne elle-même.

Dans le même ordre d'idée, Gabrielle soutient que la propension à la démonstration tient de l'héritage familial : « Ma sœur est hétéro et elle n'est pas super démonstrative. [...] On est de même. » Elle dit être une personne plus introvertie en public, mais que ce ne serait pas seulement à cause de son homosexualité. Autrement dit, elle n'attribuerait pas réserve à paraître ouvertement en public avec son épouse qu'à son orientation sexuelle.

Un autre aspect important de la personnalité des participantes dans cette recherche est leur volonté de faire plaisir à leur conjointe, ce qui affecte leurs démonstrations d'affection en public. En effet, qu'elles soient à l'aise ou non dans les lieux publics, toutes les femmes rencontrées sont unanimes : elles respectent leur conjointe et sa volonté de s'afficher ou non. Pour Sandra-Caroll, c'est évident : « Si moi sur une échelle d'aisance je suis à 10 et elle à 5, c'est à moi à descendre, ce n'est pas à moi à la tirer à 10. » Elle s'informe du comportement à favoriser sur les lieux où sa conjointe est plus connue afin de la respecter dans son désir ou non d'être un couple visible en public.

Pour Gabrielle, il est important de ne pas décevoir sa copine. Aussi, malgré son malaise personnel à être démonstrative en public, elle dit se « laisser faire » : « Je ne veux pas que ma blonde vive un rejet si j'enlève sa main ou si je me tasse pour ne pas recevoir de bec. [...] Ma blonde est plus importante que mon malaise. » Elle surmontera donc ses limites personnelles pour satisfaire sa conjointe.

Même son de cloche pour Isabelle qui dit « tâter le pouls » de sa conjointe lorsqu'elles se trouvent dans des lieux publics. Bien qu'elle soit plus à l'aise, Isabelle respectera la volonté de sa conjointe, qui, souvent, ne souhaite pas paraître en couple hors des lieux privés ou des « bars gays » : « Ça va dépendre de ma blonde, de comment elle le *feel* [l'endroit]. »

Enfin, bien que les questions aux participantes n'aient pas été dirigées pour explicitement faire un lien avec leur personnalité et leur présentation en public, il est possible de percevoir une corrélation entre la personnalité des participantes, leur ouverture de soi et leur désir d'être visible ou pas en tant que lesbienne. Cette observation peut-elle être généralisée? Est-ce que cela a un impact sur la reconnaissance des couples féminins et sur leur acceptation dans la société? Les résultats de cette recherche suggèrent qu'à petite échelle, ce serait le cas. Évidemment, les raisons de l'(in)visibilité ne sont pas uniquement reliées à la personnalité des participantes, le contexte social et culturel jouant aussi un rôle important dans leur affirmation de soi.

5.3 La présence des couples féminins en Estrie

Alors que la majorité des recherches sur les questions LGBTQIA+ concernent les grands centres urbains, qu'en est-il de la vie en Estrie? Est-ce que la présence des couples féminins est perceptible? Quels sont les lieux fréquentés par ces couples? Enfin, comment vivent-ils dans cette région alors qu'ils s'éloignent de la norme sociale actuelle?

5.3.1 Les perceptions

Aucune statistique n'indique le nombre de couples féminins qui vivent en Estrie. Cependant, les participantes semblent avoir une idée approximative sur le sujet. Il est tout d'abord intéressant de noter qu'il y a une perception différente chez les femmes interviewées par rapport à la présence des couples féminins dans la région.. Janie, originaire de Magog, affirme qu'« [i]l y aurait moins de couples de même sexe à Magog ou ils seraient moins démonstratifs. [...] Les filles gaies semblent plus réservées. Je vois plus de gars gais. » Cependant, c'est l'idée contraire qui semble plus populaire auprès des autres femmes interrogées. Selon elles, il y aurait plus de couples de femmes que de couples d'hommes en Estrie.

Bam, qui habite Sherbrooke, dit : « Deux gars, c'est plus rare que j'en vois en ville, mais ça arrive souvent pour des filles, j'en vois vraiment plus, des filles qui se tiennent la main. Y'en a pas mal qui osent. » Elle ajoute même que « les femmes sembleraient plus ouvertes à se montrer en public » que les hommes.

Réalisée dans la région parisienne, l'étude de Marianne Blidon (2008) démontre une différenciation selon les sexes.

Tableau : Visibilité différentielle selon le sexe

Déclare	Lesbiennes (12%)	Gays (88%)
Se tenir par la main (dans sa commune de résidence)	50%	39%
Se tenir par la main (hors de sa commune de résidence)	75%	61%
S'embrasser (dans sa commune de résidence)	41%	36%
S'embrasser (hors de sa commune de résidence)	62%	54%

Source : sondage sur les parcours (Blidon/tetu.com, 2007)

Selon ce tableau, les femmes seraient généralement plus démonstratives que les hommes ; serait-ce ce qui se passe en Estrie?

Bien que les participantes n'aient pas toutes émis d'opinion sur la présence des couples féminins en Estrie, plusieurs ont exprimé leur bonheur d'en voir dans les lieux publics. Sur ce point, Sophie s'exclame : « Je vois de plus en plus de couples de lesbiennes en Estrie, c'est tellement une réussite! Ça me rassure! » Son de cloche similaire chez Dorothee, qui ajoute : « Quand on voit d'autres couples de filles sur la rue, je le dis à ma blonde : “Eh, regarde!” On est comme ratouneuses. Je suis contente de voir ça, même si ce sont des *camionneuses*³⁷. Bravo, elles marchent la tête haute! » Isabelle offre elle aussi une appréciation positive : « Je suis contente qu'aujourd'hui ce soit ça la vraie vie, mon vrai quotidien. C'est le *fun* d'en voir de plus en plus. En fait, ce n'est pas qu'il y en a plus qu'avant, c'est juste qu'on prend plus notre place, on arrête de se mettre des barrières et de s'empêcher de vivre. »

Il est également intéressant d'essayer de comprendre pourquoi les couples féminins seraient plus présents et plus démonstratifs que les couples masculins, en Estrie, selon les impressions des participantes³⁸. L'une d'elles a une théorie sur la raison de cette présence. En effet, Gabrielle affirme qu'il « y a plus de femmes en couples en région que de gais. Les gars vont plus aller à Montréal, les femmes restent plus dans leur patelin. Les femmes ont une meilleure statistique³⁹ de relation de couple, elles restent plus longtemps en couple que les gars gais, elles font le tour moins vite. » L'Institut de la statistique du Québec rapporte qu'il y a maintenant plus de

³⁷ Le terme *camionneuse* a été laissé dans la citation pour démontrer, encore une fois, que certains stéréotypes et termes péjoratifs désignant les lesbiennes masculines persistent dans la communauté LGBTQIA+ elle-même.

³⁸ Aucune donnée statistique d'une autre ville ou d'un village n'a été trouvée afin de comparer avec l'Estrie.

³⁹ La participante ne se rappelle ni les chiffres exacts ni la source, mais elle dit avoir lu cette affirmation. Cette statistique n'a cependant pas été retrouvée lors de mes recherches.

mariages entre femmes que de mariages entre hommes (2015) et qu'il y a plus d'hommes séparés que de femmes (2016)⁴⁰. Le propos de Gabrielle est donc plausible.

Cette participante ajoute : « Lorsque je vois d'autres couples de femmes, ça me fait sourire, je me dis : ah oui c'est vrai, y'en a plein! Le ratio est en train d'augmenter. Je pense qu'il y a plus de lesbiennes aujourd'hui, aussi parce qu'il y a des possibilités de faire des enfants. » Il est pertinent de noter que cette participante semble chercher à plusieurs reprises à expliquer la raison de la présence de couples féminins dans la région. Elle ajoute d'ailleurs, sur ce sujet, que « l'homme a plus de travail à faire pour garder sa femme aujourd'hui, y'a beaucoup de femmes qui se revirent de bord, qui vont faire l'expérience pour voir si c'est possible. » Pourquoi certaines participantes présentent ce besoin d'expliquer la présence lesbienne? Est-ce pour rationaliser? Se sentir mieux? Plus acceptées?

5.3.2 L'importance des lieux

*C'est-tu un restaurant pour humains ici? Oui? Bon! on va être deux, merci. —
Sandra-Caroll*

En 2001, Monique Wittig écrivait : « Vivre en société c'est vivre en hétérosexualité ». Il a été discuté que certaines participantes, comme Isabelle, Dorothée et Brigitte, par exemple, analysaient les lieux où elles se trouvent, les gens présents, leurs comportements et leurs paroles, afin de saisir s'il y avait des « dangers » pour leur couple. Cette analyse leur permet

⁴⁰ L'Institut de la statistique du Québec a cessé, après 2008, la production du fichier statistique portant sur les divorces. Le mariage pour individus de même sexe est permis depuis 2014 au Québec, cependant, les statistiques de 2004 à 2008 n'ont pas traité les couples de même sexe séparément dans les résultats. Il semble donc impossible de déterminer le nombre de divorces par sexe pour les couples homosexuels au Québec.

premièrement d'adapter leurs comportements afin de laisser court ou non à leurs démonstrations d'affection, et deuxièmement, d'ajuster leur présentation et leur affirmation de soi, si nécessaire.

À cet égard, l'ensemble des participantes dit agir différemment lorsqu'elles se trouvent dans un endroit où elles ne connaissent personne, par exemple dans une autre ville ou un autre village que leur lieu de résidence, ou encore lorsqu'elles vont à Montréal. Même si leur orientation sexuelle est connue dans leur milieu, les femmes interrogées pour cette étude affirment se sentir plus à l'aise d'être avec leur conjointe lorsqu'elles savent qu'il y a moins de chance qu'elles rencontrent des personnes qu'elles connaissent. Les recherches de Blidon (2008) tendent d'ailleurs à démontrer que les lesbiennes seraient plus démonstratives hors de leur lieu de résidence. Ces résultats de recherche correspondent aux propos des participantes à mon étude, par exemple, Dorothée dit : « J'agis normalement⁴¹ quand je ne suis pas dans ma ville » ; sa conjointe, Brigitte, exprime être plus démonstrative lorsqu'elle ne connaît personne, lorsqu'elle est dans d'autres lieux (que Sherbrooke) ; Lucie et Sophie affirment toutes deux être plus à l'aise à Montréal, car les gens ne les connaissent pas là-bas.

Pour Isabelle, qui vient de Windsor, c'est à Sherbrooke qu'elle dit se sentir bien, plus loin de son village natal : « Quand j'arrive à Sherbrooke, je suis pas mal plus détendue. » Même si les deux lieux sont à moins de 30 km l'un de l'autre, Isabelle remarque une différence importante. À Windsor, elle craint de revoir les personnes qui se moquaient d'elle au secondaire, même si cela fait plusieurs années. Elle dit « changer de trottoir » si elle en croise une. Elle ajoute : « C'est un petit village et si t'es différent, on n'aime pas ça, ça fait que ça a pris du temps avant que je

⁴¹ La notion de « normal » fait ici référence au comportement généralement accepté pour les couples hétérosexuels, soit entre autres tenir la main et embrasser son ou sa conjoint.e.

trouve “l’autre lesbienne de Windsor” et qu’on devienne amies. » Elle dit qu’à Sherbrooke, contrairement à Windsor, « tu as toujours une amie qui en connaît une et qui t’en fait connaître ».

L’importance des lieux se fait aussi sentir chez Sophie, qui explique que « ça va dépendre de l’endroit », s’il y a des familles, elle considère que c’est moins propice que son couple soit visible. Sandra-Caroll tient un discours semblable lorsqu’elle affirme que « lorsqu’il y a des enfants, je me retiens, [...] je ne vais pas être trop extravertie ». Dans un autre ordre d’idée, Sophie dit que « [c]’est aussi selon le *feeling*, si je constate que les gens semblent être ouverts d’esprit, je vais plus me laisser aller. »

Les femmes interrogées disent généralement être plus à l’aise dans un bar gai ou à un événement LGBTQIA+, comme *Fière la Fête — Fierté Sherbrooke Pride* (FLF). En Estrie, il n’existe qu’un seul⁴² bar explicitement pour les individus de la diversité⁴³, soit L’Otre Zone, à Sherbrooke. La majorité des participantes dit y être plus à l’aise et se sentir elles-mêmes lorsqu’elles sortent à cet endroit. Ce bar est entre autres important pour Lucie qui dit y aller « parce que ça me fait du bien d’être entourée de “semblables” ».

Isabelle dit qu’à « L’Otre Zone, pas de problème, c’est comme si c’était le *safe space* de la place. Sinon, les autres bars, ça va dépendre [...], je fais un tour d’horizon avant pour voir s’il y a du danger, si c’est correct ». Cette participante, la plus jeune des femmes interrogées, dit également éviter certains lieux où il semble plus certain de rencontrer des personnes plus homophobes : « C’est sûr qu’on évite les places genre le Living⁴⁴. On ne sait jamais sur qui on peut tomber. On

⁴² Il en existait qu’un au moment de faire les entrevues.

⁴³ L’expression « de la diversité » est utilisée ici afin d’inclure la diversité de genre ainsi que la diversité sexuelle.

⁴⁴ Le Living Room est une boîte de nuit de Sherbrooke dite *branchée* où la clientèle est généralement perçue comme plutôt jeune, hétéronormative et peu ouverte à la diversité.

essaie de rester dans une zone neutre et *friendly*.» Cela rejoint les propos de Goffman qui écrit qu'« alors même que le souci de garder la face concentre l'attention sur l'activité en cours, il est nécessaire, pour y parvenir, de prendre en considération la place que l'on occupe dans le monde social en général. » (1974, p. 11) Que l'on parle du monde social ou des lieux publics, l'idée s'applique tout autant ; les lieux semblent très importants pour les couples féminins estriens.

En effet, bien qu'un bar LGBTQIA+ semble primordial, pour certaines participantes, ce n'est pas suffisant : « Il n'y a pas de lieux pour les lesbiennes dans la région, le meilleur moyen de se rencontrer, c'est par Internet », dit Lucie. Sophie est du même avis. Pour sa part, Isabelle affirme qu'il « manque de places, d'endroits où tu peux te rassembler, mais en même temps, on ne pourra jamais créer quelque chose comme [à] Montréal ». Elle souhaiterait l'existence d'un petit café *friendly* pour rencontrer d'autres personnes, tout en n'étant pas dans une ambiance de fête, comme dans un bar. Dans le même ordre d'idée, Dorothée explique qu'« [i]l devrait y avoir autre chose que le bar gai, mais sommes-nous assez? Sherbrooke, on n'est pas tant *willing* comparé à Montréal, on n'est pas tant *hot*. On fait un peu banlieue. » Il est donc possible de ressentir le besoin des femmes interrogées d'avoir d'autres lieux LGBTQIA+ en Estrie. Lors d'une discussion informelle avec Line Chamberland (2015), la chercheuse et sociologue mentionnait qu'il est effectivement difficile de garder des lieux exclusivement LGBTQIA+ dans les plus petites villes, particulièrement les endroits pour lesbiennes. Pour Chamberland, un moyen d'ouvrir les lieux à la diversité sexuelle et de genre serait de placer des collants aux couleurs du drapeau arc-en-ciel dans les fenêtres des commerces pour signifier leur ouverture. Le terme utilisé par les participantes pour signifier cette ouverture est *friendly* ou *gay friendly*. Isabelle insiste pour dire que malgré qu'il n'y ait « pas beaucoup d'endroits où se rassembler, le *friendly* est important ». Ce terme semble connoter une certaine sécurité pour ses utilisatrices.

Concernant les événements LGBTQIA+, il y en a très peu dans la région. Le plus gros rassemblement est la fierté de Sherbrooke, *Fièrè la Fête - Fierté Sherbrooke Pride* (FLF). Cet événement, qui a attiré plus de 600 personnes lors de l'édition de 2016 (Beaudoin 2016) et auquel, en 2017, le maire et des conseillers municipaux ont participé, constitue le moment très attendu de la communauté LGBTQIA+ en Estrie et est généralement apprécié des participantes. Bam décrit FLF comme un événement « festif et agréable qui permet peut-être d'ouvrir les esprits [à la société] ». Pour Lucie, c'est « Wow! Ça fait du bien FLF, c'est un peu comme le Village, t'es parmi les tiens ». Isabelle complète cette idée en disant qu'« avoir FLF et le GRIS Estrie, c'est génial. Enfin Sherbrooke arrive sur la *map*! » Cependant, puisqu'il s'agit d'un événement ouvert à tout le monde et qui se tient à l'extérieur dans un lieu public, au Marché de la Gare de Sherbrooke, s'y rendre peut aussi être un défi de taille. Pour Dorothée, l'idée de se retrouver à cette fête n'est pas imaginable : « Si j'y allais et que je croisais quelqu'un, je me sentrais obligée de me justifier, je “patinerais” encore pour effacer les doutes [sur mon orientation sexuelle]. Je fermerais la porte à toutes les questions. » Le commentaire de cette participante démontre qu'il faut une certaine aisance à paraître dans les lieux publics et un certain niveau d'auto-affirmation pour pouvoir assister à ce genre d'événement grand public. Les propos de Dorothée confirment que n'est pas le cas pour tous les couples féminins.

Isabelle a mentionné le GRIS Estrie comme étant un point positif. En effet, la présence du GRIS Estrie contribue non seulement à la démystification de l'homosexualité et de la bisexualité, tel que le définit le groupe dans son mandat, mais également à créer des événements rassembleurs pour la communauté LGBTQIA+ de l'Estrie. Cet organisme a mis sur pied une soirée annuelle de

financement. En 2016, une soirée spéciale a été créée par l'organisme. La *Soirée Démystik* a réuni plus de 450 personnes (Reid 2017) de tous les horizons⁴⁵. Ce nombre impressionnant suggère le besoin pour les gens issus de la diversité sexuelle et de genre de l'Estrée de se retrouver et de célébrer entre eux, bien qu'un certain nombre minoritaire de participant.e.s soit des donateurs externes.

Toutefois, bien que les événements grand public semblent ravir la majorité des participantes, un élément est important à considérer pour elles : la foule. L'effet de foule est parfois bénéfique, et parfois problématique pour les femmes interrogées. Isabelle dit faire plus attention lorsqu'il y a une foule, elle ne veut pas attirer l'attention. Pour sa part, Sophie dit toujours avoir eu peur de l'effet de groupe, car il peut y avoir une perte de contrôle. Elle ne voudra donc pas que sa conjointe lui prenne la main, par exemple. Cette participante affirme que dans la rue, il y a beaucoup de mouvements, mais qu'il y a moins de chance de croiser des gens qu'elles connaissent. Elle ajoute qu'elle est tout de même moins à l'aise dans une foule, car elle a peur de rencontrer des gens qu'elle connaît et craint de décevoir des personnes qu'elles n'auraient pas vues depuis longtemps. Ces individus verraient qu'elle est lesbienne, alors qu'ils ne le savaient peut-être pas. Sophie osera peut-être de « petites démonstrations, mais très brèves ». Elle précise qu'elle n'apprécie pas de vivre cette « peur de l'autre » : « Je trouve ça plate de dire ça, j'aimerais ça aller de l'avant dans mon évolution ». Cette peur serait-elle aussi celle de la violence? Selon les recherches de Zélinger (2002, p. 4), « la violence physique envers les lesbiennes a le plus souvent lieu dans la sphère publique et est le fait des inconnus. Les femmes hétérosexuelles sont

⁴⁵ Cette soirée était ouverte aux gens de toutes les orientations sexuelles, pas seulement aux personnes de la communauté LGBTQIA+.

le plus souvent seules quand elles sont attaquées, les lesbiennes sont plus souvent à deux, i.e. visibles en tant que lesbiennes. » Est-ce qu'en considérant cette information et les craintes des participantes, il serait juste de croire que les événements réservés aux personnes LGBTQIA+ et à leurs alliés seraient préférables? Et qu'en est-il des événements réservés uniquement aux femmes? Comme mentionné dans le cadre contextuel, l'existence récente du Collectif 80|20 en Estrie permet de nouveau des espaces et des moments dédiés principalement aux femmes de la communauté LGBTQIA+. Il sera intéressant de suivre l'évolution de ce collectif.

5.3.3 Les ami.e.s et le réseau

Bien qu'il ne touche pas directement le couple, un sujet est revenu dans tous les entretiens : les amitiés. La récurrence du sujet pointe un aspect important des réalités lesbiennes en région. Lorsque les participantes parlent de leur réseau d'ami.e.s, toutes ne voient pas les choses de la même façon, encore une fois. Trois portraits se dressent alors : les participantes qui n'ont que des amies lesbiennes, celles qui ne côtoient que des personnes hétérosexuelles, et celles qui ne font pas de différenciation d'orientation sexuelle.

Bien qu'elle ait des ami.e.s hétérosexuel.le.s, Isabelle dit privilégier ses amies lesbiennes que parce la relation est plus intéressante : elles partagent les mêmes intérêts, vont regarder des films LGBTQIA+ ensemble, vont discuter de sports et vont « essayer de trouver c'est qui *la* lesbienne dans l'équipe ». Pour cette participante, il est plus facile et agréable d'avoir des conversations avec ses amies lesbiennes : « C'est plate quand je suis juste avec des hétérosexuelles. [...] C'est tout le temps des commentaires ou des conversations sur le sexe avec les gars. [...] “Ouin pis toi Isa, le ciseau?” Ah! Come on les filles! » Ce genre de questions lui déplaît et la pousse à éviter des soirées exclusivement constituées de personnes hétérosexuelles. Brigitte a un point de vue

similaire et explique ne pas se sentir à sa place avec une *gang* de personnes hétérosexuelles, car elles n'ont pas les mêmes intérêts et se sentent parfois à part : « Entre gais et lesbiennes, on se comprend au moins. »

Pour leur part, Sandra-Caroll et Lucie disent avoir principalement des ami.e.s « plutôt straight ». Lucie explique qu'elle ne veut pas « retourner dans le monde de *gouines*, tout le monde couche ensemble ou est sorti avec l'une et l'autre ». Ce stéréotype revient d'ailleurs à plusieurs reprises dans les entretiens. Lucie dit même avoir déjà réalisé une carte des relations entre les lesbiennes en Estrie, « comme dans *the L Word*⁴⁶ ! »

La carte des relations entre femmes lesbiennes à laquelle Lucie fait allusion été présentée à l'écran dans l'épisode pilote de la série *The L Word* en 2004. Cette représentation visuelle des relations sexuelles entre les femmes d'une même ville ou d'une même région partirait d'une réalité propre à la communauté lesbienne (Akass et McCabe 2006). Les auteures de « Reading *The L Word* : Outing Contemporary Television », Kim Akass et Janet McCabe (2006), soutiennent d'ailleurs que la plupart des spectatrices lesbiennes se retrouvent dans cette carte, « only the names of our pit stops were different ». (p. 112) Elles disent même : « [...] we were reminded of exactly how “incestuous” our sexual behaviors are. » (p. 112) Bien que la monogamie sérielle, soit le fait de vivre des relations exclusives les unes après les autres (Chetcuti 2013, p. 149), semble être le mode de vie privilégié par les participantes et par les couples féminins estriens, la fréquence à laquelle les couples changeraient de partenaire pourrait être problématique pour certaines femmes, selon les propos de Lucie, Gabrielle et Dorothée.

⁴⁶ *The L Word* est une série américaine créée par Ilene Chaiken qui met en scène un groupe d'amies lesbiennes vivant à Los Angeles. Elle a été diffusée de 2004 à 2009 sur Showtime.

Ces deux dernières participantes tiennent un discours semblable à celui de Lucie. Dorothée dira que de « se tenir juste avec des filles lesbiennes, ça fait du “gouinage”. On est un petit réseau, tu sors avec l'ex d'elle et d'elle, y'a pas tant de diversité. » Cette idée de réseau plutôt fermé est aussi présente dans le discours de Gabrielle : « J'ai presque juste des amies gaies parce que j'ai toujours été dans le milieu. Des fois, c'est lourd. Tout le monde a couché avec tout le monde, tout le monde met son grain de sel dans les histoires des autres, ça devient compliqué. » Cependant, Gabrielle dit qu'aujourd'hui, son réseau est un peu plus « équilibré » qu'avant, qu'elle a aussi des ami.e.s hétérosexuel.le.s.

Un aspect intéressant abordé par certaines participantes est la notion de « réseau lesbien », de communauté ou « d'ensemble de lesbiennes ». À Montréal, il y a Le Village, ce quartier gai où se trouvent plusieurs bars, restaurants et saunas pour les gens de la diversité sexuelle et de genre. Bien que des hétérosexuelles y habitent et s'y promènent, il demeure tout de même que c'est l'endroit de prédilection pour se retrouver entre LGBTQIA+. Selon Sophie, qui est régulièrement à Montréal, le réseau estrien ne serait pas le même que dans la métropole : « Ici, y'a moins de réseaux qu'à Montréal, selon moi. C'est plus disparate, c'est aussi moins menaçant. C'est un point positif aux régions! »

Lorsqu'il est question de *communauté*, le discours est semblable. Premièrement, Brigitte dit qu'il existe, en Estrie, une « communauté gaie », bien qu'elle dise ne pas employer le terme *communauté* en général, mais plutôt l'expression « dans le monde gai ». Gabrielle, qui réfère souvent à « ses premières années de lesbienne », explique que « dans les premières années du bar [gai], le monde y allait pour se sentir entre eux. Y'avait une communauté. Maintenant, le bar est un taudis [...], j pense qu'il n'y en a plus de communauté, c'est plus des petites *gangs* que je vois. » Ici, un lien est fait entre le bar et la communauté. Est-ce qu'un lieu physique est nécessaire

pour créer une communauté? Est-ce qu'une communauté peut exister sans être reconnue comme telle? Comment le fait de former une communauté peut-il être favorable ou nuisible aux couples féminins en Estrie?

5.4 Discussion

De ces entretiens et de l'analyse des résultats, il est possible de faire ressortir certaines caractéristiques de l'(in)visibilité de la présence des couples féminins, concept central de cette recherche. Premièrement, tout comme le *concept de soi* le propose, la façon dont se perçoivent les participantes semble avoir une incidence sur leurs démonstrations d'affection et leur communication. À ce sujet, Adler et Towne (1991) expliquent que :

[L]es personnes ayant une haute estime d'elles-mêmes — s'attendent à ce que les autres les acceptent ; ne craignent pas la réaction des autres ; sont capables de se défendre face à des réflexions négatives des autres, [alors que] les personnes ayant une piètre estime d'elles-mêmes — s'attendent à ce que les autres les rejettent ; appréhendent une réaction négative ; éprouvent des difficultés à se défendre face aux réflexions négatives des autres (p. 50).

Bien que le corpus de cette recherche soit limité et qu'il soit impossible de généraliser, les participantes semblent toutes correspondre à ce portrait, ce qui pourrait expliquer, en partie du moins, leur aisance ou leurs craintes à paraître en couple dans les lieux publics. Les femmes qui s'affirment davantage disent être très à l'aise avec leur orientation sexuelle et ont plutôt confiance en elles. Elles donnent également une impression de personnalité extravertie et forte. Au contraire, les femmes souhaitant demeurer plus discrètes et effacées disent généralement éprouver un certain inconfort avec leur orientation sexuelle. Elles paraissent ou rapportent être plus discrètes et introverties. Il semblerait donc exister un lien entre le *soi* des participantes et leur souhait d'être (in)visible. Est-ce que cela pourrait avoir un impact sur la reconnaissance des

couples féminins en général et sur leur acceptation dans la société? L'impression créée par ces résultats de recherche suggère qu'à petite échelle, ce soit le cas.

Deuxièmement, avant de réaliser les entretiens, je pensais qu'il existerait un lien fort entre une visibilité large⁴⁷ de la part des participantes et un certain militantisme. Ce lien ne s'est pas confirmé. Seule Bam semble avoir une visibilité large et faire preuve d'un certain militantisme, affirmant être plus démonstrative avec sa copine lorsqu'elle voit que les gens les regardent. Janie et Sandra-Caroll, qui font elles aussi preuve d'une visibilité large, ne le font pas dans un souci de militantisme ou de revendication. Au contraire, même Sandra-Caroll insiste pour dire que « plus on va prendre notre place, plus la société va l'accepter, mais moi, ça ne m'appartient pas de faire avancer la cause homosexuelle dans la ville de Sherbrooke. ».

Bien qu'elles ne soient pas militantes, les participantes présentant une visibilité sélective à large semblent posséder davantage d'assurance que celles présentant une visibilité restreinte à la sphère privée. Goffman emploie le terme *assurance* pour « désigner l'aptitude à supprimer et à dissimuler toute tendance à baisser la tête lors des rencontres avec les autres. » (Goffman 1974, p. 12) Cette assurance permettrait un mieux-être et un mieux vivre pour les personnes concernées. Plus les femmes présentent de l'assurance, plus elles sont à l'aise et plus leur réalité passera bien. Sandra-Caroll dit d'ailleurs, à ce sujet : « Plus tu le dis facilement, sans gêne et sans honte, plus les gens vont dire “coudonc, ça fait pas mal ça”, donc plus ce sera facile à accepter. » Ce propos fait écho à Goffman (1974), lorsqu'il écrit que « [l]orsqu'une personne ressent qu'elle réussit à garder la face, sa réaction est typiquement de confiance et d'assurance. Suivant

⁴⁷ Les différents degrés de visibilité énoncés ici réfèrent à ceux présentés dans le cadre contextuel (Chamberland et Paquin 1997)

fermement sa ligne d'action, elle estime qu'elle peut garder la tête haute et se présenter ouvertement aux autres » (p. 11-12).

Enfin, les limites de cette recherche, dont le nombre de participantes et la durée des entretiens, qui étaient, je le rappelle, d'une durée moyenne de 1 heure 06 minutes et étaient réalisés de manière individuelle, ont contribué à certaines difficultés d'analyse, comme l'impossibilité de tirer des observations générales à partir des résultats et la difficulté de comparer les discours des participantes. L'un des principaux défis à surmonter était la contradiction entre les propos de certaines femmes. Pour ne nommer qu'un exemple, Isabelle a expliqué qu'aujourd'hui, « on arrête de se mettre des barrières et de s'empêcher de vivre ». Par contre, ce n'est pas le cas pour d'autres, comme Dorothée et Brigitte, qui disent, à l'inverse, s'imposer elles-mêmes une barrière à leurs démonstrations d'affection en public. Ces propos contradictoires peuvent s'expliquer par les différents vécus des femmes interrogées, bien que les participantes vivent toutes dans la même région.

De plus, certaines femmes se contredisent elles-mêmes, surtout lorsqu'il est question de leur visibilité. Par exemple, Dorothée dit que c'est à cause de son travail qu'elle est moins démonstrative en public, mais ajoute qu'elle est heureuse que « ça ne se voi[e] pas » qu'elle et sa conjointe forment un couple, car ça les « préserve » et évite qu'elles reçoivent des commentaires homophobes, même à l'extérieur du travail. Ce qui peut être contradictoire, c'est qu'elle poursuit en disant qu'en changeant de ville, il n'y aurait plus ce problème et qu'elle serait plus libre, plus démonstrative, même en gardant un travail similaire. Est-ce que la situation ne serait pas tout simplement reproduite? Est-ce donc vraiment une question de lieu de travail?

Une autre participante qui a exprimé certaines contradictions est Sophie. Au début de l'entretien, elle affirme son aise à paraître en public avec sa conjointe, dit être fière quand les gens devinent son orientation sexuelle, précise être à l'aise au travail et nomme sa conjointe « mon amour » à l'épicerie ou ailleurs. Or, plus tard dans l'entretien, elle mentionne qu'elle est « mal à l'aise », qu'elle est sensible aux regards des autres, à ce que les autres pensent d'elle, et dit ne pas être démonstrative. Qu'en est-il réellement?

D'autres femmes à l'étude se sont également contredites à certains moments de leur entretien. Que signifient ces contradictions? Est-ce que le stress de l'entretien peut avoir déstabilisé les participantes? Est-ce qu'une recherche de « bonne réponse » peut avoir provoqué ces contradictions? Les participantes peuvent-elles éprouver une certaine contradiction interne entre leur désir de manifester de l'affection à leur conjointe en public et leur peur de le faire? Ou cela peut-il représenter les traces de leur cheminement personnel?

Je suis d'avis qu'une étude terrain aurait été fort intéressante, mais qu'une telle recherche ne pouvait se faire dans le cadre de ce mémoire, en plus des entretiens. Cependant, le projet de photos ci-dessous, que j'ai réalisé avec la collaboration d'amies, illustre certains résultats de ma recherche. Il s'agit de représentations. Les participantes au projet de photos sont des figurantes et non les participantes à ma recherche.



Conclusion

Cette recherche explore la réalité de couples féminins, constitués de femmes âgées de 25 à 35 ans, dans les lieux publics en Estrie. C'est la curiosité de connaître d'autres expériences que la mienne qui m'a amenée à réaliser ce mémoire. Par des entretiens avec neuf femmes en couple avec une autre femme, il a été possible de mieux comprendre leur vécu et d'ainsi faire ressortir certaines caractéristiques des couples féminins. La méthodologie employée, soit l'entretien compréhensif de style récit de vie, a contribué à saisir le sens des phénomènes humains à travers leurs temporalités (Burrick 2010).

Le vécu des participantes, parfois similaire mais bien souvent différent, permet d'illustrer neuf façons de vivre en couple de même sexe en Estrie. Par contre, leurs réalités sont singulières et ne peuvent être généralisées à l'ensemble de la communauté estrienne. Il y a, fort probablement, autant de manières de se présenter, de communiquer, de démontrer son affection en public et de vivre son couple homosexuel qu'il y a d'individus dans la société. Toutefois, les portraits dressés dans cette recherche permettent de mieux comprendre comment peut se vivre un couple féminin dans les lieux publics en Estrie : en l'occurrence, celui-ci est toujours en négociation avec son environnement du fait d'appartenir à un groupe minorisé dans un monde hétéronormé.

Ce qui ressort principalement de cette recherche est le fréquent et nécessaire recours, par les conjointes, à la communication non verbale pour se transmettre des informations sur leur évaluation de la situation et ainsi infléchir leur comportement, entre dissimulation et assomption ; l'attention portée par chacune d'entre elles quant à la façon dont elles se présentent en public,

question de négocier leur acceptation ; enfin, une certaine recherche d’auto-invisibilisation des couples féminins eux-mêmes.

La communication non verbale semble utilisée par tous les couples féminins interrogés, mais particulièrement par les femmes préférant invisibiliser leur identité lesbienne. Dans ce cas, la communication passe davantage par les regards. Certaines participantes utilisent également une présentation de soi plus « masculine » pour afficher plus explicitement leur orientation sexuelle, puisque la masculinité chez les femmes est souvent associée, dans la société québécoise actuelle, au lesbianisme. Au-delà de la présentation de soi et des regards, l’ensemble de la gestuelle et des comportements puisse laisser paraître les signes du lien amoureux entre les femmes des couples féminins, bien que cela ne soit pas toujours leur intention.

La majorité des participantes cherchent à s’invisibiliser lorsqu’elles se trouvent dans les lieux publics. Elles utilisent différentes stratégies d’évitement, soit en évitant de « paraître lesbienne » et en privilégiant un soi très féminin, soit en évitant certains lieux ou en réduisant les signes d’affection envers leur conjointe. Bien que cela s’applique principalement dans les lieux publics, le désir d’auto-invisibilisation se fait fortement sentir dans le milieu du travail, où plusieurs affirment éviter de mentionner leur orientation sexuelle de crainte que cela ne leur nuise.

Contrairement aux participantes qui recherchent davantage à taire leur orientation sexuelle, celles qui font preuve d’une visibilité plus large mentionnent le besoin de revendiquer leur orientation sexuelle et leur place, aussi légitime que celle des personnes hétérosexuelles, dans la société. Leur revendication passe soit par leur habillement plus « explicitement lesbien », soit par leur comportement et leurs démonstrations d’affection plus affirmées lorsqu’elles se trouvent en public.

Il est également intéressant de rappeler que selon les participantes, il y aurait plus de couples féminins qu'avant dans la région estrienne et que ceux-ci seraient plus démonstratifs que les couples masculins. Considérant que la majorité des femmes dans cette étude présentent des réticences à se présenter ouvertement avec leur conjointe dans les lieux publics, la dite plus grande présence des couples féminins en Estrie constitue alors un paradoxe. Y a-t-il invisibilisation des couples féminins ou une plus grande sensibilité des lesbiennes à les reconnaître ?

Malgré la présence de couples féminins dans différents lieux publics de la région, la plupart des participantes mentionnent une plus grande aisance à paraître avec leur conjointe lorsqu'elles ne sont pas dans leur ville ou village natal ou dans leur lieu de travail. En fait, elles se font plus discrètes dans les lieux où elles ont plus de chance de rencontrer des gens qu'elles connaissent et se font, au contraire, plus affirmatives dans des lieux ou des événements LGBTQIA+ où elles ne sont pas connues.

L'un des problèmes rencontrés dans la région estrienne est d'ailleurs le manque de lieux où les femmes peuvent se retrouver entre elles. Pour celles qui évoluent principalement à l'intérieur de réseaux d'amie.s LGBTQIA+, les rencontres se font dans des résidences privées. Étant donné la quasi-absence de lieux exclusivement lesbiens, c'est de cette façon que la plupart des nouveaux contacts se créent, par connaissances interposées. Pour celles qui partagent principalement leur amitié avec des personnes hétérosexuelles et ont moins de contacts dans les réseaux lesbiens, ce sont les différentes plateformes sur Internet qui facilitent les rencontres et leur permettent de rencontrer d'autres femmes.

Ce mémoire sur le sujet des couples féminins apporte un certain éclairage aux recherches actuelles et passées. Cependant, certains aspects mériteraient une attention particulière, comme l'intersectionnalité. Dans cette recherche, aucune participante n'est racisée. Est-ce parce qu'il y en a moins en Estrie? Est-ce que ces personnes, qu'elles soient québécoises ou immigrantes, sont moins à l'aise de parler de leur orientation sexuelle? Ont-elles plus de craintes? Ou n'ont-elles tout simplement pas vu passer l'invitation à participer à l'étude? De plus, du point de vue de l'éducation, toutes les participantes détiennent minimalement un diplôme de niveau collégial. Bien que le vécu des neuf femmes soit pertinent, il serait intéressant de discuter avec des femmes d'autres classes sociales, plus défavorisées ou plus aisées, afin de déterminer si la classe sociale affecte la dynamique du couple en public, la présentation de soi et l'aisance à paraître en couple de même sexe hors des sphères privées. Bref, il serait fort intéressant de réaliser une étude qui porte une attention particulière à l'intersectionnalité et les couples féminins au Québec.

Bibliographie

ADLER, Ronald B. et Russell F. PROCTOR. (2015). *Communication et interactions*, Montréal, Modulo, 416 p.

ADLER, Ronald B., et Neil TOWNE. (1991). *Communication et Interactions : La psychologie des relations humaines*. Montréal, Éditions Études vivantes, 358 p.

ASEXUALITÉ. [s.d.] *Association pour la visibilité asexuelle*. [En ligne]
<http://www.asexualite.org/asexualite/> (Page consultée le 20 août 2017).

AKASS, Kim et Janet MCCABE. (2006). *Reading the L Word: Outing Contemporary Television*, New York, I.B Tauris, 249 p.

AVODO AVODO, Joseph. (2010). « Discours, interaction et mise en scène des faces dans la relation éducative institutionnelle », *Signes, Discours et Sociétés* [En ligne] 23 décembre, <http://www.revue-signes.info/document.php?id=2237> (Page consultée le 8 juillet 2016).

BANENS, Maks et Anne MARCELLINI. (2006). « Vie de couple et construction identitaire : Situations de handicap dans l'accès à la vie de couple pour les personnes déficientes », *Rapport de recherches*. 190 p. [En ligne] <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00369325/document> (Page consultée le 12 juillet 2016).

BARGAIN, Héloïse. (2016). « Asexualité : une vie sans sexe », *Radio-Canada* [En ligne]
<http://ici.radio-canada.ca/regions/special/2016/asexualite/> (Page consultée le 20 août 2017).

BARRIER, Guy. (1996). *La communication non verbale : aspects pragmatiques et gestuels des interactions*. Paris, ESF éditeur, 98 p.

BEAUVOIR, Simone de. (1949). *Le deuxième sexe*, Paris, Folio Gallimard, 505 p.

BEAUDOIN, Charles. (2016). « Une fierté record à Sherbrooke », *La Tribune* [En ligne] 28 août, <https://www.latribune.ca/actualites/une-fierte-record-a-sherbrooke-91b70700c64bfd2c1d9bb4f99f5c7234> (Page consultée le 18 octobre 2016).

BERENI, Laure. (2008). « Introduction, Sexe et genre », *Introduction aux gender studies : Manuel des études sur le genre*. Bruxelles, De Boeck, p. 5-35.

BERENI, Laure, Sébastien CHAUVIN, Alexandre JAUNAIT & Ann REVILLARD. (2008). *Introduction aux Gender Studies. Manuel des études sur le genre*. Bruxelles, de Boeck.

BERTAUX, Daniel. (1997). *Les récits de vie*, Paris, Nathan, 180 p.

BLIDON, Marianne. (2008). « Jalons pour une géographie des homosexualités », *L'Espace géographique*, vol. 37, n° 2, p. 175-189.

BLUMER, Herbert. (1986). *Symbolic Interactionism: Perspective and Method*. University of California Press, 208 p.

BONDI, Liz. (1990). "Feminism, postmodernism, and geography: space for women?", *Antipode*, n° 22, p.156-167.

BONDI, Liz. (1991). "Progress in geography and gender : feminism and difference, Progress in Human Geography », *Sage Journal* [En ligne] n° 14, p. 438-445
<http://journals.sagepub.com/doi/abs/10.1177/030913259001400307?journalCode=phgb#articleCitationDownloadContainer> (Page consultée le 19 septembre 2016).

BONDI, Liz and Damaris ROSE. (2003.) "Constructing gender, constructing the urban: A review of Anglo-American feminist urban geography", *Gender, Place & Culture : A Journal of Feminist Geography*, [En ligne] vol. 10, n° 3, p. 229-245,
https://www.researchgate.net/publication/235979626_Constructing_Gender_Constructing_the_Urban_A_Review_of_Anglo-American_Feminist_Urban_Geography (Page consultée le 18 février 2017).

BONICCO, Céline. (2007). « Goffman et l'ordre de l'interaction : un exemple de sociologie compréhensive », *Philonsorbonne* [En ligne] p. 31-48, <http://philonsorbonne.revues.org/102> (Page consultée le 11 avril 2015).

BOUTIN, Clément. (2016). « Comment les réseaux sociaux ont révolutionné le coming out », *Les Inrouptibles*, [En ligne] 1^{er} janvier,
<http://www.lesinrocks.com/2016/01/01/actualite/societe/comment-les-reseaux-sociaux-ont-revolutionne-le-coming-out-11795300> (Page consultée le 17 décembre 2017).

BONNEAU, Micheline. (1998). « L'affirmation lesbienne en milieu régional : une visibilité problématique », *Des droits à reconnaître : les lesbiennes face à la discrimination*, Montréal, éditions du Remue-ménage, p. 167-192.

BOURDIEU, Pierre. (1998). *La domination masculine*, Paris, Seuil, 142 p.

BOURDIEU, Pierre. (1986). « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol. 62-63, juin, p. 69-72.

BOURQUE, Dominique. (2009). « Être ou ne pas être subversives? », *Genre, sexualité & société* [En ligne], vol. 1, printemps, 15 p. <http://gss.revues.org/962> (Page consultée le 20 septembre 2014).

BOUTIN, Gérald. (1997). *L'entretien de recherche qualitatif*. Ste-Foy, Presses de l'Université du Québec, 169 p.

BOZON, Michel. (2005). « Fourier, le Nouveau Monde Amoureux et mai 1968. Politique des passions, égalité des sexes et science sociale. », *CLIO. Histoire, Femmes et Sociétés*, n° 22, p. 123-149.

BOZON, Michel et François HÉRAN. (1987). « La découverte du conjoint. I. Évolution et morphologie des scènes de rencontre », *Population* [En ligne] 42^e année, n° 6, p. 943-985, www.persee.fr/doc/pop_0032-4663_1987_num_42_6_16991 (Page consultée le 14 septembre 2016).

BOZON, Michel et François HÉRAN. (2006). *La formation du couple. Textes essentiels pour la sociologie de la famille*, La Découverte, coll. « Grands Repères », 267 p.

BROSSARD, Louise. (2005). « Trois perspectives lesbiennes féministes articulant le sexe, la sexualité et les rapports sociaux de sexe : Rich, Wittig, Butler », *Les Cahiers de l'IREF*, Institut de recherches et d'études féministes, n° 14, 166 p.

BROWN, Penelope and Stephen C. LEVINSON. (1987). *Politeness: Some Universals in Language Usage*. Cambridge, Cambridge University Press.

BURGOON, Judee K., David B. BULLER and William G. WOODWALL. (1989). *Nonverbal communication, The unspoken dialogue*. Boston, Harper & Row Limited, 538 p.

BURRICK, Delphine. (2010). « Une épistémologie du récit de vie », *Recherches Qualitatives*, Hors Série, n° 8, p. 7-36.

BUTLER, Judith. (1990). *Gender Trouble: feminism and the subversion of identity*, Routledge, 272 p.

BUTLER, Judith. (2005). *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, traduction de C. Kraus. Paris, La Découverte, 272 p.

CALDERÓN, José Luis, Richard S. BAKER and Kenneth E. WOLF. (2000). "Focus Groups: A Qualitative Method Complementing Quantitative Research for Studying Culturally Diverse Groups", *Education for Health*, vol. 13, n° 1, p. 91-95.

CARNEIRO, Nuno Santos et Isabel MENEZES. (2006). « La construction de l'identité des jeunes homosexuels au Portugal », *L'orientation scolaire et professionnelle* [En ligne] <http://osp.revues.org/1085> (Page consultée le 10 avril 2015).

CHAIRE DE RECHERCHE SUR L'HOMOPHOBIE. (2017). *Mémoire et thèses reliés à la diversité sexuelle et la pluralité des genres, parus au Québec de 2000 à 2017*. [En ligne] http://chairehomophobie.uqam.ca/upload/files/Recension_m%C3%A9moiresetth%C3%A8ses2017_FINAL.pdf (Page consultée le 18 décembre 2017).

CHAMBERLAND, Line et Johanne PAQUIN. (2007). « Les stratégies identitaires des lesbiennes et gais vivant dans des régions non métropolitaines du Québec », *Homosexualités : Variations régionales*. Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, p. 13-38.

CHAMBERLAND, Line et Julie THÉROUX-SÉGUIN. (2009). « Sexualité lesbienne et catégories de genre », *Genre, sexualité & société*, [En ligne], vol. 1, printemps, 16 p., <http://gss.revues.org/772> (Page consultée le 12 septembre 2014).

CHAMBERLAND, Line, Gabrielle ROCHARD et Michaël BERNIER. (2013). « Les violences homophobes et leurs impacts sur la persévérance scolaire des adolescents du Québec », *Recherches et éducation*, [En ligne] 8 juin, <http://rechercheseducation.revue.org/1567> (Page consultée le 6 décembre 2013).

CHANFRAULT-DUCHET, Marie-Françoise. (1987). « Le récit de vie : donnée ou texte? », *Cahiers de recherche sociologique*, vol. 5, n° 2, p. 11-28.

CHAPMAN, Rosemary. (1997). « L'écriture de l'espace au féminin : géographie féministe et textes littéraires québécois ». *Recherches féministes*, vol. 10, n° 2, p. 13-26.

CHAUVIN, Sébastien et Arnaud LERCH. (2013). *Les sciences sociales et l'homosexualité, Sociologie de l'homosexualité*, Coll. « Repères », Paris, La Découverte, p. 10-21.

CHAXEL, Sophie, Cécile FIORELLI et Pascale MOITY-MAÏZI. (2014). « Les récits de vie : outils pour la compréhension et catalyseurs pour l'action. » *Revue Interrogations*, [En ligne], janvier, n° 17, <http://www.revue-interrogations.org/Les-recits-de-vie-outils-pour-la> (Page consultée le 10 avril 2015).

CHETCUTI, Natacha. (2013). *Se dire lesbienne : Vie de couple, sexualité, représentation de soi*, Petite Bibliothèque Payot, (c2010), 300 p.

CHETCUTI, Natacha. (2014). « Autonomation lesbienne avec les réseaux numériques », *Hermès, La Revue*, vol. 69, n° 2, p. 39-41.

CIASULLO, Ann M. (2001). "Making Her (In)Visible: Cultural Representations of Lesbianism and the Lesbian Body in the 1990s", *Feminist Studies*, vol. 27, n° 3, automne, p. 577-608.

COLLECTIF 80|20. (2017). [En ligne] www.facebook.com/collectif8020 (Page consultée le 16 décembre 2017).

COMMISSION DES DROITS DE LA PERSONNE ET DES DROITS DE LA JEUNESSE. [s.d.] « Droits de la personne – Motifs interdits. » [En ligne] <http://www.cdpcj.qc.ca/fr/droits-de-la-personne/motifs/Pages/orientation-sexuelle.aspx> (Page consultée le 22 août 2017).

CUSTEAU, Jonathan. (2017). « Zone agricole, un plan de développement sera adopté en 2018. » *La Tribune* [En ligne] 26 avril, <https://www.latribune.ca/actualites/sherbrooke/zone-agricole--un->

plan-de-developpement-sera-adopte-en-2018-a2168d88e93cf46ffda92c85d49fb98d (Page consultée le 16 décembre 2017).

DAGNAUD, Monique. (2011). *Génération Y, Les jeunes et les réseaux sociaux, de la dérision à la subversion*. Paris, Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.), Coll. « Nouveaux Débats », 172 p.

DAVIS, Dominic. (2012). « Orientation sexuelle », *Pink Therapy*, Traduction d'Olivier Cormier-Otaño, [En ligne] 7 juin, http://www.pinktherapy.com/Portals/0/Downloadables/Translations/F_SexualOrientation.pdf (Page consultée le 15 mars 2017).

DEJOURS, Christophe. (1999). « Violence ou domination? », *Travailler*, n° 3, 19 p.

DESLAURIERS, Jean-Pierre. (1991). *La recherche qualitative : guide pratique*. Montréal, McGraw-Hill, 142 p.

DEMCZUK, Irène et Frank W. REMIGGI. (1998). *Sortir de l'ombre : Histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal*. Montréal, VLB Éditeur, 409 p.

DENZIN, Norman K. (1992). "The Conversation", *Symbolic Interaction*, vol. 15, n° 2, été, p. 135-150.

DEVITO, Joseph A., Gilles CHASSÉ et Carole VEZEAU. (2014). *La communication interpersonnelle*, Saint-Laurent, Québec, Éditions du Renouveau pédagogique, 354 p.

Di MÉO, Guy. (2012). « Les femmes et la ville. Pour une géographie sociale du genre », *Annales de géographie*, [En ligne] vol. 684, n° 2, p. 107-127, <https://www.cairn.info/revue-annales-de-geographie-2012-2-page-107.htm> (Page consultée le 23 juin 2017).

DORTIER, Jean-François *Identité*. (2000). *Des conflits identitaires à la recherche de soi*, Sciences humaines [En ligne] n° 34, Septembre/Octobre/Novembre, https://www.scienceshumaines.com/identite-des-conflits-identitaires-a-la-recherche-de-soi_fr_12390.html (Page consultée le 13 janvier 2017).

EASTON, Dossie et Janet W. HARDY. (2009). *The ethical slut: A Practical Guide to Polyamory, Open Relationship & Other Adventures*, Celestial Arts, 288 p.

ECKSTEIN, Emily Jean. (2016). "She was a second-class citizen": *When bisexual women cheat on lesbian partners*. Alliant International University, ProQuest Dissertations Publishing.

EN BEAUCE. (2007). « Un Réseau des Alliés pour contrer l'homophobie en région », *En Beauce, Actualité/Société* [En ligne] 16 mai, <https://www.enbeauce.com/actualites/societe/4843/un-reseau-des-allies-pour-contrer-lhomophobie-en-region> (Page consultée le 16 décembre 2017).

EXLINE, Ralph V., Steve L. ELLYSON et Barbara LONG. (1975). “Visual behavior as an aspect of power role relationships”, in P. Pliner, L. Krames et T. Alloway (dir.), *Nonverbal Communication of Agression*. New-York, Plenum, p. 21-52.

FASHOLA, Sidikat. (2015). *Recueil de recherches sur les victimes d’actes criminels*, [En ligne] n° 3, janvier, <http://www.justice.gc.ca/fra/pr-rp/jp-cj/victim/rr3-rd3/p4.html> (Page consultée le 11 avril 2015).

FÉMINISME. (2017). Encyclopédie Universalis. [En ligne] <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/feminisme-les-theories/> (Page consultée le 11 août 2017).

FIÈRE LA FÊTE. (2017). [En ligne] <https://fierelafete.ca> (Page consultée le 13 octobre 2017).

FONDATION JASMIN ROY. (2017). *Sondage pancanadien sur la communauté LGBT. Valeurs, besoins et réalités des personnes LGBT au Canada en 2017*. [En ligne] <http://fondationjasminroy.org/sondage-valeur-besoin-realite/> (Page consultée le 11 août 2017).

FONDIMARE, Elsa. (2014). « Le genre, un concept utile pour repenser le droit de la non-discrimination », *La Revue des droits de l’homme*, [En ligne] avril <http://revdh.revues.org/755> (Page consultée le 7 avril 2015).

FORUMS JEUNESSE RÉGIONAUX. (2014). « Les jeunes et l’homophobie – une réalité encore trop présente », *Le Soleil* [En ligne] 17 mai, <https://www.lesoleil.com/opinions/point-de-vue/les-jeunes-et-lhomophobie-une-realite-encore-trop-presente-29633c0aa1dac1d291f180b6fd2fe3b6> (Page consultée le 17 décembre 2017).

FROQUET, Jean-Marc. [s.d.]. *Généralités, l’édification de la personnalité et la communication*. [En ligne] <http://www.froquet.com/cours/devperso1.2.pdf> (Page consultée le 27 mai 2017).

GALLAGHER-LEPAK, Susan. “Stigmatization”, *Encyclopedia of World Poverty*, SAGE Knowledge, 2006, p. 3

GARDNER, Carol B. (1995). *Passing By : Gender and Public Harassment*, University of California Press, [En ligne] <https://www.ocac.cl/wp-content/uploads/2015/01/Carol-Brooks-Gardner-Passing-by-Gender-and-public-harassment.pdf> (Page consultée le 13 novembre 2016).

GAUTHIER, Benoit. *Recherche sociale : de la problématique à la collecte des données*, Ste Foy, Presses de l’Université du Québec, 2003, 619 p.

GILBERT, Anne et Rose DAMARIS. (1987). « Espaces et femmes : pour une géographie renouvelée. » *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 31, n° 83, p. 137-141.

GOFFMAN, Erving. *La Présentation de soi. La Mise en scène de la vie quotidienne I*, Coll. « Le sens commun », Paris, Les Éditions de Minuit, 1973a, 256 p.

GOFFMAN, Erving. *Les relations en public. La Mise en scène de la vie quotidienne II*, Coll. « Le sens commun », Paris, Les Éditions de Minuit, 1973b, 368 p.

GOFFMAN, Erving. *Les Rites d'interaction*, Coll. « Le sens commun », Paris, Les Éditions de Minuit, 1974, 240 p.

GOFFMAN, Erving. *Stigmate, Les usages sociaux des handicaps*, Coll. « Le sens commun », Paris, Les Éditions de Minuit, 1975, 161 p.

GOSSELIN, Étienne. (2005). *La lutte contre le SIDA au Québec : Le Centre québécois de coordination sur le SIDA (1989-1995)*, Mémoire, (M.A.), Université de Sherbrooke, 190 p.

GOYETTE, Emma. (2016). « *La référence lesbienne? » Étude des formes d'(auto)reconnaissance sur le blogue LEZSPREADTHEWORD.com*, Mémoire, (M.A.), Université du Québec à Montréal, 257 p.

GRANT, Daniel. [s.d.]. *Compétences reliées aux entrevues, Communication Non verbale*, Université de Moncton. [En ligne] <http://ekladata.com/Ym4rfNYOkLgfat7Tq3zcag1kC4g.pdf> (Page consultée le 12 mars 2016).

GRIS ESTRIE. (2017). « Qui sommes-nous? » [En ligne] <http://grisestrie.org/qui-sommes-nous/> (Page consultée le 4 avril 2017).

GRIS MONTRÉAL. (2017). « Notre organisme » [En ligne] <http://www.gris.ca/notre-organisme/> (Page consultée le 4 avril 2017).

GUIONNET, Christine et Erik NEVEU. (2004). *Féminins/Masculins : Sociologie du genre*, Coll. « U-Sociologie », Paris, Armand Colin.

HALL, Edward T. (1971). *La dimension cachée*. Paris, Seuil, 254 p.

HALL, Peter M. (1987). "Interactionism and the study of social organization", *Sociological Quarterly*, vol. 28, n° 1, p. 1-22.

HARPER, Elizabeth. (2012). « Regards sur l'intersectionnalité », *Centre de recherche interdisciplinaire sur la violence familiale et la violence faite aux femmes (CRI-VIFF)*, Montréal, 26 p.

HOMMEL, Élodie. (2014). « Jean Nizet, Natalie Rigaux, La sociologie de Erving Goffman », *Lectures, Les comptes rendus*, [En ligne] 13 mai, <http://lectures.revues.org/14588> (Page consultée le 20 août 2017).

HORINCQ DETOURNAY, Rosine. (2004). « Diversité des orientations sexuelles, question de genre et promotion de la santé », *Éducation Santé*, n° 194.

- HORINCQ DETOURNAY, Rosine. (2015). « Se vivre lesbienne ou bisexuelle aujourd'hui? C'est comme un tailleur Chanel jaune fluo.... », *Thérapie Familiale*, vol. 36, n° 1, p. 149-162.
- HENNEL-BRZOZOWSKA, Agnieszka. (2008). « La communication non-verbale et paraverbale -perspective d'un psychologue », *Synergies Pologne*, n° 5, p. 21-30.
- IFZ. (1999). *Violence contre des femmes lesbiennes : Étude sur la discrimination et les expériences de la violence*, Centre interuniversitaire pour la recherche sur les femmes, Düsseldorf, Ministère des Femmes, de la Jeunesse, de la Famille et de la Santé du Land de Rhénanie-du-Nord – Westphalie.
- INSTITUT DE LA STATISTIQUE DU QUÉBEC. (2015). Données sociodémographiques en bref. [En ligne] vol. 2, n° 19, 3 février, <http://www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/conditions-vie-societe/bulletins/sociodemo-vol19-no2.pdf#page=18> (Page consultée le 10 juin 2017).
- INSTITUT DE LA STATISTIQUE DU QUÉBEC. (2016). *Remariage selon la durée et l'année du divorce ou du veuvage, Québec, 2013 et 2014* [En ligne] 5 juillet <http://www.stat.gouv.qc.ca/docs-hmi/statistiques/population-demographie/mariages-divorces/511.htm> (Page consultée le 10 juin 2017).
- INSTITUT DE LA STATISTIQUE DU QUÉBEC. (2017). *Coup d'œil sur les régions et les MRC.05 - L'Estrie ainsi que ses municipalités régionales de comté*. http://www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/profils/region_05/region_05_00.htm (Page consultée le 10 août 2017).
- JUSTICE QUÉBEC, Gouvernement du Québec. (2011). *Plan d'action gouvernemental de lutte contre l'homophobie, 2011-2016 : Ensemble vers l'égalité sociale. L'unité dans la diversité*, [En ligne], http://www.justice.gouv.qc.ca/francais/ministere/dossiers/homophobie/plan_action_homo_FR.pdf (Page consultée le 5 janvier 2015).
- JUSTICE QUÉBEC, Gouvernement du Québec. (2017). *Plan d'action gouvernemental de lutte contre l'homophobie, 2017-2022 : Pour un Québec riche de sa diversité*. [En ligne] https://www.justice.gouv.qc.ca/fileadmin/user_upload/contenu/documents/Fr__français_/centredoc/publications/ministere/plans-actions/Plan_action_gouvernemental_lutte_contre_homophobie_transphobie_2017-2022.pdf (Page consultée le 22 août 2017).
- KAUFMAN, Jean-Claude. (2010). *Sociologie du couple*. 5^e éd., Coll. « Que sais-je? », Paris, Presses Universitaires de France, 128 p.
- KNAPP, Mark L. and John A. DALY. (2002). *Handbook of Interpersonal Communication*. Thousand Oaks, CA, SAGE Publications.
- KOLLONTAÏ, Alexandra. ([1913] 2001). *Marxisme et révolution sexuelle*, Paris, Éditions La Découverte, Coll. « [Re]découverte », 286 p.

KRUEGER, Richard A. and Mary Anne CASEY. (2000). *Focus Groups. A Practical Guide for Applied Research*, 3rd edition, Thousand Oaks, CA, SAGE Publications, 206 p.

LABERGE, Yves. (2010). « Interactionnisme symbolique, ethnométhodologie et microsociologie », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, [En ligne], 15 octobre, <http://rsa.revues.org/18040-2> (Page consultée le 28 octobre 2014).

LAMOUREUX, Diane. (2009). « Reno(r/m)mer “la” lesbienne ou quand les lesbiennes étaient féministes », *Genre, sexualité & société*, [En ligne], vol. 1, printemps, 12 p. <http://gss.revues.org/635> (Page consultée le 12 février 2014).

LA PRESSE CANADIENNE. (2016). *Plan d'action contre l'homophobie : la ministre Vallée consulte à Montréal*, Radio-Canada [En ligne] 14 juin, <http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/787341/plan-action-contre-homophobie-ministre-stephanie-vallee> (Page consultée le 16 décembre 2017).

LAQUEUR, Thomas. (1992). *La Fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard, 355 p.

LE BRETON, David. (2004). *L'interactionnisme symbolique*. Paris, Presses universitaires de France, p. 46-47.

L'ÉCUYER, René. (1978). *Le Concept De Soi*. Paris : Presses universitaires de France, 211 p.

LEFEBVRE, Henri. (1974). *La production de l'espace*, Paris, Éditions Anthropos, 485 p.

LEGER MARKETING. (2013). « Sondage d'opinion auprès des Canadiens. Le virus web de l'homophobie », *Fondation Émergence*, [En ligne] 15 mai, 34 p., <https://www.homophobie.org/wp-content/uploads/2015/03/sondage2013.pdf> (Page consultée le 15 décembre 2017).

LEMAIRE, Jean-Georges. (1979). *Le Couple : sa vie, sa mort. La structuration du couple humain*, Paris, Payot, p. 357 p.

LI-HUA, Zheng. (1998). *Langage et interactions sociales. - La fonction stratégique du langage dans les jeux de face*. [Ressource Électronique]. Paris, Harmattan, 198 p.

LOUARGANT, Sophie. (2002). « De la géographie féministe à la “Gender Geography” : Une lecture francophone d'un concept anglophone », *Espace, Populations, Sociétés*, n° 3, p. 397.

MADRIZ, Esther. “Focus groups in feminist research”, in N. K. DENZIN and Y. S. LINCOLN *Handbook of qualitative research*, 2nd edition, 2000, p. 835–850.

MAPAQ, Gouvernement du Québec. (2010). « Agriculture et agroalimentaire Estrie 2010 – Portrait d'ensemble. » [En ligne]

http://www.mapaq.gouv.qc.ca/SiteCollectionDocuments/Regions/Estrie/ProfilRegion/estrie_profil_2010.pdf (Page consultée le 16 décembre 2017).

MASSEY, Doreen. (1994). *Space, place and gender*, University of Minnesota Press, 280 p.

McDERMOTT, Virginia. (2009). "Interpersonal communication theories", *Encyclopedia of communication theory*, SAGE Publications, p. 547-552.

MELLINI, Laura. (2009). « Entre normalisation et hétéronormativité : la construction de l'identité homosexuelle », *Déviance et Société*, [En ligne] vol. 33, n° 1, p. 3-26, <https://www.cairn.info/revue-deviance-et-societe-2009-1-page-3.htm> (Page consultée le 17 décembre 2017).

MESSINA, Roberta, Thérèse SCALI, et Salvatore D'AMORE. (2013). « Homosexualité et relations de couple : comparaison entre un groupe italien et un groupe belge », *Thérapie Familiale*, vol. 34, no. 3, p. 387-400.

MITCHELL, Don. (1995). "The end of public space? People's park, definitions of the public and democracy" *Annals of the Association of American geographers*, [En ligne] vol. 85, n° 1, p.108-133, <http://sites.middlebury.edu/igst404/files/2014/01/Mitchell-End-of-Public-Space.pdf> (Page consultée le 12 mars 2017).

MONEY, John and Anke EHRHARDT. (1972). *Man and Woman, Boy and Girl. Gender Identity from Conception to Maturity*. Baltimore, Johns Hopkins University Press, 311 p.

MONK, Janice and SUSAN Hanso. (1982) "On not excluding half of the human in human geography", *The Professional Geographer*, vol, 34, n° 1, p. 11-23.

MORGAN, David L. (1998). *The focus group guidebook*. Thousand Oaks, CA, SAGE Research Methods.

MORROW, Susan L. (2005). "Quality and Trustworthiness in Qualitative Research in Counseling Psychology", *Journal of Counseling Psychology*, vol. 52, n° 2, p. 250–260.

MOZINGO, Louise. (1989). « Women and Downtown Open Spaces », *Places*, [En ligne] vol. 6, n° 1, <http://escholarship.org/uc/item/7jd71866> (Page consultée le 23 mai 2016).

MYERS, Gail E. et Michele Tolela MYERS. (1990). *Les bases de la communication humaine : une approche théorique et pratique*, Montréal, McGraw-Hill, 475 p.

NIZET, Jean et Nathalie RIGAUX. (2014). *La sociologie de Erving Goffman*, Paris, La Découverte, Coll. « Repères Sociologie », 128 p.

OAKLEY, Ann. (1972). *Sex, gender and society*. New York, Harper & Row, 220 p.

- OHMS, Constance. (2001). “I don’t mind lesbians, BUT...’: Violence against lesbians”, *Intervention lors de la conférence annuelle 2001 de ILGA Europe*, Rotterdam, p. 1.
- OLLIVIER, Michèle et Manon TREMBLAY. (2000). *Questionnements féministes et méthodologie de la recherche*, Paris, L’Harmattan, 256 p.
- PAIN, Rachel. (2001). “Gender, Race, Age and Fear in the City”, *Urban Studies*, vol. 38, n° 5–6, p. 899–913.
- PERREAU, Bruno. (2009). « Eve Kosofsky Sedgwick », *Genre, sexualité & société* [En ligne] n° 1, juillet, <http://journals.openedition.org/gss/378> (Page consultée le 17 décembre 2017).
- PINEDA, Améli. (2016). « Répandre la nouvelle sur les réseaux sociaux », *Le Journal de Montréal* [En ligne] juin, <http://www.journaldemontreal.com/2016/06/10/repandre-la-nouvelle-sur-les-reseaux-sociaux> (Page consultée le 27 décembre 2017).
- PLOURDE, Michel. (2013). « La lutte contre l’homophobie en région », Petits pas et grandes pointures, *Radio-Canada* [En ligne] 7 mars, http://ici.radio-canada.ca/emissions/Petits_pas_et_grandes_pointures/2012-2013/chronique.asp?idChronique=278730 (Page consultée le 17 décembre 2017).
- PODMORE, J. (2006). “Gone ‘underground’? Lesbian visibility and the consolidation of queer space in Montréal”, *Social and Cultural Geography*, vol. 7, n° 4, p. 595-625.
- PRUVOST, Geneviève. (2011). « Récit de vie », dans Paugam Serge (dir.), *Les 100 mots de la sociologie*, [En ligne] 1 mars, <http://sociologie.revues.org/671> (Page consultée le 9 avril 2015).
- REID, Corrine. (2017). *Près de 55 000 \$ amassés lors de la toute première édition de la Soirée Démystik au profit du GRIS Estrie : communiqué de presse*, Sherbrooke, 7 avril.
- RÉSEAU DES LESBIENNES DU QUÉBEC. (2017). « Communiqué de presse », *Facebook*. [s.l.] [En ligne] www.facebook.com/RLQQLN/posts/1228380413935246 (Page consultée le 10 août 2017).
- REVILLARD, Anne. (2002) « L’identité lesbienne entre nature et construction », *Revue du MAUSS*, vol. 1, n° 19, p. 168-182.
- RICH, Adrienne. (1981). « La contrainte à l’hétérosexualité et l’existence lesbienne », *Nouvelles Questions Féministes* [En ligne] n° 1, mars, p. 15-43 <http://www.jstor.org/stable/40619205> (Page consultée le 26 août 2015).
- RICHARD, Marie-Eve, Mylène FERNET, Joanne OTIS et Mathieu D. PHILIBERT. (2007). « Trajectoires affectives et sexuelles de femmes d’orientation homosexuelle vivant en milieu rural québécois », *Homosexualités : Variations régionales*. Sainte-Foy, Presses de l’Université du Québec, p. 71-94.

SANSÉAU, Pierre-Yves. (2005). « Les récits de vie comme stratégie d'accès au réel en sciences de gestion : pertinence, positionnement et perspectives d'analyse », *Recherches Qualitatives*, vol. 25, n° 2, p. 33-57.

SEDGWICK, Eve K. (2008) *Épistémologie Du Placard*. Paris, Éditions Amsterdam, 257 p.

SOLIDARITÉ FEMMES. [s.d.]. *Les différentes formes de violences*. [En ligne] [http : //www.solidaritefemmes-la.fr/les-differentes-formes-de-violences](http://www.solidaritefemmes-la.fr/les-differentes-formes-de-violences) (Page consultée le 16 décembre 2017).

SPAIN, Daphne. (1992). *Gendered Spaces*. Chapel Hill, University of North Carolina Press.

STOLLER, Robert. (1968). *Sex and Gender: On the Development of Masculinity and Femininity*. New York, Science House, 383 p.

STRAUSS, Anselm. (1987). *Qualitative analysis for social scientists*, Cambridge University Press, 335 p.

TAORMINO, Tristan. (2013). *Opening Up: A Guide To Creating and Sustaining Open Relationships*. Cleis Press, 374 p.

TEIXIDO, Sandrine, Héloïse LHÉRÉTÉ et Martine FOURNIER. (2011). « Les gender studies pour les nul(-le)s », *Sciences Humaines* [En ligne] 1^{er} septembre, https://www.scienceshumaines.com/les-gender-studies-pour-les-nul-le-s_fr_27748.html (Page consultée le 27 octobre 2016).

THOMAS, William Isaac. (1951). “Social behavior and personality: contributions of W. I. Thomas to theory and social research”, *Social Science Research Council*, 338 p.

TONKISS, Fran. (2005). *Space, the city and social theory: social relations and urban forms*, Polity Press, Oxford.

TREMBLAY, Nicole, Danielle JULIEN et Élise CHARTRAND. (2007). « L'adaptation des jeunes gais, lesbiennes ou personnes bisexuelles et de leurs parents en contexte urbain et régional », *Homosexualités : Variations régionales*. Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, p. 161-183.

TURCOTTE, Louise. (2003). « Féminisme/Lesbianisme : la nécessité d'une pensée radicale », dans Natacha Chetcuti, Claire Minard (dir.), *Lesbianisme et féminisme : histoires politiques*, Paris, L'Harmattan, p. 38.

VAILLANCOURT, Pascal et Robert ASSELIN. (2016). « Pédophilie et homosexualité, Un amalgame erroné et inacceptable », *Le Devoir* [En ligne] 22 février, <http://www.ledevoir.com/societe/actualites-en-societe/463616/pedophilie-et-homosexualite-replique> (Page consultée le 8 février 2017).

- VALENTINE, Gill. (1989). "The Geography of Women's Fear", *Area*, vol. 21, p. 385-390.
- VALENTINE, Gill. (1990). "Women's Fear and the Design of Public Space", *Built Environment*, vol. 16, p. 279-287.
- WACHEUX, Frédéric. (1996). *Méthodes Qualitatives et Recherche en Gestion*. Paris, Economica.
- WATKINS, Francine. (1995). "The cultural Construction of Rurality: Gender Identities and the Rural Idyll", in J.P. Jones, H. Nast and S. Robert, *Threshold in Feminist Geography*, Oxford, Rowman and Littlefield, p. 383-391.
- WATZLAWICK, Paul et al. (2014). *Une logique de la communication*. Paris, Éditions Points, 280 p.
- WINKIN, Yves. [s.d.]. « Interactionnisme symbolique », *Encyclopædia Universalis* [En ligne], <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/interactionnisme-symbolique> (Page consultée le 28 octobre 2014).
- ZÉILINGER, Irène. (2004). « Entre visibilité et invisibilité : les lesbiennes face à la violence dans l'espace public », *Femmes et villes* [En ligne] p. 195-205 <http://books.openedition.org/pufr/380?lang=fr> (Page consultée le 28 mars 2017).
- ZHENG, Lihua. (1998). *Langage et interactions sociales. La fonction stratégique du langage dans les jeux des faces*, L'Harmattan, Paris, 197 p.
- ZIMMERMAN, Bonnie. (2000). *Lesbian histories and cultures: An encyclopedia*. New York, Garland Pub, 19 p.

Annexes

Annexe 1 — Entretiens individuels

Démarche

Les points suivants présentent la façon dont je compte m’y prendre pour recruter mes participantes. Il s’en suivra un schéma d’entrevue avec les questions qui serviront à orienter les histoires de chacune.

1— Faisant moi-même partie de la communauté LGBTQIA+ estrienne et étant grandement impliquée dans les diverses activités entourant ces réalités, je mise sur l’échantillonnage en boule de neige⁴⁸ pour rejoindre mes participantes. Je ferai donc parvenir à mon réseau personnel d’amies et de connaissances, ainsi qu’à des regroupements LGBTQIA+ de la région, une lettre d’invitation à participer à mon étude (voir p. 142). J’inviterai ces femmes à me rejoindre par courriel si elles souhaitent participer et à partager ma lettre d’invitation dans leur propre réseau de connaissances.

2— Dans la lettre d’invitation, je demanderai à ces personnes de m’indiquer leur lieu de résidence. Ainsi, je serai en mesure, lorsque j’aurai reçu les réponses des femmes intéressées, de déterminer les endroits les mieux adaptés pour mener les entretiens.

48 « L’échantillonnage en boule de neige, appelée aussi un échantillonnage par réputation, mise sur les relations personnelles des personnes interrogées pour réunir des renseignements sur d’autres répondants éventuels. » (Trochim 2006, dans Fashola 2007)

3— Je communiquerai par la suite avec les participantes afin de connaître leurs disponibilités. Je pourrai par la suite fixer les dates des rencontres, réserver les locaux ainsi que le matériel pour l'enregistrement audio.

4— Lorsque tout sera confirmé, je contacterai à nouveau les participantes. J'inclurai dans mon message : la date, l'heure et le lieu de la rencontre. Je leur rappellerai également l'objectif de mon étude et j'ajouterai la question principale de ma recherche afin qu'elles puissent déjà réfléchir à ce qu'elles diront lors de la rencontre.

5— Je communiquerai une dernière fois avec chaque participante quelques jours avant la tenue de la rencontre. Je profiterai également de ce moment pour répondre à leurs interrogations, si elles en ont, et pour essayer de voir comment elles se sentent par rapport à l'entretien (si elles sont stressées, angoissées, excitées, motivées, etc.). Cela pourra m'aider à mieux adapter mon intervention par la suite.

6— J'effectuerai, idéalement dans les heures ou les jours suivant chaque rencontre, l'écoute et la rédaction de fiches synthèses des entretiens.

Annexe 2 — Lettre d'invitation

Sherbrooke, le 2015

Objet : Projet de maîtrise sur les couples féminins dans les lieux publics, en Estrie

Première recherche académique sur les femmes lesbiennes ou bisexuelles en Estrie.

Madame,

Je me présente, Marie-Dominique Duval, étudiante à la maîtrise en communication à l'Université de Sherbrooke. Je réalise présentement une recherche sur le couple féminin, donc de même sexe, lorsque celui-ci se trouve dans des lieux publics, dans la région estrienne.

Je vous l'apprendrai peut-être, mais aucune recherche n'a encore été faite exclusivement sur le vécu des couples féminins en région estrienne. Je me donne donc le mandat de trouver des femmes de la génération Y, âgées entre 25 et 35 ans, qui sont présentement en couple avec une autre femme de ces âges ou qui l'ont été récemment. Ces femmes, lesbiennes ou bisexuelles, participeront à un groupe de discussion afin de parler de leur expérience de couple lorsqu'elles se trouvent dans des lieux publics, en Estrie.

Pourquoi est-ce si important de faire une étude sur ce sujet? Car lorsque l'on connaît et comprend certaines réalités, il devient plus facile d'agir dans la société, de faire reconnaître ses droits et de trouver des moyens pour aider ou soutenir les membres de la communauté concernés.

Vous êtes-vous déjà questionné sur votre propre comportement lorsque vous vous retrouviez en public avec votre conjointe? Avez-vous déjà été témoins de regards ou de comportements qui vous semblaient homophobes? Avez-vous modifié votre comportement avec votre compagne suite à cela? Ou ne vous êtes-vous jamais préoccupé de ces choses, vous souciant peu du regard des autres? Ce sont toutes ces informations que je souhaite récolter afin de dresser un portrait de la réalité estrienne, chez les couples de même sexe.

Si vous êtes intéressée à participer à cette étude, veuillez communiquer avec moi et il me fera plaisir de vous donner tous les détails et de répondre à vos questions. Vous pouvez me rejoindre par téléphone au (819) 349-3700 ou par courriel à l'adresse suivant : marie-dominique.duval@usherbrooke.ca

Au plaisir,

Marie-Dominique Duval

Annexe 3 — Schéma d’entrevue

LE COUPLE FÉMININ DANS LES LIEUX PUBLICS EN ESTRIE

Avant de commencer l’entrevue

- Introduire les grandes lignes de la recherche et de l’entrevue aux participantes (présenter les objectifs, le caractère de l’entrevue semi-dirigée, etc.) ;
- Faire lire le formulaire de consentement ; réexpliquer les modalités de l’entrevue : la durée, l’utilisation de l’enregistreuse et de la prise de notes, la confidentialité et autres considérations éthiques (risques et gains encourus, ressources disponibles au cas où l’entrevue soulèverait des questionnements, des préoccupations ou des inquiétudes) ;
- Rappeler aux participantes qu’elles peuvent à tout moment mettre fin à l’entrevue ou suspendre l’enregistrement ;
- Faire signer le formulaire de consentement.

Question de départ

« Pour débiter, j’aimerais que vous me parliez de vous-mêmes, individuellement, de comment vous vous identifiez (lesbienne, bisexuelle ou autre), de ce que vous faites dans la vie, de ce qui vous anime en ce moment. »

1— Identité

Questions :

« J’aimerais que vous me parliez rapidement de votre sortie du placard : Est-elle faite? Comment avez-vous vécu ce moment? Est-ce que votre entourage est au courant?

“J’aimerais savoir comment vous gérez votre identité sexuelle avec les personnes qui vous entourent?”

- dans le milieu de travail
- dans la famille
- avec les amis

2— Couple

Question :

“Êtes-vous êtes présentement en couple?”

Sinon : “Quand l’avez-vous été pour la dernière fois?”

Si oui : “Pourriez-vous me dire depuis combien de temps, où vous vous êtes rencontrées, si vous habitez ensemble et dans quel quartier?”

3— Maternité

Questions :

“Avez-vous des enfants?”

Sinon : “Est-ce que vous avez le projet d’en avoir?”

Si oui : “Comment voyez-vous le fait d’être une famille homoparentale ici, en région estrienne?”

- Craintes
- Garderies/écoles/institutions
- Sorties de famille : rues, centre-ville, lieux publics

4— Lieux publics

Questions :

Comme l’objet de ma recherche porte sur le couple de même sexe dans les lieux publics, j’aimerais vous entendre sur votre vécu, en tant que couple, lorsque vous vous trouvez dans des lieux publics. Vous tenez-vous par la main? Craignez-vous les regards ou non? Quelle attention portez-vous aux démonstrations d’affection en public?

5— Image

Questions :

J'aimerais savoir, lorsque vous vous préparez à sortir de chez vous pour aller dans un lieu public (épicerie, parc, restaurant, etc.), accordez-vous de l'importance à votre image? Pensez-vous à votre habillement et à l'image de celui-ci pourrait véhiculer (allures masculines ou féminines, linge plus typiquement 'lesbien')? Est-ce que l'endroit où vous allez influencera votre décision?

Fin de l'entrevue

Demander aux participantes si elles ont quelque chose à ajouter.

Demander aux participantes comment elles se sont senties durant l'entretien et si les sujets abordés leur semblaient pertinents.

Faire remplir la fiche signalétique aux participantes.

Annexe 4 — Formulaire de consentement

Titre de la recherche : Les couples féminins dans les lieux publics en Estrie.

Chercheure/responsable du projet : Marie-Dominique Duval, étudiante à la maîtrise en communication, Université de Sherbrooke

Courriel : marie-dominique.duval@usherbrooke.ca

Directeur de recherche : François Yelle, professeur titulaire, Département des lettres et communications, Université de Sherbrooke

Courriel : francois.yelle@usherbrooke.ca

A) RENSEIGNEMENTS AUX PARTICIPANTES

1— Objectif de la recherche

L'objectif de ce projet de maîtrise est de récolter des récits de vie expliquant le vécu des couples féminins lorsque ceux-ci évoluent dans les lieux publics estriens, et d'en ressortir les principaux aspects.

2— Participation à la recherche

Il est entendu que ma participation à ce projet sera requise pour un entretien individuel d'environ 60 minutes. Cette rencontre aura lieu à un endroit et à une date préalablement établis par la responsable du projet, selon mes disponibilités. J'aurai à participer à une entrevue individuelle animée par la responsable du projet durant laquelle je parlerai de mon vécu lorsque je suis en couple avec une autre femme et que je me trouve dans les lieux publics en Estrie. Cet entretien sera enregistré sur bande audio.

3— Avantages pouvant découler de ma participation

Ma participation à ce projet de recherche ne m'apportera aucun avantage direct. Cependant, ma participation permettra à la responsable du projet de mieux connaître les différentes réalités vécues par ces couples dans les lieux publics estriens.

4— Inconvénients pouvant découler de ma participation

J'aurai à donner de mon temps pour la durée de l'entretien, soit environ 60 minutes. De plus, je devrai me déplacer jusqu'au lieu désigné pour la rencontre (si applicable).

5— Droit de retrait de participation sans préjudice

Il est entendu que ma participation au projet de recherche décrit ci-dessus est tout à fait volontaire et que je reste, à tout moment, libre de mettre fin à ma participation sans avoir à motiver ma décision, ni à subir de préjudice de quelque nature que ce soit.

6— Confidentialité

Les formulaires de consentement, les enregistrements audio de même que toute information personnelle concernant les participantes seront conservés dans un endroit sûr pour une période n'excédant pas 5 ans et seront détruits par la suite. Seuls la responsable du projet et le directeur de recherche auront accès à ces données. Afin de préserver la confidentialité des propos recueillis, les participantes seront identifiées par leurs prénoms seulement dans les enregistrements audio et vidéo, de même que dans toute communication scientifique et professionnelle relative à ce projet de recherche.

7— Résultats de la recherche et publication

Vous devez savoir que toute l'information recueillie pourra être utilisée pour des fins de communication scientifique et professionnelle. Toute information ou publication faisant suite à cette étude pourra mentionner votre prénom, mais non pas votre nom, et vous attribuer directement certaines informations qui ont été recueillies lors de l'entretien.

8— Identification de la présidente du Comité d'éthique de la recherche de la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Sherbrooke

Pour tout problème éthique concernant les conditions dans lesquelles se déroule votre participation à ce projet, vous pouvez en discuter avec la responsable du projet ou expliquer vos préoccupations à Mme Carole Coulombe, du Comité d'éthique de la recherche de la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Sherbrooke, en communiquant par l'intermédiaire de son secrétariat en composant le numéro suivant :

(819) 821-8000, poste 62644, ou par courriel : cer_lsh@usherbrooke.ca.

B) CONSENTEMENT

Déclaration de la participante :

Je, _____, déclare avoir pris connaissance des informations ci-dessus, avoir obtenu les réponses à mes questions sur ma participation à la recherche et comprendre le but, la nature, les avantages, les risques et les inconvénients de cette recherche.

Après réflexion, je consens librement à prendre part à cette recherche. Je sais que je peux me retirer en tout temps sans préjudice et sans devoir justifier ma décision.

Signature de la participante :

Fait à _____, le _____ 2015.

Déclaration de la chercheuse/responsable du projet :

Je, _____ certifie avoir expliqué à la participante intéressée les termes du présent formulaire, avoir répondu aux questions qu'elle m'a posées à cet égard et avoir clairement indiqué à la personne qu'elle reste, à tout moment, libre de mettre un terme à sa participation au projet de recherche décrit ci-dessus. Je m'engage à garantir le respect des objectifs de l'étude et à respecter la confidentialité.

Signature de la chercheuse/responsable du projet : _____

Fait à _____, le _____ 2015.

Pour toute question relative à la recherche, ou pour vous retirer de la recherche, vous pouvez communiquer avec Marie-Dominique Duval par courriel.

Annexe 5 — Fiche signalétique

Prénom : _____

Nom fictif désiré (celui-ci sera utilisé dans la recherche afin de préserver notre identité) :

Quel âge avez-vous? _____

Quel est le dernier diplôme que vous avez obtenu? _____

Avez-vous un emploi actuellement? Si oui, lequel? _____

Quel est votre revenu annuel? _____

Où êtes-vous née? _____

Où résidez-vous actuellement? _____

Avez-vous toujours vécu en région estrienne? Si non, quel parcours avez-vous emprunté?

Comment vous identifiez-vous? (Lesbienne, bisexuelle, pansexuelle, autre)

Depuis quand vous identifiez-vous ainsi?

Êtes-vous en couple avec une femme présentement? _____

Si oui, comment se définit votre conjointe (lesbienne, bisexuelle, pansexuelle, autre)?

Depuis combien de temps êtes-vous ensemble? _____

Avez-vous autre chose que vous aimeriez partager avec la chercheuse concernant votre identité?
